LA VIE SPIRITUELLE

N° 438 Avril 1958

SOMMAIRE

LE MYSTÈRE DE LA PAQUE

EVODE BEAUCAMP. LA CRÉATION SERT DE PRÉLUDE AU MYSTÈRE DU SALUT..... 355

Voici le premier des trois articles proposant à notre méditation les principaux thèmes de la liturgie pascale. Pour bien marquer la continuité existant entre l'Economie de la création et le Mystère du salut, il est très éclairant de relever l'identité des thèmes qui passent d'un registre à l'autre. Des ténèbres à la lumière : *le luminaire naturel est symbole et annonce du Soleil des esprits.* De l'agitation de l'abîme à la paix de la montagne : *comme la pédagogie divine veut tout faire passer des ténèbres au grand jour, elle s'emploie à conduire tout chaos à la paix inaltérable.* Lumière et paix, *c'est bien ce que représente la Résurrection que nous fêtons ce mois, mystère central de l'Histoire du salut, au terme des élans de la création voulant se saisir d'un bien que Dieu seul peut lui donner.*

FRANÇOIS LEPARGNEUR, O.P. LA JOIE CHRÉTIENNE..... 375

Quelle est cette joie qui rayonne de la personne du Christ ressuscité et dont nous voudrions être habité à jamais? Chaque baptisé peut-il vraiment la connaître, l'expérimenter, la garder envers et contre tout?

Sœur BATHILDE, O.P. PAX TECUM..... 384

Avec la joie intérieure, la paix est un des fruits majeurs de la charité du Christ. Mais il y a paix et paix; quelle est celle qu'aujourd'hui, comme au premier jour de l'Incarnation, le Christ nous propose comme venant d'en-haut? Ressuscité, il poursuit toujours son intercession auprès du Père, afin de procurer la paix de l'Esprit-Saint à un monde troublé. Saura-t-il, ce monde, saurons-nous la recevoir?

NOTRE SANCTIFICATION

APOSTOLUS. LES CHRÉTIENS, CES FOUS..... 399

Dieu se trouve au terme de l'insatisfaction humaine, non pour en renier les présentes démarches, les présentes angoisses, mais pour la combler dans l'éternité : Dieu est le Dieu des pauvres et des errants.

Mgr PAULOT. La virginité chrétienne..... 402

Il y a un mystère de la virginité chrétienne. Sans en épuiser les données, Mgr Paulot, qui appartenait à l'Oratoire de saint Philippe Néri, fait appel, pour l'éclairer, à l'enseignement des saintes Écritures, à la Tradition, à l'histoire des premiers siècles chrétiens, à la vie actuelle de l'Église. La virginité chrétienne est un don de Dieu réclamant la coopération humaine : don excellent que tous ne comprennent pas, préfiguration du monde où nous serons nous-mêmes ressuscités; mais aussi appel exigeant qui pose ses conditions d'épanouissement.

CHRONIQUES

A.-M. H. L'appel missionnaire..... 430

Que l'anniversaire de l'encyclique Fidei Donum *nous soit une occasion de réentendre l'appel de S. S. Pie XII au profit des missions extérieures. La réponse déjà apportée ne saurait suffire. L'Afrique Noire et l'Asie se trouvent engagées dans un moment d'évolution qui pèsera sans doute très gravement sur tout leur avenir; la présence chrétienne y sera-t-elle suffisante pour assurer que les options prochaines soient faites au bénéfice du salut éternel de ces peuples? Le problème est si pressant que l'obole de la veuve n'est pas de trop.*

F. L. A travers les revues : de l'oraison et de la prière.. 436

Vivre de la vie du Ressuscité, c'est tenir à l'accroissement en nous de la vie de prière qui nous réfère à lui. On a voulu donner écho ici des recherches accomplies aujourd'hui pour assumer réellement ce besoin de notre vie spirituelle. On notera très spécialement l'effort des récents Cahiers de l'oraison.

LES LIVRES

Voir p. 1 de publicité la liste des livres recensés p. 442.

LA CRÉATION SERT DE PRÉLUDE AU MYSTÈRE DU SALUT

Que d'hommes ont voulu trouver dans la nature un silencieux confident de leurs rêves avortés, un ami discret à qui l'on vient confier son échec! Mais, si la Bible place cette même nature aux côtés des fils d'Adam, c'est bien plutôt pour soutenir leur effort et encourager leur marche vers la lumière; elle n'y voit point un maternel refuge pour les vaincus de l'histoire, mais un bon public toujours prêt à acclamer des vainqueurs. Il s'agit d'un côté de cette harmonie secrète que les mortels ont cru découvrir entre leurs amères déceptions et l'univers à qui ils en abandonnent l'écho; il s'agit de l'autre de la résonance profonde que les fils de Dieu perçoivent entre leur triomphe futur et l'élan premier que le Créateur a imprimé au monde. Les chrétiens d'aujourd'hui pensent-ils vraiment que leur foi implique ainsi une certaine vision de l'univers qui les porte? Savent-ils bien que le Dieu de la Bible est

tout autre chose que l'auteur distrait d'une initiale chiquenaude ? Que c'est le Maître qui, d'un même élan, poursuivant un unique dessein, exécutant une unique Parole, conduit tout à la fois l'univers et l'histoire ? Celui qui, par exemple, fera resplendir sur toute la Création le matin de Pâques, à l'instar du premier jet de lumière dont il avait au début éclairé les ténèbres de l'abîme ? Univers et histoire ont ainsi un même point de départ et ils convergent vers un but : il y a un seul alpha et un seul oméga pour ouvrir et fermer l'ouvrage. L'homme, alors, en contemplant l'organisation progressive du cosmos, pourra avoir le pressentiment de ce que doit être son propre destin et le déroulement de l'action créatrice lui apparaîtra comme le somptueux prélude de l'histoire de son salut.

De fait, jamais les auteurs inspirés n'ont évoqué la Création pour elle-même, indépendamment de l'Alliance que Yahvé avait conclue avec son peuple[1]. La première page de la Genèse, à laquelle chacun pense quand on parle de création, ne vise au fond qu'à amorcer les grands thèmes qui sous-tendent toute l'histoire d'Israël : marche vers la lumière, recherche d'un refuge que ne battent plus les tempêtes de l'orgueilleux abîme. C'est la première image sur laquelle s'ouvre le Livre sacré, et ce sera la dernière, celle sur laquelle il se fermera quand ténèbres et tohu-bohu auront fait définitivement place à la montagne de paix qui ne connaît pas la nuit (Ap 22, 5), à la terre nouvelle dont aucun océan ne menace plus la stabilité des assises (id. 21, 1).

1. Cette thèse a fait l'objet d'une assez longue étude, *Dieu de l'univers et Dieu de l'histoire*, publiée dans le *Liber Annus* du Studium Francescanum de Jérusalem, n° IV (1953-1954). Vu le tirage limité de cette publication, nous avons cru devoir en reprendre ici quelques idées essentielles, spécialement celles du ch. III : « Thèmes de la Création, thèmes de l'Histoire ».

I

Des Ténèbres à la Lumière

TOUT commence dans les ténèbres et tout finit dans la lumière. Le passage des ténèbres à la lumière inaugure l'œuvre du Créateur avant de caractériser celle du Rédempteur.

a) Lumière et Création.

Dieu dit : *Que la lumière soit et la lumière fut.* Telle est la première parole, tel est le premier geste du Créateur[2]. On s'est étonné, depuis bien longtemps déjà, que la Bible fasse ainsi apparaître la lumière avant la création des astres. L'écrivain sacré pourtant, à l'instar de ses contemporains (voir Jr 31, 35), n'ignore point en fait quelle est l'origine de la lumière du jour (Gn 1, 15). Ce n'est donc pas là de sa part une bévue, sinon dans l'ordre scientifique[3], du moins dans le domaine de l'observation courante des phénomènes de la nature. C'est bien intentionnellement qu'il lui fait prendre place à l'origine, car pour lui, elle ne fait point vraiment partie de la série des choses créées; la lumière surgit la première parce que c'est d'elle que tout l'ensemble va prendre un sens : elle enveloppera tout ce que Dieu va entreprendre. Ainsi nous la présente en particulier le psaume 104, psaume que beaucoup considèrent comme

2. Le premier verset : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre », ne décrit point une première action du Créateur, mais résume l'ensemble de l'œuvre qui va suivre.

3. Les amateurs de concordisme ne manqueront point de remarquer, en effet, qu'aujourd'hui la science donne les radiations lumineuses comme antérieures à la formation des astres.

un développement poétique du premier chapitre de la Genèse :

> Vêtu de faste et d'éclat,
> *drapé de lumière comme d'un manteau,*
> tu déploies les cieux comme une tente... (2-3).

Voudrait-on comprendre le sens profond de cette domination générale de la lumière sur les êtres créés, qu'il suffirait d'ouvrir le livre de Job. Dieu lui-même nous y explique qu'il y a en elle comme un pressentiment de cette justice que le Tout-Puissant doit un jour faire régner sur le monde :

> As-tu, une fois dans ta vie, commandé au matin,
> assigné l'aurore à son poste
> pour qu'elle saisisse la terre par les bords
> et en secoue les méchants ?...
> Elle ôte aux méchants leur lumière,
> brise le bras qui se levait (Jb 38, 12-15).

A l'instar de la Sagesse, de la Parole même, la lumière évoque bien plutôt une orientation de la création qu'elle ne sert à désigner un objet ; son apparition à l'origine de la Création laïsse entrevoir quel sera le sens de toute l'œuvre divine.

Orientation, disions-nous. De fait, lumière et ténèbres ne représentent point deux réalités à placer sur un même plan : le passage de l'une à l'autre constitue une étape irréversible, c'est une promotion. Dieu, certes, donne un nom aussi bien au jour qu'à la nuit ; mais tandis que le jour reçoit un nom qui confirme son « élection » : lui seul est déclaré bon ; Dieu impose à la nuit un nom qui consacrera la première victoire divine sur l'empire des ténèbres, victoire que chaque matin devra rappeler, en attendant que cette nuit cède complètement la place, dans des cieux nouveaux et une terre

nouvelle, à une aurore qui ne connaisse plus de crépuscule.

Dans la malédiction qu'il prononce contre le jour de sa naissance, Job donne un relief saisissant à cette hiérarchie des valeurs; il ne prétend rien moins que de faire rentrer dans le noir ce rayon lumineux dont l'éclat s'est révélé pour lui si cruellement trompeur :

> Ce jour-là, qu'il soit ténèbre...
> que la lumière ne brille pas sur lui!
> Que le revendiquent ténèbre et ombre épaisse...
> Oui, que l'obscurité le possède...
>
> (Cette nuit-là) que se voilent les étoiles de son aube,
> qu'elle attende en vain la lumière;
> et ne voie point s'ouvrir les paupières de l'aurore! (Jb 3, 4-9).

D'un bout à l'autre de la Bible, il s'agira ainsi de passer de la nuit au jour; et ce premier envahissement de la lumière, au départ de la création, laisse présager que chaque nouvelle intervention de Dieu dans le monde sera une victoire toujours plus complète sur l'empire des ténèbres.

b) La lumière et le destin des hommes.

Avec l'opposition « ténèbres-lumière », on passe vite du plan des réalités cosmiques à celui des événements de l'histoire. « Le couple ténèbres-lumière deviendra comme une constante de l'histoire du peuple élu : les phases capitales du salut, celles dans lesquelles Dieu intervient le plus solennellement, sont toutes représentées comme un passage des ténèbres à la lumière : qu'il s'agisse de la sortie d'Egypte sous la conduite de la nuée, ténébreuse pour les uns, lumineuse pour les autres, ou du retour d'exil, ou de l'avènement futur du Messie, ou de l'instauration du royaume eschatologique définitif, toutes ces étapes du salut sont pré-

sentées comme une délivrance toujours plus réelle des ténèbres et une organisation plus effective de la lumière[4]. »

De fait, ce couple ténèbres-lumière équivaut dans le Livre sacré, le plus ordinairement, à l'opposition entre détresse et bonheur :

> J'espérais le bonheur et le malheur est venu;
> j'attendais la lumière et voici l'obscurité (Jb 30, 2-6).

> Je façonne la lumière et crée les ténèbres,
> je fais le bonheur et provoque le malheur (Is 45, 7).

Présage des malheurs qui vont fondre sur lui, la perspective de ténèbres prochaines ne cesse, depuis Amon, d'obscurcir l'horizon du peuple de Dieu :

> Le jour de Yahvé ne sera-t-il pas ténèbres et non lumière,
> ne sera-t-il point obscur et sans clarté[5] ?

> Je ferai coucher le soleil en plein midi,
> j'envelopperai la terre de ténèbres en un jour serein;
> je changerai vos fêtes en deuil[6].

Tout naturellement, les ténèbres font songer aux chagrins, à la maladie et aux tracas qui attendent l'homme sur sa route (Qo 5, 16). Mais plus précisément, dans la Bible, elles évoquent le tunnel noir, l'angoisse, au sens fort du mot, la ruine de tout espoir et de tout avenir : c'est la lampe qui s'éteint dans l'épaisseur des nuits (Pr 20,20) :

> Assieds-toi en silence! Glisse dans l'ombre! (Is 47, 5)

> Tu m'as relégué au plus profond de la fosse,
> dans les ténèbres, dans les abîmes...
> Pour compagnon je n'ai plus que le noir (Ps 88, 7, 19).

4. Dom THIERRY MAERTENS, *Les Sept Jours* (Gn 1), Bruges, 1951, p. 16.
5. Am 5, 20; cf. So 1, 15-17; Jl 2, 2; Jr 13, 16, etc.
6. Am 8, 9; cf. Mi 3, 6; Is 5, 30; 8, 20-22; 13, 10; Ez 30, 18; 33, 7; Jl 3, 4; 4, 15, etc.

Pour finir, qui dit « ténèbres », dit « mort » :

> Avant que je m'en aille sans retour,
> dans la région des ténèbres et de l'ombre épaisse,
> où règne l'obscurité et le désordre,
> où la clarté même ressemble à de la nuit (Jb 10, 21-22).

Mais avec la lumière, voici que renaît l'espoir : *Debout! Rayonne! car voici ta lumière* (Is 60, 1). Et une simple lampe allumée suffit à évoquer l'idée d'une nombreuse et longue postérité[7]; s'éteindrait-elle qu'avec elle disparaîtraient *les cris de joie et les chants d'allégresse, le chant des fiancés et le bruit de la meule* (Jr 25, 10). Car en Israël, comme sur les bords du Nil au temps des pharaons, la lumière porte la chance de la vie :

> Car tu sauvas mon âme de la mort,
> pour qu'elle marche dans la lumière des vivants (Ps 56, 14).

> Avec toi est la source de vie;
> par ta lumière, nous voyons la lumière[8].

Remarquons toutefois que, d'une façon générale, les auteurs sacrés s'intéressent assez peu à l'éclat du jour comme tel; ce qui les frappe surtout c'est son apparition au sein de la nuit, sa sortie des ténèbres :

> Pour le juste en la ténèbre,
> une lumière se lève (Ps 112, 4).

7. Pour la « lampe de David », voir 1 R 11, 36; 15, 4; 2 R 8, 19; Ps 132, 17.

8. Ps 36, 10. Pour le rapprochement entre lumière et vie, voir en particulier Jb 3, 20; 18, 18; 33, 28; 38, 15. Pour la source de vie, cf. B. S. 21, 13; Jr 2, 13. Notons que l'apocalypse du livre d'Isaïe parle de rosée lumineuse à propos de la Résurrection (26, 19).

Après les ténèbres de son âme,
il verra la lumière (Is 53, 11).

Ta lumière se lèvera dans les ténèbres,
et tes ombres deviendront plein midi (Is 58, 10, cf. Jb 11, 17).

La Bible connaît, en particulier, l'angoisse de la nature attendant les premières lueurs du matin ; ici plus qu'ailleurs, on garde l'impression que, pour être sauvé, il suffit de tenir jusqu'au petit jour :

On me crie de Séir,
veilleur, quelle heure est-il dans la nuit ?
quelle heure est-ce dans la nuit ? (Is 21, 11).

Mon âme compte plus sur Yahvé,
qu'un veilleur sur l'aurore (Ps 130, 5).

Au soir, c'était l'épouvante à la vue d'innombrables armées assiégeant la ville ; avec l'aube, tout s'est évanoui comme cauchemar d'une nuit (Is 17, 14 ; 29, 7). Car Yahvé vient secourir sa ville « au tournant du matin » (Ps 46, 6), à l'heure où, le plus ordinairement, il prodigue ses grâces[9] et où, en échange, l'homme lui chante son action de grâces[10].

Chercherait-on l'origine d'une telle nostalgie de lumière qu'il ne faudrait certes point songer au romantique destin d'un Byron, qu'il ne faudrait pas rêver aux couleurs féeriques de l'Orient[11]. Ce qui intéresse le peuple de Dieu, c'est

9. Is 8, 20; 33, 2; Lm 3, 23; Ps 57, 15; 30, 6; 90, 5-6, 14; 143, 8.
10. Ps 5, 4; 57, 9; 92, 3; 108, 3.
11. Voir dans *Bible et vie chrétienne* l'article « Poésie et sens de la nature dans la Bible » (n° 11, 1955, pp. 25-32).

tout simplement de pouvoir marcher, et pour pouvoir marcher il faut y voir clair. Sans doute, comme tous les Orientaux, les fils d'Abraham ne restent-ils point insensibles à ce qui brille, et Yahvé se manifeste à eux dans l'éclat autant que dans le bruit :

> Sa majesté voile les cieux,
> la terre est pleine de sa gloire.
> Son éclat est pareil au jour,
> des rayons jaillissent de ses mains (Ha 3, 3-4).

Mais, d'une façon générale, le thème biblique de lumière demeure étroitement lié à l'obsession d'une marche à accomplir : la lumière ici sert essentiellement à éclairer la route (Pr 4, 18; Jb 29-3; Ps 43, 3). Pour nous en convaincre, il suffira de tirer au hasard quelques exemples du seul livre d'Isaïe :

> Marchons à la lumière de Yahvé (2, 5).
>
> Le peuple marchant dans les ténèbres
> a vu une grande lumière (9, 1).
>
> Je ferai marcher les aveugles sur la route
> et je les acheminerai par les sentiers;
> je transformerai devant eux les ténèbres en lumière,
> et les terres rocailleuses en pistes neuves (42, 16).
>
> Nous attendions la lumière et ce sont les ténèbres,
> la clarté et nous marchons dans l'obscurité;
> nous tâtonnons aveuglés le long d'un mur,
> comme des sans-yeux, nous hésitons,
> nous trébuchons en plein midi comme au crépuscule.
> (59, 9-10)[12].

De son côté, l'angoisse que font naître les ténèbres vient

12. Voir encore par exemple : Dt 28, 2; Jb 5, 14; So 1, 17; Lm 3, 2; 4, 14.

de cette peur qu'on a de trébucher, de perdre l'équilibre, de choir sans pouvoir se relever, peur dont tant de psaumes par exemple se font l'écho :

> Le chemin des méchants est comme l'obscurité,
> ils ne savent pas sur quoi ils trébuchent (Pr 4, 19)
>
> Rendez gloire à Yahvé, votre Dieu,
> avant qu'il ne fasse sombre,
> et que vos pieds ne se heurtent
> aux montagnes de la nuit (Jr 13, 16).

Marchez tant que vous avez la lumière, dira plus tard le Seigneur (Jn 12, 35) ; car si le Créateur sortit le monde de ses épaisses ténèbres, n'était-ce point pour qu'un jour l'humanité y voie clair sur le chemin de son éternité :

> Une vive lumière illuminera toute la terre,
> de loin, nombreux viendront les peuples...
> afin d'habiter près du saint nom du Seigneur Dieu.
> (Tb 13, 11) ?

III

De l'agitation de l'abîme à la paix de la montagne

DIEU, parallèlement au surgissement de la lumière, cherche, à travers toute son œuvre, à fonder de la terre ferme qui puisse résister aux assauts des océans déchaînés. Ainsi ce qu'il fera sera solide autant que lumineux et il conduit tout du chaos à la paix comme il fait tout passer des ténèbres au jour.

a) La terre et l'eau dans l'œuvre créatrice.

Au même titre que les ténèbres, l'agitation désordonnée de l'abîme représente un état initial d'inorganisation où l'on pourrait voir comme une image du néant[13] : *La terre était désert et solitude, et les ténèbres étaient sur la face de l'abîme, et un souffle de Dieu secouait la surface des eaux* (Gn 1, 2)[14]. Mais voici qu'après avoir établi un firmament entre les eaux, Dieu dit : *Que s'assemblent les eaux qui sont sous les cieux en un seul lieu, et que se présente le sec, il en fut ainsi. Et Dieu appela le sec terre et l'amas des eaux, il l'appela mer* (*id.* 9-10). Il faut considérer cette apparition de la terre comme la première victoire de Dieu sur la puissance orgueilleuse des mers. L'océan, en effet, se trouve désormais verrouillé, enfermé à deux battants, lui qui, depuis le sein maternel, n'avait cessé d'être agressif et impétueux (Jb 38, 8); et maintenant pour limites, il se voit donner les sables du rivage (Jr 5, 22). Reste que ses flots demeurent dangereux pour le continent qui vient d'apparaître, ainsi que le montrera bientôt l'histoire du déluge, et ils continue-

13. Tel quel, ceci pourrait laisser supposer que quelque chose préexista à l'action du Créateur. Mais, en faisant précéder l'ensemble de cette déclaration : « Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre », l'auteur semble avoir voulu couper court à une pareille interprétation. D'autres écrivains inspirés d'ailleurs (Ps 104 par ex.) affirmeront clairement que l'abîme et les monstres qui s'y agitent ont bel et bien été créés par Dieu.

14. Nous adoptons ici la traduction et l'exégèse de D. Maertens (*op. cit.*, p. 22) : « Les interprètes qui prêtent au souffle de Dieu sur les eaux primordiales une action vivificatrice ont à faire la preuve d'une telle exégèse. A notre avis, cette preuve n'est pas faite, et nous préférons voir, dans la *ruah Elohim* du verset 2, la tempête qui, en balayant la surface des eaux, renforce les couleurs sombres du tableau peint par l'auteur. Le parallélisme de la phrase hébraïque exige d'ailleurs qu'au membre de phrase « les ténèbres étaient sur la face de l'abîme », corresponde un autre membre de même teneur : « un souffle de Dieu secouait la surface des eaux »; aux ténèbres, la tempête. »

ront à faire peser leur menace sur l'œuvre du Créateur tant que ce dernier n'aura pas réalisé une Création nouvelle d'où la mer aura disparu (Ap 21, 2). En attendant, Dieu doit veiller :

> Suis-je la mer ou le monstre marin
> pour me faire garder à vue (Jb 7, 12)?

De même que ténèbres et lumière ne sont pas deux réalités à mettre sur un pied d'égalité, de même il y a une hiérarchie de valeurs à observer quand on parle de l'eau et de la terre. Passer de l'une à l'autre équivaut à franchir une décisive étape ; à l'instar du surgissement de la lumière, l'apparition du « sec » représente une promotion. Ce n'est point, en effet, sans quelque solennité que le Créateur lance cet ordre : « Que se présente le sec! » Ainsi que le fait remarquer D. Maertens, « il est permis de se demander si l'auteur n'a pas adopté le jussif dans son récit pour rendre quelque peu la solennité des audiences divines : le sec se présenterait devant la face de Dieu pour obtenir de lui bénédictions et bienveillance, comme le feront les pèlerins du temple de Jérusalem[15] ».

Certes, tous les anciens, de l'Égypte à Sumer, ont vu dans l'eau l'élément le plus primitif sur lequel le monde a été construit. Toute l'originalité de la Bible, en la matière, consiste à avoir donné à cette représentation commune une signification profonde que personne n'avait soupçonnée. A travers les antiques cosmogonies, elle a su découvrir le sens même de la création : l'univers, non plus d'ailleurs que l'histoire, ne sera point livré à l'agitation désordonnée ; le chaos doit céder la place à la paix.

15. *Les Sept Jours*, p. 40.

b) Les assises fermes de l'histoire des hommes.

Yahvé, qui a fondé la terre sur les eaux, a voulu également solidement établir Sion, sa cité sainte, pour en faire comme une arche de Noé, capable de résister à tous les déluges :

> Yahvé a fondé Sion,
> les malheureux de son peuple s'y réfugieront (Is 14, 32).

Ce mont sacré, cœur de l'aquilon (Ps 48, 3), tiendra tête sans faillir à toutes les tempêtes, car en son sein réside le Très-Haut (Ps 46, 6) et il y a bâti son indestructible sanctuaire :

> Dieu bâtit comme les hauts du ciel son sanctuaire,
> comme la terre qu'il fonda pour toujours (Ps 78, 69).

Rassemblé dans cette cité, autour de ce temple, Israël n'a rien à craindre de l'avenir, il devient lui-même comme une fondation de Yahvé, « la maison de Yahvé »[16]. Et tandis que les filles de Moab, par exemple, volent de tous côtés comme une nichée dispersée (Is 16, 2), lui, il est construit

> telle une résidence, une tente qu'on ne déplace point,
> dont les piquets sont indéracinables (Is 32, 20).

Les vagues de l'histoire n'auront donc point raison de lui ; à condition toutefois qu'il construise en prenant Yahvé pour rocher ; car s'il cherchait ailleurs un autre appui, il ne tarderait pas à perdre l'équilibre, à vaciller sur ses bases (Ps 60, 4), comme s'il avait bu un vin à donner le vertige (Jr 25, 18).

Comme la vie des nations (voir Ez 30, 4), l'existence des

16. Os 8, 1; 9, 15; Jr 12, 7; Za 9, 8.

individus semble supposer aussi des fondations qui en assurent la durée :

> Ma tente est arrachée, jetée loin de moi,
> comme une tente de berger (Is 38, 12),

gémit Ezéchias sur son lit de malade ; un psalmiste peut supplier Yahvé d'abattre ses ennemis sans les rebâtir (Ps 28, 5), cependant qu'Isaïe vient promettre à tel fonctionnaire royal qu'il sera « enfoncé comme un clou dans la matière solide » (Is 22, 23). Pour tout bon Israélite, la vraie mission c'est la famille dont la fécondité garantit la pérennité du nom ; ce sera pour David une descendance que Yahvé s'engage à faire pour toujours régner en sa cité sainte (2 S 7, 11). Le monde, Yahvé l'avait construit avec sagesse (Pr 8, 22-30), c'est par la sagesse que les rois bâtissent l'État, comme c'est grâce à elle (ne serait-ce que dans le don d'une femme sage) que les justes édifieront leur maison (Pr 9, 1 ; 14, 1).

Il n'est point, en tout cas, de vie possible dans le tourbillon des vents et des flots ; tant collective qu'individuelle, l'existence a besoin d'être ancrée et tous les êtres cherchent à s'installer : *Je fixerai pour mon peuple un endroit que je planterai ; il y habitera, il se fixera, il ne s'agitera plus* (2 S 7, 10). La fuite errante de l'homme sans patrie ni foyer, comme un oiseau sans nid, passe pour une malédiction [17]. L'histoire humaine devra donc avoir des assises aussi fermes que celles qui furent au début assurées à la terre ; Israël monte ainsi des eaux de la mer Rouge vers le sanctuaire que son Dieu lui a préparé de ses mains (Ez 15).

c) La menace de l'abîme.

L'assaut de la mer en furie vient constamment mettre à l'épreuve la solidité des continents ; peuples et individus ont

17. Gn 4, 14; 2 R 21, 8; Ps 59, 12; 109, 10.

de même à affronter les tempêtes de l'histoire, tempêtes qui menacent d'entraîner dans l'abîme, avec leur existence, toutes leurs chances d'avenir. Lorsqu'il s'agit de Tyr sur son rocher, il paraîtra fort naturel que Yahvé parle de faire contre lui monter l'océan pour que les eaux profondes viennent le recouvrir (Ez 26, 3). Mais, en fait, rien ni personne ne se trouve à l'abri d'un sursaut victorieux de l'abîme, à moins d'être protégé, comme Jérusalem, par la présence du Tout-Puissant :

> Aussi ne craignons-nous pas si la terre s'effondre,
> si les montagnes chancellent au sein des mers,
> quand mugissent et bouillonnent leurs eaux
> et que tremblent les monts à leur soulèvement (Ps 46, 3-4).

Un océan ayant rompu ses digues, telles apparaissent en effet ces armées qui, depuis le début de l'histoire, ne cessent de monter à l'assaut des vieux empires et des cités illustres condamnées à l'oubli :

> Je vais faire monter contre toi des nations nombreuses,
> comme monte la mer avec ses flots (Ez 2, 6, 3).

Mugissant comme la mer, les barbares lancent l'attaque contre Babylone (Jr 50, 42) ; et c'est ce grondement sinistre que Jérusalem dut entendre le jour où, sur son territoire, vinrent déferler les invincibles armées d'Assour.

> Oh! rumeur des hordes immenses,
> leur rumeur est comme la rumeur des mers,
> grondement des houles qui grondent,
> comme grondent les eaux puissantes (Is 17, 12).

Car, pour échapper à la coalition de Samarie et de Damas, le roi de Jérusalem Achaz, négligeant la protection de son Dieu, cette source paisible de Siloé, avait commis l'imprudence de faire appel au roi d'Assyrie, l'immense fleuve de

l'Euphrate ; il allait ainsi déclencher, tel l'apprenti sorcier, une inondation aux proportions gigantesques que ni lui ni ses successeurs ne sauraient plus maîtriser :

> Le Seigneur fera monter contre vous
> les eaux puissantes et profondes de l'Euphrate,
> et celui-ci débordera de son lit et franchira toutes ses berges
> il inondera, submergera, se déversera (Is 8, 7).

Pareille menace d'une victoire de l'abîme plane autant sur le destin des individus que sur celui des nations. S'agit-il, par exemple, de dépeindre les malheurs de Job, que son ami parlera d'une masse d'eau qui a tout submergé (Jb 22, 11) ; le psalmiste abandonné gémira de même :

> Tes colères m'ont cerné tout le temps comme l'eau,
> encerclé, enserré, toutes ensemble[18].

Il y a, dans ce cas, plus d'équilibre possible ; la maison est emportée et le sol se dérobe ; on a perdu pied comme le prophète enlisé dans la boue de sa citerne (Jr 38, 6). Comment alors continuer sa marche ? Mais le Seigneur se charge de hisser ses pauvres embourbés, de les faire lui-même monter sur un terrain sec :

> Il me remonte du puits fatal,
> de la boue immonde;
> il dressa mes pieds sur le roc,
> affermissant mes pas[19].

Quitter ainsi le mouvant abîme pour marcher d'un pas ferme sur une terre qui ne tremble point, c'est aller dans le sens même du geste créateur, nous dirions aujourd'hui dans le sens de l'histoire. Ce serait au contraire abdiquer, renon-

18. Ps 88, 18; cf. Ps 18, 17; 32, 6; 42, 8; 69, 2; 124, 4; 130, 1; 144, 7; Lm 3, 54; Jon 2, 6.
19. Ps 40, 3; mêmes images en Ps 18, 34; 27, 5; 42, 10; 61, 3.

ér à l'élan, au dynamisme dont Dieu a voulu animer toute on œuvre, que de se laisser emporter, dissoudre, telles les nontagnes qui fondent sous les pas du Tout-Puissant :

> Comme la cire devant le feu,
> comme l'eau descendant la pente (Mi 1, 4).

A l'eau qui fuit, symbole de ce qui disparaît sans espoir e retour, de ce qui pour toujours s'effondre — *De même ue les eaux qui coulent à terre et qu'on ne recueille pas, Dieu ne ramène pas l'âme* (2 S 14, 14)

> Comme l'eau j'ai été répandu,
> et tous mes os se sont disjoints;
> mon cœur est devenu comme de la cire,
> il a fondu au milieu de mes entrailles[20] —,

ient s'opposer le cœur ferme (Ps 57, 8) où l'on peut voir ı volonté humaine d'assumer le mouvement ascensionnel e l'univers et de l'histoire.

d) Vers la paix de la montagne.

Lorsque monte l'inondation, tout le monde, certes, songe gagner la hauteur d'où l'on pourra regarder sans frémir rriver le raz de marée. Dans la Bible, Yahvé doit seul être onsidéré comme ce rocher de salut que jamais ne recouvriont les grandes eaux (Ps 32, 6). Sa montagne sainte, en ffet, sait résister à tous les assauts. Comme elle a brisé l'élan es invincibles troupes de Sennachérib, on rêve qu'elle voie n jour crouler à ses pieds l'orgueil d'un monde entier qui ura eu l'audace de se coaliser contre Israël et son Dieu Ez 38-39; Za 14).

20. Ps 22, 15; pour l'image du cœur qui fond : Jos 2, 11; 5, 1; 7, 5; 4, 8; Dt 1, 28.

Bâtie sur le roc (Is 33, 16), cette citadelle tiendra encore quand tout aura croulé autour d'elle. Aussi tous les fidèles de Yahvé y montent-ils comme vers le seul refuge que ne battront point les remous de l'histoire, ne cessant de rêver d'y pouvoir à jamais habiter (Ps 15, 1 ; 24, 3, etc.). Le fait, notons-le, est propre à la religion d'Israël ; car, dans l'antiquité, les montagnes sacrées demeuraient strictement réservées à la demeure des dieux et il n'était point question que le pied de l'homme se permette de les fouler. La montagne de Sion, elle, paraît être faite, au contraire, pour recevoir ceux qui dans le Dieu d'Israël savent mettre leur confiance, pour accueillir tous les rescapés des grands déluges. Et le peuple élu, disséminé au milieu des nations, gardera constamment les yeux tournés de ce côté, avec l'espoir d'y être un jour regroupé, d'y retrouver enfin et la force et la vie :

> Je rallierai les éclopés,
> je rassemblerai les dispersés;
> des éclopés je ferai un reste;
> des fatigués une nation puissante.
> Je serai leur roi sur la montagne de Sion (Mi 4, 6).

Après tant de terribles secousses, Israël obtiendra là-haut un repos bien mérité, repos si souvent promis (voir Ps 95, 11) et si longtemps attendu. Son aventure aura sur ce sommet un point final, point final aux angoisses, aux échecs et aux humiliations. Ce peuple, sur qui semblent avoir pesé toutes les souffrances et calamités des autres peuples réunis, a certes bien le droit d'imaginer, avant le reste de l'humanité, un grand plan de désarmement général. Car c'est sur sa montagne que les hommes viendront de leurs épées forger des socs de charrue et de leurs lances des faucilles (Mi 4, 3). C'est là qu'on allumera le grand feu de joie de la paix, feu que, sept ans durant, entretiendront toutes les armes du monde rassemblées (Ez 39, 9).

Et ce n'est point seulement la destinée tourmentée d'Israël qui culminera ainsi sur la paix de la montagne de Sion ; le monde tout entier viendra là chercher une digne conclusion à son histoire. Car, de tous les coins de l'univers, les peuples regarderont vers cette sainte colline où l'on ne fait plus le mal, où aucun animal même n'ose manger chair vivante (Is 11, 9) ; et dans la direction de sa lumière toutes les nations se mettront en marche :

> Il adviendra dans l'avenir
> que le mont du temple de Yahvé
> sera établi au sommet des montagnes
> et s'élèvera plus haut que les collines.
> Toutes les nations y afflueront,
> des peuples nombreux s'y rendront... (Is 2, 2-3).

Le lecteur aura sans doute senti que, derrière cette vision d'un cosmos et d'une histoire en mouvement, il y a autre chose qu'une grande fantaisie poétique. Bien que composé avec le peu de matériaux dont les anciens pouvaient disposer dans leur observation de la nature, ce panorama de l'œuvre divine, où s'unissent de façon si simple mais si puissante l'élan de l'univers et le destin religieux des hommes, atteint à une profondeur d'intuition que les cosmologies les plus modernes ne sauraient remettre en cause ; on peut s'amuser ou s'irriter des cosmogonies de Babylone et de l'Égypte, personne ne songera à sourire ou à protester devant cette affirmation de la Bible que Dieu fait tout converger des ténèbres à la lumière et des profondeurs tumultueuses de l'abîme à la paix de la montagne.

Certes la tradition chrétienne ne songea point à renoncer à de telles perspectives. Lira-t-on le prologue de l'évangile de saint Jean, les adresses des épîtres de la captivité, les premières anaphores et hymnes de l'Église primitive, que l'on ne pourra échapper à cette conclusion qu'il n'existe

qu'un plan divin, celui qui s'achève dans la lumière et la paix de la résurrection. Comme le faisait remarquer saint Justin[21], l'Église a toujours voulu unir dans une même eucharistie la création du monde et la rédemption des hommes.

Ainsi étroitement associé au mystère du salut, l'univers prend un sens ; il ne se trouve point condamné, comme l'ont cru toutes les civilisations de l'antiquité, aux fatales échéances d'un éternel retour des choses. Car, en laissant entendre sur le monde une voix qui n'est point du monde, la Bible a fait se dresser d'un même élan l'univers et l'homme qu'il porte, pour les entraîner vers une lumière et une paix qu'ils ne trouveront qu'au-delà d'eux-mêmes.

On a pu reconnaître là les thèmes majeurs de la liturgie pascale ; nous n'aurions donc point perdu notre temps, si ces quelques pages devaient servir à nourrir notre méditation au cours de la nuit de Pâques. Faut-il avouer que nous sommes plus ambitieux ? Ne pourrait-on point rêver qu'à l'heure des satellites artificiels, à l'heure surtout où la vie commence à révéler quelques secrets de son histoire, les chrétiens apprennent à entendre dans la nature, comme dans une sorte de grand prélude wagnérien, les principaux thèmes de l'avènement futur du Règne de Dieu et que le Christ et son Église demeurent constamment présents dans leur vision du monde ? Car cette nature ne devrait point être seulement pour eux l'horloge qui suppose le doigt de l'horloger, ce devrait être bien plutôt le jardin où l'on découvre partout des paraboles du Royaume.

Tout a été créé par lui et pour lui; Il est avant toutes choses et tout subsiste en lui (Col 1, 16-17).

Évode Beaucamp.

21. *Dialogue avec Tryphon*, XLI, 1.

LA JOIE CHRÉTIENNE

Surtout à l'occasion de Noël et de Pâques, le thème de la joie revient périodiquement en chaire et dans la littérature d'édification chrétienne. Mais on se demande parfois s'il existe un rapport quelconque entre cette joie chrétienne et la joie tout court de l'homme qui se trouve en dehors d'une église.

Il est encore plus difficile de bien parler de la joie que de la souffrance; c'est sans doute ce qui explique en bonne partie le peu de résonance que trouvent en nous la plupart des apologies de la joie. Et puis la joie qui n'est pas un simple mot se commande-t-elle? Qu'est donc une joie qui viendrait s'aligner en suite des commandements de Dieu et de l'Église? La joie qui aura prise sur nos vies, est-ce à la religion à la fournir? Entre ceux qui pensent que la joie chrétienne est une chose toute simple dont la notion est évidente et la pratique aisée, et ceux qui déclarent refuser l'équivoque et ignorer la joie chrétienne, faute d'avoir relié en ce point leur foi pascale à leur expérience humaine, les seconds ne risquent-ils pas d'avoir mieux pesé les termes de la difficulté?

Il y a pourtant la joie de Noël, discrète dans la foi qui l'anime; et la joie de Pâques, différente, exaltante, exultante et déjà presque glorieuse dans l'espérance. L'une et l'autre se fondent néanmoins dans ce que nous appelons la *joie chrétienne*, car la joie de Noël n'est que l'annonce et la première expérience procurée à l'homme d'une joie toute livrée dans le mystère de Pâques et de l'Ascension.

L'obstacle le plus commun à sa compréhension semble être

l'erreur faite sur la nature du bonheur humain. Tout se ligue dans notre monde pour situer celui-ci au niveau de cette terre. Il ne faut pas trop s'en scandaliser puisque telle était la notion de bonheur qu'eurent longtemps les Juifs, nos pères dans la foi, en leur profession de messianisme. Le paradis auquel aspirent les Musulmans est lui aussi du type terrestre. La psychologie de certains chrétiens pourrait bien s'être attardée au régime de l'Ancien Testament en son moment le moins purifié. Or l'un des aspects majeurs de la Bonne Nouvelle apportée par le Christ consiste en cette espèce de paradoxe affirmant que le Royaume de Dieu n'est pas de ce monde et que pourtant il est déjà coexistant à ce monde, déjà institué dans le monde. L'initiation à la vie de l'au-delà, à la vie surnaturelle, s'opère dès aujourd'hui. En nous, la vie divine croît dans le temps.

Nous venons de faire appel à la foi, mais, du fait même, n'avons-nous pas lâché la dimension strictement humaine d'une joie qui serait sensiblement nôtre dès cette vie? Là est bien la question. Nous avons déjà posé le germe de la réponse. Si la joie pour nous est inséparable d'un bonheur humain qui suppose établie une cité temporelle parfaite dans sa paix, si la joie est pour nous synonyme d'absence complète d'ennuis et de souffrances en même temps que possession d'un honorable lot des richesses et bienfaits de ce monde : cette joie aristocratique, rien ni personne ne peut nous l'offrir sur terre, pas même le christianisme, surtout pas lui.

Au lieu d'abandonner par découragement l'idée de la joie, ne ferions-nous pas mieux de réviser la notion qu'on a pu s'en construire? Et pour cela partir des expériences personnelles où une joie a été incontestablement éprouvée au sein même d'une certaine souffrance? Toute souffrance subie par amour et dans l'amour est de soi génératrice de joie. L'exemple biblique et humain le plus souvent invoqué est celui de la parturiente. L'expérience que chacun peut avoir de la vie d'autres humains opère dans le même sens. Pourquoi tant de personnes promènent-elles une tristesse dévoilée, tout au long d'une vie dont les conditions de santé, de fortune et de famille présentent toutes les apparences de les situer au rang des privilégiés de ce siècle? Un faux bonheur ne les aurait-il pas gâtées? Et cette paix sereine, cette fermeté

confiante, cette joie profonde chez des êtres que les épreuves de la vie n'ont guère ménagés, sont-elles le résultat d'une rare inconscience? Il faudrait ne pas avoir approché beaucoup de ces êtres pour le soutenir. Un tempérament naturellement, spontanément heureux peut certes aider ou donner un instant le change; cela ne suffit pas à tout expliquer. Le secret de cette joie chez les croyants réside dans une foi qui est lumière de Dieu et ténèbres de vision, qui est la victoire sur le monde et qui introduit à cette sagesse de la croix dont il est parlé aux premiers chapitres de la I^re^ Épître aux Corinthiens, dont il est reparlé au chapitre IV de la II^e^ Épître aux Corinthiens. *Nous sommes pressés de toutes parts, mais non pas écrasés; ne sachant qu'espérer, mais non désespérés; persécutés, mais non abandonnés; terrassés, mais non annihilés. Nous portons partout et toujours en notre corps les souffrances de mort de Jésus, afin que la vie de Jésus soit, elle aussi, manifestée dans notre corps. Quoique vivants en effet, nous sommes sans cesse livrés à la mort à cause de Jésus, afin que la vie de Jésus soit, elle aussi, manifestée dans notre chair mortelle. Ainsi la mort fait son œuvre en nous, et la vie en nous* (2 Co 4, 8-12). *C'est pourquoi nous ne faiblissons pas. Bien au contraire, encore que l'homme extérieur en nous s'en aille en ruines, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour* (2 Co 4, 16).

Le chrétien ne compose pas avec la souffrance, il la déteste tout aussi bien qu'un autre : seulement il la domestique en lui trouvant un sens et une valeur. Il n'est pas heureux malgré la souffrance, mais plutôt dans un état où la souffrance a droit de cité. Tout autant qu'un autre, s'il attendait de n'avoir plus d'ennuis pour trouver la joie, ce mot sonnerait comme une imposture en un tel monde. On n'est pas heureux par procuration, ni pour demain lorsque la difficulté qui nous absorbe sera résolue; elle ne le sera pas, ou bien un autre obstacle à notre bonheur se sera auparavant levé. On est heureux aujourd'hui, dans l'instant, ou jamais. On force les portes de la joie, sinon elle ne paraît point. Dans l'équation de notre bonheur les facteurs contingents de la misère doivent être éliminés afin que monte notre joie sur les hauteurs où la foi a établi sa certitude, au pied desquelles la plus grande

marée des ennemis de notre paix n'arrive jamais à l'étiage d'alarme.

De cette joie chrétienne, Bernanos a été obsédé toute sa vie. Ses héros ne l'ont pas prise pour un prétexte d'évasion du grand combat de la vie. Une joie peut nous habiter sans pourtant laisser notre être en repos. Cette joie, Bernanos nous a montré qu'elle n'était pas toujours sérénité de la sensibilité. Il a pu ignorer à quel point elle se devait d'être solidaire d'une espérance qui ne doute point de la grâce, du moins l'a-t-il cherchée dans la bonne direction : en la situant sur le roc de la foi.

La joie qui prétend dominer la peine du monde, sans amertume ni mépris, sans fuite du pesant contexte quotidien, elle se doit donc d'accéder au surnaturel dont la foi est l'unique porte. La foi situe en effet l'homme face au Mystère propre d'un Dieu personnel qui — étant tout Amour, toute Béatitude, et toute sollicitude pour l'homme (comme en témoigne l'Incarnation) demeure aussi toute Joie. Ici commence l'oraison du contemplatif qui communie à la quiétude éternelle, car il y a plus de joie à contempler les choses d'en-haut que les tractations de l'histoire humaine. A l'homme le plus engagé, la *conversation* la plus profonde peut encore être « dans le ciel ». La joie ne serait-elle pas liée à la part proprement contemplative de notre vie? La contemplation n'est-elle pas seule susceptible d'opérer en nous cette radicale extraversion, racine de notre joie? Une joie qu'on garderait pour soi, qu'on s'efforcerait de protéger en clôturant et en soustrayant de tout contact extérieur ne serait-elle pas mort-née? Serait-elle une joie? Il ne s'agit vraiment pas de s'évader d'un monde profane où notre état de vie nous donne d'agir; mais qu'un lambeau du ciel garde champ en notre regard, même lorsqu'il se fixe sur les réalités les plus contingentes et les moins distrayantes de notre univers. Trouver en soi une assise d'absolu en laquelle se puisse accrocher un sentiment soustrait aux vicissitudes de notre pérégrination, un seuil d'empyrée d'où viennent une lumière incessante, un espoir incorruptible, conférant à toute chose une profondeur, lui restituant une saveur d'éternité dont elle aurait été dépourvue, demeurée sur le sable; un sens dans la vie, une signification de la vie même qui valorise les détails comme d'eux-mêmes ils n'auraient pu y prétendre.

Simone Weil, à la fois si proche et si loin du christianisme, a répété que dans n'importe quelle misère elle trouvait son bonheur à savoir qu'il existe quelque part un Être infiniment heureux, reposant pacifiquement en lui-même, un Dieu qu'aucun mal ne touche. Ce que S. Weil avait aussi peu admis que compris, c'est qu'un tel être puisse malgré sa condition bienheureuse s'intéresser encore à l'homme et à ses misères. Mais le sens de l'Incarnation qui se manifeste si magnifiquement chez tant de chrétiens d'aujourd'hui doit laisser intact en nous, pour être authentique, ce sens d'un Dieu contemplé dans son mystère propre : et le mystère propre de Dieu est celui de la vie d'un Être « un et trine » à qui rien ne manque, celui de la vie d'un Être infiniment heureux en ce qu'il est, et qui par surcroît et libre décision nous appelle à participer à ce bonheur ineffable. De même que la pensée des humains malheureux doit inquiéter les chrétiens satisfaits, il n'est pas de chrétien en difficulté ou en peine qui ne se puisse et ne se doive réconforter dans la foi en un tel Dieu d'amour.

Autant d'indices pour nous suggérer ou nous convaincre que la joie s'oppose moins encore à la tristesse qu'à l'égoïsme mesquin d'un repliement sur soi : tout le contraire donc d'une certaine image figée du bonheur dans le confort de cette vie. Qu'il consente à perdre sa vie, celui qui veut la sauver. Celui qui cherche jalousement un bonheur pour soi, qu'il prenne garde de n'en trouver que l'image ternie. La joie est ailleurs, dans une essentielle ouverture sur l'autre, qui nous prépare à nous associer à son contentement et à son affliction. S'il est une joie humaine, elle est là, son statut comporte cependant quelque chose de paradoxal non seulement parce qu'une telle joie ne supprime pas la souffrance personnelle, mais encore parce qu'elle introduit à une participation réelle à la douleur d'autrui. S'il ne suffit pas à la joie d'être humaine pour se sauver de ses corrosifs, la foi constitue le plus étonnant des éclatements d'un monde clos qui menaçait de pourrir en lui-même. Car bien souvent la tristesse est le fruit peu enviable d'un repliement sur soi. A son encontre, la joie chrétienne participe à l'ouverture catholique : elle se rend universelle ouverture sur les autres, indispensable ouverture au prochain (nonobstant la vulnérabilité que cela entraîne ou suppose),

avant d'être don de soi aux autres. On est riche seulement de la joie qu'on donne.

Bien loin de protéger une impossible autarcie, la joie croît au grand vent qui contaminerait un bonheur plus chétif et moins profondément enraciné. Elle est ouverte sur la beauté de tout être qui existe : Créateur et créatures. La tristesse tend au contraire à exclure de l'horizon tout ce qui ne participe pas au malheur qui accapare la conscience; elle tend à refermer l'être sur sa propre souffrance, en refusant l'élargissement qui apporterait la plus valable des consolations. Le motif de la peine n'est pas nécessairement un détail en ce sens que l'objet de l'épreuve serait toujours de peu d'importance. Sans dolorisme, on peut dire qu'aucune peine humaine n'est négligeable, s'il est vrai que tout ce qui arrive au chrétien doit entrer dans le dynamisme de son ascension vers Dieu, doit concourir à augmenter en lui la vie éternelle. Mais il y aurait une façon de mal reconnaître la valeur des événements particuliers qui nous touchent : ce serait de s'hypnotiser sur eux au point de ne plus les référer à la totalité de notre histoire personnelle, et au-delà à la totalité de l'Histoire du Salut.

On serait tenté de trouver que c'est là rechercher bien loin la solution d'une difficulté qui urge sur un point précis. Mais s'il est un remède immédiat à portée de main, l'esprit chrétien n'a jamais empêché, bien au contraire, d'y recourir pour mettre en œuvre les ressources naturelles et spirituelles dont Dieu a doté sa créature raisonnable. L'invocation du ciel ne dispense pas d'utiliser l'efficacité des moyens terrestres, en quelque ordre que ce soit. Aide-toi et le ciel t'aidera. Seulement parfois l'individu ne sait plus comment s'aider lui-même; et parfois sa difficulté n'admet pas de solution satisfaisante au niveau de notre vie terrestre. Alors la foi, qui toujours introduit l'espérance chrétienne, assure qu'au-delà des motifs de découragement il n'existe jamais de motif suffisant pour justifier un désespoir absolu. Voilà qui oblige à s'élever pour élargir l'horizon : or une telle ascension a pour effet certain de souligner le relativisme de toute tristesse humaine. Ne confondons pas l'irréalité et le relativisme : il ne s'agit aucunement de nier ce que comporte de douloureusement réel la souffrance ou l'épreuve ou toute difficulté ressentie; mais

jamais le chrétien n'identifie l'un de ces termes avec le mal absolu. Au-delà des motifs de gémissement de la créature, dont il est parlé dans les Écritures, se tient toujours un motif de suprême espérance, à portée de l'homme qui accepte de s'élever jusqu'à Dieu.

Les misères de chaque être, Dieu mieux que personne les connaît en leurs plus infimes détails. Si rien ne ternit l'infinie béatitude de la divinité, c'est que sa Sagesse connaît tout, voit tout, situe toute partie en son Tout. Le mystère du mal, auquel aucun de nous ne peut demeurer étranger, ce grand corrosif de notre joie mal épurée, n'a pas d'autre solution que dans la prise d'un recul qui élargisse la présence de l'homme à tout ce qui est. « Dieu vit *tout* ce qu'il avait fait : cela était très bon » (Gen 1, 31). « O Dieu, qui avez créé le monde d'une façon merveilleuse et qui l'avez rénové d'une manière plus admirable encore... »

Seule en nous la foi assurera une telle largeur de vue, la foi et son espérance, la foi et sa charité. Seule en nous la foi vive procurera cette échappée des mailles de toute tristesse; seule elle confère cette légèreté qui, sans rien renier du champ expérimenté du réel, nous situe hors des zones d'ombre des difficultés temporelles et donc passagères.

Nous venons d'opposer la joie chrétienne à la tristesse qui tend à refermer l'homme sur lui-même et sur son insatisfaction. Mais ne voyons-nous pas aussi que la satisfaction de certains humains les clôt tout aussi sûrement : le reste du monde compte-t-il encore pour deux êtres qui ne pensent qu'à l'amour qui les unit? L'occasion est belle de caractériser précisément la joie chrétienne à l'égard de toute autre satisfaction humaine. Nous ne prétendons pas qu'un bonheur strictement humain soit une expression vide de sens. Mais la vulnérabilité évidente d'un tel bonheur suffit à le mettre en question. Nulle joie que la chrétienne n'élargit l'horizon à l'ensemble du réel, comme nous l'avons dit, dans son espoir, dans son espérance plutôt, de faire rentrer tout humain et toute créature, chacun à sa place, dans la participation que Dieu leur réserve à sa quiétude infinie, à sa béatitude éternelle. Pour réelle qu'elle puisse être un instant, une joie est vite caduque qui ne monte pas jusque-là.

Saint Thomas a fait place à la joie dans sa *Somme théologique* : il la situe comme *premier effet intérieur de l'amour de charité,* de cette dilection dont la source est en Dieu premier aimé (1 Jn 4, 19). « *Par la charité c'est Dieu qu'on aime, Dieu dont le bonheur est immuable, puisqu'il est à lui-même son propre bien. Or du seul fait qu'il est aimé, il est dans celui qui l'aime par le plus excellent de ses effets, selon cette parole : Celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui* (1 Jn 4, 16). Ainsi donc la joie spirituelle, qui a Dieu pour objet, est causée par la charité » (II^{a} II^{ae}, 28, 1). Assimilée, une telle joie n'est plus à la merci du premier contretemps venu, car *qui nous séparera de la charité du Christ?* quelle épreuve pourrait nous en départir? La joie que nous cherchons, la seule joie, elle est donc bien fruit de l'amour et ouverture à l'autre, elle est donc bien don de soi à l'autre. L'amour demeure quand le regard ne discerne plus l'être aimé; la joie alors n'a pas de raison de s'échapper, parce que l'amour demeure.

Permise et comme conçue par la foi, née vivante de la charité, notre joie se gonfle d'espérance : ainsi le réclame son statut terrestre. La joie spirituelle, la seule vraiment réelle, causée par la charité, peut-elle être mêlée de tristesse? demande saint Thomas (II^{a} II^{ae}, 28, 2). A ne considérer que le bien divin appréhendé dans la charité, nulle ombre n'est concevable. Mais si la vie éternelle dont Dieu jouit et qu'il nous offre en partage est déjà nôtre par la grâce du baptême, elle se trouve voilée sur terre, retenant ses pleins effets pour le jour du jugement. La joie de Dieu est nôtre par l'amour surnaturel qui nous unit à lui; elle n'est cependant qu'en attente de sa gloire : notre joie est sous le régime de l'espérance qui trahit son infirmité sans doute, mais qui lui confère aussi une assurance infaillible. Ce régime dénote encore qu'en nous foi, espérance, charité, joie peuvent toujours et doivent croître indéfiniment : « tant que nous sommes en ce monde, le mouvement intérieur du désir reste inapaisé parce que la grâce peut toujours nous rapprocher de Dieu » (saint Thomas). Notre joie n'est pas un simple mot pour rallier les naïfs, mais il faut accepter la tension interne que notre présente condition lui impose : notre cœur est inquiet tant qu'il ne repose pas en Dieu pour l'éternité.

Joie vraie, mais joie contenue; joie qui traduit le calme et la sécurité des profondeurs théologales en nous, mais sans nous figer dans une insensibilité hors de saison qui effacerait les rides troublant la surface de notre conscience. Une joie où se concentre le paradoxe évangélique que nous avons moins à comprendre qu'à accepter intégralement : joie des béatitudes. Et pourquoi pas : joie d'un partage de la croix rédemptrice? La joie est là où se tient le Royaume. Le Royaume n'est pas de ce monde, la joie n'est pas de ce monde. Le Royaume est déjà en nous, la joie aussi.

L'expérience la plus immédiate poursuit en nous la ligne paradoxale : ce peut être au prix d'un bonheur perdu qu'on gagne la vraie joie chrétienne. Nous pensons en avoir désormais entrevu la raison. C'est que la joie chrétienne est essentiellement liée à la vie théologale en nous. A ce titre il n'y a pas de joie chrétienne au rabais, pour celui qui de loin cherche le secret intérieur d'un visage qui l'a frappé et où il a reconnu sans savoir pourquoi le rayonnement ineffable de la joie. Pour faire sienne celle-ci, il lui faudra remonter très haut, jusqu'à la source inexplorée, jusqu'en Dieu.

Dans le cœur de tout croyant, fils d'Abraham, se tient la joie de Noël : *Abraham, notre père, exulta à la pensée de voir mon jour; il l'a vu et il s'en est réjoui* (Jn 8, 56). Dans le cœur de tout chrétien le foyer de joie s'est allumé à la Résurrection du Christ; aucune tristesse de cette terre n'éteindra le feu qui couve, dans l'attente du jour de notre résurrection. La joie, cette terre ne la donne pas, mais elle l'admet d'en-haut. Elle est un don de l'Esprit. Du moins cette vie terrestre n'a-t-elle pas de quoi l'étouffer si nous l'entretenons de vie divine. *Le fruit de l'Esprit est charité, joie, paix... Puisque l'Esprit est notre vie, que l'Esprit nous fasse aussi agir* (Gal 5, 22 et 25).

Fr. François Lepargneur, O. P.

Pax tecum

« *Pax tecum.* La paix soit avec toi. » C'est là un très ancien salut chrétien dont on ne trouve plus guère de vestige que dans la liturgie. Tels le souhait que l'évêque, lorsqu'il célèbre, adresse aux assistants, ou encore la formule qui accompagne la distribution du pain bénit dans certaines paroisses de France et où il faut voir sans doute une des dernières survivances du baiser de paix jadis échangé entre les fidèles.

Quoi qu'il en soit, la paix, la paix chrétienne — que l'on ne se souhaite même plus — est peut-être une de ces valeurs profondes que nous aurions le plus besoin de redécouvrir et de porter à nos frères. Le mot ne nous y aide pas. Si souvent brandi et profané, il a fini par n'avoir plus guère de contenu positif.

Pourtant quand, au dernier soir, Jésus disait à ses disciples : *Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix; je ne vous la donne pas comme le monde la donne* (Jn 14, 27), c'était un trésor d'un prix infini qu'il leur laissait. Un trésor qu'il allait payer de son sang.

Paix humaine et paix divine.

Sans nous arrêter ici à la paix entre communautés humaines que saint Augustin a si magnifiquement définie : « la tranquil-

lité de l'ordre »[1] et qui devrait, pour être stable, se fonder sur la concorde (au sens étymologique du mot) entre les hommes, nous chercherons en quoi consiste celle qui doit en être la racine : la paix qui peut s'établir au cœur et dans la vie de chacun de nous.

Il est un fait, c'est que l'idéal d'une vie dans la paix ne suscite guère l'enthousiasme de nos contemporains, surtout des plus jeunes qui se sentent appelés à la lutte pour l'avènement d'un monde meilleur plutôt qu'à une vie paisible qu'ils estimeraient égoïsme et désertion. C'est qu'ils se font en général de la paix une conception toute négative et extérieure. Négative parce qu'elle se définit par l'absence de guerre, de conflit, de trouble; extérieure parce que, pour eux, la paix vient du dehors, qu'elle est la résultante de circonstances favorables.

Et, il faut le reconnaître, la paix humaine est bien telle; c'est pourquoi elle est si fragile. Pour qu'une vie s'écoule dans la paix, il faut qu'elle se trouve exceptionnellement à l'abri de la souffrance, des inquiétudes, des difficultés de toutes sortes qui ont coutume de jalonner notre route. Et, de même, pour qu'un cœur se maintienne habituellement dans la paix, il a besoin de tout un ensemble de circonstances favorables, presque toutes négatives d'ailleurs : absence de soucis, de luttes, de remords.

Il y a là une conception humaine de la paix, considérée comme une sorte de douce quiétude, à laquelle bien des chrétiens même ne sont pas insensibles. N'en faudrait-il pour témoin que cette moniale dont un événement contrariant avait un jour quelque peu altéré l'égalité d'humeur et qui disait en soupirant : « Cela va si bien pourtant quand il n'y a rien. »

Combien différente est, en regard, la vraie paix chrétienne, celle à laquelle Spinoza faisait allusion quand il écrivait dans son *Traité Politique : Pax enim non belli privatio, sed virtus est quae ex animi fortitudine oritur.* « La paix n'est pas l'absence de guerre, mais une qualité qui naît de la force d'âme[2]. »

La paix chrétienne est d'abord une paix intérieure; elle s'éta-

1. *De Civitate Dei*, lib. XIX, cap. 13.
2. Spinoza, *Tractatus Politicus*, lib. V, cap. 4.

blit au tréfonds de l'homme et gagne ensuite, de proche en proche, en lui et autour de lui. Tandis que la paix simplement humaine est conditionnée par les circonstances extérieures et qu'il faut sans cesse la reconstruire laborieusement à partir d'en bas, la paix chrétienne, elle, vient d'en haut; c'est une paix divine qui, par sa source au moins, échappe aux vicissitudes temporelles.

Cette paix-là est bien autre chose qu'une absence de conflit ou de trouble, c'est un don de Dieu positif, une plénitude intérieure qui comble le désir de l'homme et l'établit dans cette liberté et cet équilibre, image lointaine peut-être de ce que fut la rectitude originelle. L'homme dont le cœur jouit de cette paix rencontre encore des difficultés et des souffrances; tant qu'il est en ce monde, il lui faut toujours lutter, mais tout cela n'atteint pas la zone profonde de son être qui participe déjà quelque chose de l'immutabilité de Celui en qui il a fixé sa demeure.

A cette lumière se résout sans peine l'apparente contradiction entre certaines paroles de l'Évangile :

Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix (Jn 14, 27).
Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive (Mt 10, 34).

Ou bien encore :

Bienheureux les pacifiques (Mt 5, 9).
Le royaume des cieux souffre violence et ce sont les violents qui l'emportent (Mt 11, 12).

Ce n'est pas de la même paix qu'il s'agit dans chaque cas et la paix que Jésus nous a laissée, sa paix doit subsister même au sein des plus violents conflits que suscitera nécessairement, en nous et dans le monde, l'établissement du Royaume de Dieu.

De cette paix profonde, intérieure, positive, le monde a un intense besoin. Les foules curieuses qui viennent battre à la porte des monastères le sentent obscurément. Que cherchent-elles au fond, sinon à en surprendre le secret? Pourtant ce n'est pas au dehors qu'il faut quêter la paix. On se trompe tant qu'on

la cherche dans un climat, une ambiance; ceux-ci ne peuvent, au plus, qu'y disposer.

Il faut creuser bien au-delà, bien plus profond, pour découvrir la vraie source de la paix. Tout chrétien la trouvera au centre même de son âme et seule une vie théologale pleinement épanouie lui permettra d'y boire à pleins bords.

Mais cette paix du Christ qui doit exulter dans nos cœurs qu'est-elle et comment la faire grandir en nous?

La paix chrétienne

Saint Paul, dans l'épître aux Galates, range la paix au nombre des fruits de l'Esprit. *Le fruit de l'Esprit,* dit-il, *est charité, joie, paix* (Ga 5, 22). Et en cela, comme si souvent, il s'accorde avec saint Jean chez qui le don de la paix est mis par le Sauveur en dépendance directe de l'envoi du Paraclet (Jn 14, 26). Dans la nouvelle Alliance, en effet, ce n'est plus une règle extérieure qui commande l'agir de l'homme, mais à la place d'une loi écrite sur des tables de pierre, c'est un principe vital intime qui lui est communiqué pour animer du dedans sa vie de fils de Dieu. Et ce principe de vie divine n'est autre que l'Esprit-Saint, dont la première opération dans l'âme est d'y répandre la charité, car avec elle c'est sa propre similitude qu'il communique, lui-même étant l'Amour. *L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit-Saint qui nous a été donné* (Rm 5, 5).

Aussi peut-on dire équivalemment que la joie et la paix sont les fruits de la charité ou les fruits du Saint-Esprit. Ce sont les conséquences ultimes et savoureuses de l'envahissement d'une âme par la charité divine. Seule, en effet, la charité qui est amour de Dieu par-dessus toutes choses et amour de tous les hommes en lui, peut établir une âme dans la paix véritable, dans cette paix qui n'est pas à la merci des contingences terrestres, mais les domine de très haut, fondée qu'elle est en l'immuable béatitude divine.

Cependant, si la paix est un fruit délectable, c'est aussi un fruit lent à mûrir. L'Esprit-Saint, qui l'a semé en nous, demande notre longue et patiente collaboration pour le cultiver jusqu'à sa parfaite maturité; car la paix chrétienne ne s'instaure dans toutes les fibres de notre être que par une quotidienne fidélité à l'action de Dieu.

A celui qui en jouit parfaitement, la paix semble un état éminemment simple, mais à y regarder de plus près, on peut distinguer plusieurs éléments qui permettent de mieux comprendre la richesse de la synthèse dont elle découle, en même temps que la profonde unité de la vie chrétienne.

Nous verrons donc comment la paix est fonction de l'ordre intérieur, comment elle est fruition du Principe de cet ordre, et comment enfin elle peut dominer l'insécurité de sa condition terrestre; puisque dès ici-bas le Royaume de Dieu est *paix et joie dans l'Esprit-Saint* (Rm 14, 17).

Unification intérieure.

La paix se présente tout d'abord comme la résolution de nos conflits intérieurs. Une unification de toutes ces tendances, de tous ces appétits, de tous ces désirs discordants et tumultueux qui sans cesse se disputent notre pauvre cœur. N'est-il pas le théâtre, à la fois, des plus nobles aspirations et des désirs les moins avouables? La plainte douloureuse de saint Paul est bien celle de chacun d'entre nous : *La chair convoite contre l'esprit et l'esprit contre la chair* (Ga 5, 17). *Je ne fais pas le bien que je veux et je fais le mal que je hais... Malheureux homme que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort?* (Rom 7, 19-24).

Et non seulement les tendances de notre être sensible luttent contre les désirs de notre raison, mais notre volonté même est instable et fluctuante, tiraillée entre une multitude de biens dont aucun ne semble la satisfaire vraiment. Même lorsque nous sommes parfaitement désintéressés, nous rencontrons encore des conflits, car le bien de notre vie professionnelle ne coïncide pas

toujours avec celui de notre vie personnelle ou de notre vie familiale. Comment ramener à l'unité cette angoissante multiplicité, comment trouver la paix au milieu de ces sollicitations divergentes ?

Deux solutions alors se présentent. La première se ramène à peu près à ceci : le désir trouble le cœur de l'homme, le désir l'arrache à lui-même, le prive de sa liberté intérieure. Le désir est la cause de tous ses maux. Il faut éteindre le désir. C'était déjà l'ataraxie stoïcienne qui établissait le sage bien en dehors et au-dessus des passions humaines, là où rien ne l'atteint plus, ni désir, ni crainte, ni joie, ni tristesse. C'est, au fond, l'éternelle solution de l'évasion. Outre ce qu'un tel idéal a d'utopique, on peut se demander s'il ne mutile pas l'homme dans ce qu'il a de plus vital, c'est-à-dire sa puissance d'aimer qui est aussi sa puissance de se dépasser.

La seconde solution, radicalement différente, consiste non pas à supprimer les désirs, mais à les ramener à l'unité. Toutes nos tendances en effet, tous nos appétits sont attirés par un bien; un bien à leur mesure, mais un bien. Et ils ne s'apaisent que lorsqu'ils se reposent dans ce bien une fois conquis. Il faut donc pour qu'un être soit unifié dans la paix qu'il ait trouvé un bien suffisamment haut, suffisamment saturant pour que toutes ses tendances convergent et se reposent en lui. Un bien qui, tout en respectant la complexité de la psychologie humaine avec ses différences de plan, polarise autour de lui en une hiérarchie bien ordonnée toutes les ressources de son affectivité sensible et spirituelle.

Nous connaissons tous par expérience de ces cas où notre multiplicité intérieure s'est trouvée soudainement réduite, où l'unité s'est faite à tous les étages de notre vie psychologique parce que tout notre être a été entraîné dans le mouvement de quelque grande passion[3]. Plus de luttes alors, plus de déchirements; nous avions conscience, au contraire, d'une puissante synthèse

3. Nous prenons ici le mot passion au sens thomiste et nullement péjoratif du terme, comme l'acte de l'appétit sensible, soit isolément, soit faisant cortège à l'appétit rationnel.

qui s'établissait entre toutes nos puissances intérieures et nous soulevait au-dessus de nous-mêmes.

Eh bien! n'hésitons pas à le dire, la paix chrétienne est résolument de ce second type. Elle n'est pas ce qu'un enseignement négatif de la morale a fait croire à trop de chrétiens, une paix de dérobade, une paix qu'on sauvegarde en se mettant à l'abri du monde, une paix exsangue où, pour plus de sécurité, on étouffe ses passions au lieu de les faire servir. Non! la paix n'existe dans un cœur chrétien que parce qu'un grand amour y a fait l'unité. Le chrétien est celui qui a découvert le bien au-dessus de tout bien, pôle d'attraction de toute sa vie, qui n'est autre que la Bonté divine elle-même s'offrant à sa puissance d'aimer et surélevant celle-ci à la hauteur de son objet en la faisant participer au propre amour dont Dieu s'aime.

C'est cette emprise totalisante de la charité qui réalise en nous ce que saint Thomas appelle, en une formule splendide, intraduisible dans sa concision : *cor in uno pacatum*[4], un cœur pacifié qui se repose en un unique bien. Non pas que les autres biens soient méprisés ou rejetés, mais ils cessent d'affoler nos appétits et de nous diviser intérieurement parce que tous sont vus dans leur ordre au bien suprême. Il y a une hiérarchie des biens que le chrétien respecte et, parce qu'il a mis toute sa vie sous la mouvance de la charité, il sait, à l'occasion, sacrifier tel ou tel bien secondaire actuellement incompatible avec elle.

C'est la charité qui nous unifie intérieurement; mais si elle nous est donnée avec le plus petit degré de grâce sanctifiante, il n'en reste pas moins qu'un long travail s'impose avant qu'elle n'ait envahi tout notre être. C'est une conquête progressive, d'abord pour réduire les poussées anarchiques de nos instincts, de notre sensibilité, puis pour purifier peu à peu les mobiles de notre action. Quel courage, quelle lucidité ne faut-il pas pour dépister les infiltrations de l'amour-propre jusque dans nos actes en apparence les plus vertueux! Que de luttes pour ramener inlassablement sous le rayonnement de la charité divine ce qui a encore besoin d'être informé par elle! C'est une œuvre de longue

4. Ia IIae, q. 70, a. 3.

haleine, aussi ne faut-il pas s'étonner que l'unification intérieure et la paix qui en découle se présentent comme un critère assez sûr de maturité spirituelle. Entre le jour de la jeunesse où l'idéal a été entrevu et le moment où l'amour de Dieu a tout pénétré, tout transformé jusqu'aux mouvements les plus secrets du cœur, c'est toute la courbe d'une vie qui s'inscrit.

Cette vie, tout entière imprégnée par la charité, c'est l'idéal proposé à tous les chrétiens; et c'est peut-être faute de leur en avoir fait entrevoir la splendeur que tant d'entre eux considèrent la morale comme le morose catalogue de l' « obligatoire » et du « défendu ».

Mais il faut bien le dire, pour celui qui vit dans le monde, l'unification totale est difficile et la paix reste précaire. L'Apôtre le remarquait déjà : *Celui qui s'est marié a souci des affaires du monde, des moyens de plaire à sa femme, le voilà divisé* (1 Co 7, 33). Il y a bien, certes, des réussites merveilleuses, mais qu'il est difficile de partager son amour sans le diviser! C'est pourquoi il en est parmi les chrétiens qui ont résolu le problème en le simplifiant : ils ont choisi de donner à Dieu non pas la part principale de leurs affections mais *toute* leur puissance d'aimer. La consécration religieuse, qu'est-elle en son fond sinon cela? Des trois vœux qui l'intègrent actuellement, seul, en effet, le vœu de chasteté est primitif. Les vœux de pauvreté et d'obéissance, introduits par la suite, semblent être au service du premier comme des moyens de le réaliser concrètement.

Celui qui a voué toute sa vie à Dieu, qui s'est livré à l'envahissement de la charité divine en son cœur, doit s'être fait véritablement *eunuque en vue du Royaume des cieux* (Mt 19, 12). Il ne doit plus vivre que de Dieu et pour Dieu. Il y a une virginité de l'amour dont les exigences croissent avec le développement de l'intimité divine. S'arrêter volontairement à ce qui n'est pas Dieu, ou tout au moins à ce qui n'est pas aimé avec son propre amour, c'est là pour un être consacré une faute grave qui contriste l'Esprit-Saint et peut, si elle est répétée, rendre sa vie à jamais stérile. Il ne faut pas craindre de l'affirmer, la vocation religieuse est une vocation à l'unité absolue; elle est commandée par un amour qui ne tolère pas de partage. Et c'est pourquoi l'acceptation de la solitude du cœur, le renoncement à toute ambi-

tion, à tout désir propre y sont les conditions absolues de la paix.

Mais, par contre, quelle n'est pas la liberté, la sérénité intérieure de l'âme qui, s'étant livrée avec une entièreté sans réserve à l'amour, vit sous la motion constante de l'Esprit de Dieu, toute récapitulée dans ce cri qu'il ne cesse de pousser en elle : *Abba! Père* (Gal 4, 6).

Repos dans un bien plénier.

La paix chrétienne est donc, nous venons de le voir, fonction de l'unification intérieure. Elle ne requiert pas l'annihilation de nos tendances et de nos appétits, mais elle exige qu'ils soient ordonnés et polarisés par un grand amour, supprimant ainsi les dimensions et les conflits qui si souvent déchirent le cœur de l'homme.

Mais, éliminer les tendances discordantes vers les biens secondaires au profit d'une passion principale qui unifie le psychisme par l'intensité même de son mouvement, ce n'est pas faire la paix. Quoi de moins paisible, quoi de plus perturbant qu'un grand amour? Il suffit de penser à la passion du beau chez un artiste, à celle de la vérité chez un savant ou, tout simplement, à l'amour humain avec l'énorme bouleversement qu'il introduit dans une vie.

L'objection n'est pas sans fondement, et les saints sont là pour nous prouver que l'amour de Dieu n'est pas de tout repos.

Seulement, il faut bien distinguer ici entre la poursuite d'un bien et sa conquête. Tout appétit, en effet, qu'il soit sensible ou rationnel, tend vers son bien qui est sa fin. Il lutte pour l'obtenir, mobilise à son profit toutes les ressources du sujet afin de surmonter les obstacles et ne se repose que lorsque finalement il l'a atteint. Alors seulement, comblé, il s'apaise dans la jouissance du bien possédé. Il y a, conséquente à tout acte humain achevé, une délectation, une fruition paisible qui en est le terme légitime. En ce repos et cette complétude de l'appétit qui a atteint son bien, nous avons peut-être la réalisation la plus humble de la paix, son premier analogué si l'on ose dire, à partir duquel nous

pourrons nous élever jusqu'à la paix divine, fruit de l'acte de charité produit en nous par le Saint-Esprit.

Pour qu'il y ait vraiment la paix il faut, nous dit saint Thomas, que « dans l'homme *tous* les mouvements de l'appétit soient en repos[5] ». Quel est le bien capable d'ordonner à soi toutes les puissances affectives d'un être, puis de les combler de telle sorte qu'elles demeurent parfaitement pacifiées ? Les amours humaines ont souvent l'illusion de l'avoir découvert mais, si nobles soient-elles, l'expérience nous prouve qu'elles n'engendrent pas la paix. Il y a à cela deux raisons : d'abord l'objet qu'elles visent n'est pas le bien plénier de la personne humaine, et ensuite il n'est jamais atteint parfaitement, sa possession reste précaire et menacée de sorte qu'on ne peut s'y reposer comme dans une fin.

Il faut en revenir à la constatation de saint Augustin au terme de sa longue quête des bonheurs humains : *inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te*, « notre cœur est sans repos jusqu'à ce qu'il se repose en toi[6] ». En effet, tous les biens finis sont des biens partiels. Quand on les a atteints, il reste autre chose à désirer, or « il ne peut se réjouir parfaitement de quelque chose celui à qui ne suffit pas ce dont il se réjouit[7] ». Mais, plus profondément que cela, ce n'est pas seulement quantitativement que les biens de la terre nous laissent insatisfaits mais qualitativement. Nous nous grisons à leur poursuite et quand nous les avons atteints ils nous révèlent, les uns après les autres, leur vice congénital, cette marque du néant qui affecte tout ce qui n'*est* pas l'être.

Capable de concevoir le bien universel, notre désir a une amplitude infinie et aucune accumulation de biens finis ne peut nous satisfaire. Ce que nous cherchons est d'un autre ordre : ce n'est pas la bonté participée des créatures mais la Bonté subsistante. Seul le bien divin, *Bonitas infinita*, est à la mesure du cœur de l'homme, seul il est pour lui le bien plénier et saturant. Dieu est le Principe de tout l'ordre de l'univers, il en est aussi la dernière

5. IIª IIæ, q. 29, a. 1.
6. *Confessiones*, lib. I, cap. 1.
7. Iª IIæ, q. 70, a. 3.

fin. C'est pourquoi l'homme ne goûte la vraie paix que lorsque toutes ses tendances, ramenées à l'unité, se reposent en lui. *Jam homo adepto ultimo fine, remanet pacatus desiderio quietato*, « L'homme désormais en possession de sa dernière fin demeure apaisé, son désir ayant trouvé le repos[8]. »

Pourtant cette paix merveilleuse, cette paix de Dieu *qui surpasse tout sentiment* (Ph 4, 7) reste toujours en ce monde une paix imparfaite. Non pas que l'objet offert à notre désir ne puisse le combler totalement, mais parce qu'il est encore possédé par nous imparfaitement. Tant que nous sommes sur terre nous ne voyons pas Dieu; certes nous l'appréhendons par la foi et, déjà, la charité nous donne des arrhes de sa possession, mais nous ne pouvons pleinement jouir de lui. Seule la vision face à face nous le rendra présent et nous conjoindra à lui parfaitement. Alors ce sera la paix bienheureuse et sans faille, alors notre cœur sera vraiment comblé et nous entrerons *par notre plénitude dans toute la Plénitude de Dieu* (Ep 3, 19).

C'est de cette paix-là que parle sans cesse la liturgie des défunts. Cette paix dont on retrouve le souhait sur beaucoup de sépultures chrétiennes et qui sert à les distinguer des tombeaux des païens à qui un tel idéal était inconnu. *Bibas in pace Dei. Vivas in pace et pete pro nobis. Pax tecum sit*[9]. Il s'agit de tout autre chose, on le pressent bien, que de la simple délivrance des soucis et des maux de la terre; c'est le royaume de la lumière qui s'ouvre, c'est le repos de la consommation en Dieu. Avec quel accent d'espérance, dès lors, ne faudrait-il pas chanter ce *Requiem aeternam* de la messe des défunts, si souvent transformé dans nos paroisses en une lamentable mélopée.

C'est vers ce repos dans la paix de Dieu que nous nous acheminons tous, et, au fur et à mesure que le terme approche, il devrait projeter sa douce clarté sur notre vie. Nous ne voyons pas, il est vrai, le visage de notre Père céleste, et en cela notre désir reste inapaisé, mais malgré nos yeux aveugles, déjà nous pouvons l'étreindre par la foi. S'il est nécessaire pour qu'une

8. Ia IIae, q. 3, a. 4, ad 1um.
9. *Dic. d'Archéologie et de Liturgie*, t. XIII, col. 2779.

âme soit établie dans la paix que tous ses désirs soient unifiés par la charité, il l'est tout autant que la foi lui fasse prendre une conscience vivante et concrète de l'infinie tendresse de Dieu pour elle. Croire en l'Amour est — si surprenant que cela puisse paraître — un des actes qui nous sont le plus difficiles. Serait-ce parce que nous sommes trop orgueilleux pour nous laisser aimer? Nous avons pourtant tous tellement besoin de nous sentir compris, aimés, portés, jusqu'au plus profond de notre être, jusqu'à ce tréfonds où nous n'atteignons pas nous-mêmes. Alors seulement nous lâchons prise et nous abdiquons cette pauvre autonomie à laquelle nous tenons tant, nous consentons enfin à devenir ce que nous sommes en réalité, des êtres tout dépendants, tout relatifs, et qui ne se réalisent qu'on retournant à Celui pour qui ils sont faits.

S'il y a un amour qui est acte, il y a aussi un amour qui est repos, et, seul, il peut pacifier les zones les plus profondes de notre âme. Quand nous cessons de nous appuyer sur nous-mêmes, quand nous savons nous livrer à l'Amour qui ne nous envahit que pour nous entraîner jusqu'à la source d'où il est issu et où il retourne, alors se réalise pour nous la béatitude des pacifiques : *Bienheureux les pacifiques car ils seront appelés enfants de Dieu* (Mt 5, 9). L'enfant est celui qui repose dans le sein du Père, qui n'est pleinement lui-même qu'en demeurant dans le sein du Père.

Sécurité dans la possession du bien atteint.

Mais ce grand trésor qu'est la paix de Dieu nous le portons dans des vases fragiles, et, tant que nous sommes en ce monde, sa possession reste menacée, tant du dehors que du dedans. Or il est de la nature même de la paix de comporter un caractère de stabilité et de sécurité. La crainte et l'inquiétude sont peut-être ses plus grands ennemis, et en tous cas les plus difficiles à vaincre; à notre époque surtout d'insécurité généralisée l'homme est plus que jamais ce « monstre d'inquiétude » dont parlait Péguy [10].

10. *Le Porche du Mystère de la Deuxième Vertu*, éd. Gallimard, Paris, 1929, p. 215.

Mais la paix chrétienne, nous l'avons dit, est une paix intérieure et surnaturelle, elle n'est pas fonction des circonstances extérieures ni même de nos dispositions psychologiques, mais seulement de notre humble réponse à la grâce de Dieu. C'est pourquoi saint Thomas pouvait donner cette admirable description du cœur pacifié, tirée sans doute de sa propre expérience : « Celui dont le cœur est parfaitement pacifié et fixé en un seul objet ne peut être troublé par aucune chose, car il les tient toutes pour rien; de là vient qu'il est dit au Ps 118, 165 : *Il y a une grande paix pour ceux qui aiment ta loi et rien ne les fait broncher*, cela parce qu'ils ne sont pas empêchés par les choses extérieures de jouir de Dieu[11]. »

Cette victoire sur les choses extérieures, cette stabilité au milieu des vicissitudes de la vie est en nous le fruit normal de la vertu d'espérance. Par elle, en effet, nous prenons notre appui non point en nous-mêmes ni dans une créature quelconque, mais en Dieu seul; et cela pour ce qui concerne notre bien le plus essentiel c'est-à-dire l'obtention de la fin ultime : nous attendons Dieu de Dieu. Il n'est pas surprenant dès lors que les craintes et les inquiétudes qui montent de la terre ne nous atteignent plus. Nous sommes sûrs que Dieu nous aime et nous a promis son secours pour arriver jusqu'à lui, aussi nous pouvons nous écrier avec saint Paul : *Qui nous séparera de l'amour du Christ? La tribulation, l'angoisse, la persécution, la faim, la nudité, les périls, le glaive? Mais en tout cela nous n'avons aucune peine à triompher par celui qui nous a aimés* (Rm 8, 35-37). L'espérance qui nous fait nous appuyer sur le Dieu Tout-Puissant et Fidèle nous communique une assurance et une paix invincibles.

Les tribulations peuvent bien agiter la surface de notre âme, émouvoir notre sensiblité, mais la paix qui est nôtre est précisément *au-delà de tout sentiment* (Ph 4, 7) car elle émane du sanctuaire intime de notre âme où Dieu habite. Le véritable pacifique est celui qui se tient habituellement non pas à la surface de son être mais à sa source là où, conjoint à son Créateur, il échappe à l'emprise du créé. De là, en toute vérité, les obstacles et les épreuves lui apparaissent « comme rien », comme des choses qui

11. Ia IIae, q. 70, a. 3.

ne sont pas, tandis qu'il demeure en Celui qui est. C'est ainsi qu'il échappe au trouble et à l'inquiétude; il ne s'émeut pas des difficultés et des contradictions, mais il adhère à Dieu et les laisse faire l'œuvre à laquelle la Providence les destinait.

Cependant il n'y a pas que les obstacles extérieurs qui peuvent troubler notre paisible jouissance du bien divin, les plus grands, ceux que nous redoutons le plus, viennent de nous-mêmes. L'expérience nous a instruits de notre fragilité, nous nous savons capables de toutes les lâchetés et craignons sans cesse de perdre par notre faute les grâces divines. Assurément Dieu est fidèle, mais nous ?

Pourtant si nous en sommes là, si nous doutons de nous-mêmes mais non pas de Dieu, la moitié du chemin est fait et l'espérance, poussée jusqu'au degré où elle devient abandon, vaincra ce dernier obstacle. L'abandon, vertu toute naturelle de l'enfant, est, chez l'adulte, à la pointe de la foi et de l'espérance théologales. C'est elle qui assure définitivement la victoire de l'attitude oblative sur l'égocentrisme, et par là rétablit en nous l'ordre véritable dont la conséquence immédiate est la paix.

Cela explique d'ailleurs comment cette paix est compatible en ce monde avec la Croix, comment même elle grandit et se fortifie à travers elle. La Croix est en effet l'instrument privilégié qui nous fait nous renoncer nous-mêmes, nous quitter nous-mêmes pour adhérer à Dieu. C'est la Croix qui détruit notre autonomie pécheresse (« *Vous serez comme des dieux* » avait dit le tentateur, Gn 3, 5) pour nous ramener à la vérité de notre être tout entier relatif à Celui par qui et pour qui nous sommes. Or c'est cette totale dépendance à l'égard de Dieu qui, nous l'avons vu, en nous faisant communier à la plénitude divine, rétablit en nous l'harmonie et la paix.

Bien au-delà de ce que le monde peut donner, cette paix-là est déjà dans nos pauvres cœurs d'hommes une participation à l'Immutabilité divine. Dieu est immuable parce qu'il est Acte pur, Plénitude absolue que n'effleure aucun devenir. Nous, nous sommes de pauvres créatures mobiles qui ne nous réalisons que peu à peu, avec combien de défaillances. Cependant dans la mesure où, dès maintenant, au plus profond de nous-mêmes nous

consentons à Dieu, où mystérieusement nous nous laissons actuer par lui, dans cette mesure déjà, notre être d'éternité est né. Et cet être d'éternité connaît dès cette terre quelque chose de l'immuable paix divine.

*
* *

C'est cette paix positive, cette paix de plénitude qu'il nous faut apporter à nos frères. Il devient banal de souligner le caractère enfiévré et trépidant de la civilisation moderne, mais voit-on toujours la gravité du mal? Cela ne va à rien moins qu'à oblitérer sur la terre la vie de l'esprit. Grisés de bruit, de vitesse, d'activités multipliées par la technique, nos contemporains oublient de vivre. Il est vrai qu'il leur faudrait pour cela échapper au tourbillon infernal de la matière déchaînée, et qui leur en donnerait la force?

Seuls les chrétiens peuvent les guider vers les sources de la paix. Ils savent que si le monde tourne fou, c'est parce que l'homme l'a désaxé en le centrant autour de lui-même et que le seul moyen de lui rendre la paix c'est de rétablir l'ordre véritable qui est un ordre à Dieu.

Sœur Bathilde, O. P.

LES CHRÉTIENS, CES FOUS...

Ceux pour qui toute joie terrestre cache une amertume en dernière gorgée; ceux qui vont sur les routes, mâchant cette amertume comme une racine au milieu de la bouche, indifférents au vent, à la pluie, aux autos, s'éloignant toujours et n'arrivant jamais; ceux qui n'osent plus regarder les êtres sur lesquels ils ont déjà trop pleuré pour les avoir trop aimés; ceux qui baissent les yeux pour ne pas tressaillir devant le simple tournant du chemin parce qu'il fut un jour où ils ont cru à la promesse terrestre esquissée par les simples tournants des chemins; ceux qui auraient voulu se rassasier de la paix d'un crépuscule, la nuque contre un arbre, debout face à la terre leur mère solennelle, et qui nulle part ne trouveront l'arbre, l'heure, et qui peut-être ont déjà perdu la terre; ceux que les passants, selon le mot de Rimbaud, commencent à ne plus voir; ceux dont le regard s'éteint d'heure en heure parce qu'il s'ouvre ailleurs, et dont on voit les mains déjà s'apprendre à tâtonner, les lèvres à marmonner; ceux qui vont comme les plus libres des hommes et qui pourtant marchent comme traqués par une invisible espérance; ceux qui ne peuvent plus être justifiés par personne et que leur passé même accable et condamne; ceux qui n'ont plus d'issue humaine et terrestre et qui tremblent de lever les yeux vers les étoiles; ceux qui n'ont plus d'amis ni de compagnons, ni de complices ni de comparses, ceux qui n'ont pour toute parenté que des frères, mais aussi démunis qu'eux; ces hommes-là, ces pauvres-là, ces misérables : ils montrent bien qu'ils sont à la recherche d'une patrie.

Ils le montrent trop. C'est de cela qu'ils meurent. A partir du jour où la joie du monde ne leur a plus suffi, le monde s'est mis à les haïr, et cette haine les a dépouillés du peu qu'ils commençaient à posséder; cette haine les a poursuivis, rongés à l'intérieur, eux qui seuls ont eu le courage d'aimer le monde comme il doit être aimé, c'est-à-dire jusqu'à en pleurer; eux qui seuls, à l'heure même où tout les rejette, contiennent l'indicible chanson d'amour que le rythme de leur marche a éveillée en leur cœur; eux qui seuls, s'ils consentaient à s'arrêter, sauraient étreindre la chose terrestre et transformer du coup son existence en transparence; mais eux, les seuls qui ne peuvent plus s'arrêter, en vérité, montrent bien qu'ils sont à la recherche d'une patrie.

Qui les empêchait de retourner dans le pays dont ils sont sortis un matin, rayonnants de promesses qui n'ont pas été tenues, la bouche pleine de rires auxquels nul cri d'oiseau, nul printemps n'a répondu? Qui les empêchait de revenir et de déclarer : nous avons été trompés? Ils auraient repris leur place et seraient aujourd'hui des hommes considérés, s'amusant au souvenir de la naïveté de leur jeunesse. Ceux qui ont refusé ce salut que leur offraient le monde et la bonne société (trop heureux de les récupérer et de les digérer), ces obstinés, ces aventureux, ces têtes perdues montrent bien qu'ils sont à la recherche d'une patrie.

Ils se plaignent doucement, et même violemment, ils ne se résignent pas à leur errance, ils entament un long procès, mais c'est avec l'Interlocuteur invisible, avec Celui dont on tremble qu'il soit trop loin et dont on tremble qu'il soit trop près, avec Celui qui est justifié dans tout ce qu'il fait de sorte que la bouche s'ouvre pour protester mais aussitôt se ferme, et, à peine refermée, se met derechef à crier, à rétorquer; mais comment demander raison à Celui dont toutes les voies sont amour et vérité? Ceux qui supportent un tel dialogue montrent bien qu'ils sont à la recherche d'une patrie et qu'il faudra bien qu'elle leur soit donnée.

Et il est écrit en effet que Dieu n'a pas honte d'être appelé leur Dieu, car il leur a préparé cette patrie. Dieu n'a pas honte d'être appelé le Dieu de ces misereux, de ces vagabonds, de ces

êtres inutiles. Il n'a pas honte qu'on juge de lui sur le vu de ces vauriens. Il ne rougit pas d'eux à la face de ses propres œuvres. Sa création et le monde peuvent les ignorer ou les haïr, il ne rougit pas de ses pauvres devant le monde, pas plus qu'il ne se disculpe de sa création devant ses pauvres. Mais il est Dieu, le conciliateur qui a préparé pour ses pauvres une patrie où ils accueilleront le monde après s'en être eux-mêmes dépossédés.

De cet instant, ils ne savent encore rien ou peu de chose, et, jusqu'à la fin des temps, ils continueront leur marche errante afin d'être, à travers toutes les patries installées sur la terre, ceux qui montrent inlassablement, à la façon d'un signe et d'un appel vivants, qu'ils sont à la recherche d'une patrie. C'est peut-être cela seulement que leur Dieu attendait d'eux...

Le reste aura lieu plus tard, et c'est encore plein d'obscurités comme la lisière lointaine d'une forêt au crépuscule.

APOSTOLUS.

LA VIRGINITÉ CHRÉTIENNE

Israël fleurira comme un lis.
Os., 14, 6.

L'excellence du don et les garanties dont il faut l'entourer, tels sont les deux objets de cette présente étude.

Pour les approfondir, il sera utile de recourir un peu à l'histoire. Mais surtout, comme on traite d'un mystère dont la sublimité dépasse la raison de *l'homme animal qui ne perçoit pas ce qui est de l'Esprit de Dieu* (1 Cor., 2, 14), il importe de s'appuyer principalement sur les témoignages de l'Esprit de Dieu dans la sainte Écriture et dans la tradition des saints Pères. Et encore convient-il de s'appliquer à cette étude moins avec l'intelligence qui disserte qu'avec toute l'âme qui se met à la recherche du souverain bien, avec cette âme qui « aime Dieu et qui monte toujours... »[1].

I

La virginité comme don

La vérité qui nous occupe est présentée dans l'Écriture comme une chose mystérieuse et comme un don : *Tous ne comprennent pas cette parole, dit Notre-Seigneur, mais ceux à qui il a été donné* (Mt., 19, 11).

1. Saint Augustin, *Manuale*, 6-24.

Quel est ce « don nouveau » conféré à celui qui comprend et que personne ne sait, sinon celui qui le reçoit? (Apoc., 2, 17).

Que veut dire ce « cantique nouveau » que chantent les âmes qui ont choisi de suivre l'Agneau? (Apoc., 14, 3).

Ce sont choses « nouvelles » parce qu'elles sont ignorées de ceux à qui elles n'ont pas été données.

Mais il en est qui ont reçu le don de comprendre et pour qui c'est un assez noble but à assigner à leur existence temporelle que de glorifier Dieu par le mépris des joies d'ici-bas, de passer au milieu des hommes comme une apologie vivante de la religion par la victoire remportée sur la nature, d'honorer la sainte Église par le rayonnement d'une parfaite pureté, de travailler efficacement au salut des âmes par une prière et un renoncement très méritoire, de sauver enfin leur âme et d'embellir magnifiquement leur couronne par la préférence spontanément donnée à l'Époux des vierges. « Car ce sont des vierges » (Apoc., 14, 4). Cette parole de l'Esprit-Saint dans l'Apocalypse, exprime bien une manière d'être et de vivre, un état. C'est là leur vocation « que tout le monde ne comprend pas ».

L''Écriture commentée par Chrysostome.

Sur une question si surnaturelle, n'entendons que l'Écriture expliquée par un docteur : « Il s'agit d'une chose au-dessus de la nature », dit saint Chrysostome[2]. Le même Père dans son traité sur la virginité ajoute que Notre-Seigneur, en parlant d'une façon mystérieuse sur ce sujet, voulait signifier une grande chose quand il disait : *Comprenne qui peut* (Mt., 19, 12). Jésus savait bien que les hommes en avaient une grande idée, parce que c'est une chose plus haute que la nature, à tel point que, dans l'Ancien Testament, elle ne fut pas cultivée même par les saints personnages (à l'exception de quelques-uns) et que, dans le Nouveau, elle n'est nécessairement ordonnée par aucune loi.

Notre-Seigneur, en effet, ne l'a pas commandée; il l'a simplement proposée à la libre volonté des fidèles (*sur les vierges,* dit

2. Hom. 19 in Matth.

l'apôtre, *je n'ai pas de précepte du Seigneur;* 1 Cor., 7, 25). Il n'en a parlé, pour ainsi dire, qu'à mots couverts. Encore est-ce à propos du mariage qu'il en glisse furtivement quelque notion. « Au lieu de louer l'excellence de la virginité, dit saint Chrysostome, il se borne à montrer tranquillement les inconvénients du mariage, et, par cette prudente réserve, il les amène à s'écrier d'eux-mêmes, ceux qui n'avaient jamais douté de l'excellence du mariage : *Il n'est donc pas expédient de se marier!*» (Mt., 19, 10).

La discrétion de saint Paul.

Saint Paul, lui aussi, insinue plus qu'il ne demande. Il n'en a pas parlé d'abord, il a attendu qu'on lui en parlât : « Au sujet de ce que vous m'avez écrit », dit-il pour commencer (1 Cor., 7, 1). Ce n'était point oubli ni indifférence, fait observer Chrysostome, mais des choses si hautes, si délicates, si difficiles, et, après tout, si complètement libres, la prudence exigeait qu'on les fît désirer. L'apôtre attendait donc que les Corinthiens parvinssent d'eux-mêmes à une certaine connaissance, puis à un certain désir de la virginité. Il voulait, de plus, par son silence même, rehausser la valeur et la sublimité de cette vertu[3].

Pour une œuvre si grande et seulement de conseil, il fait qu'on la désire. Cependant, il convient de ne pas négliger l'occasion de faire naître des saints désirs inspirés par l'Esprit de Dieu. Saint Paul n'y manque pas. Il le fait même avec un art consommé. Son langage est plein de nuances. Avec beaucoup de modestie et de grâce, il nous dit la pensée intime de Jésus, plus que la sienne propre : « Sur les vierges, je n'ai pas de précepte du Seigneur. » Il fait bien valoir, dit saint Chrysostome, qu'il parle ici non en maître et en législateur, mais comme un frère et un ami. En conseil, il le donne manifestement sur le ton modéré d'un conseil : *Je crois que cela est bon* (Cor., 7, 26). Encore hésiterait-il à le donner, s'il n'avait là-dessus *reçu la grâce d'être un fidèle ministre* (1 Cor., 7, 25).

C'est entendu, cette prérogative réserve de magnifiques récom-

3. Saint Jean Chrysostome, *De Virg.*, n. 13.

penses à ceux qui la choisissent. Mais cependant, le sentiment secret de l'apôtre se révèle clairement. Il *permet* le mariage sans l'ordonner, pas plus qu'il n'ordonne la continence, il conseille toutefois celle-ci. Entre permettre et conseiller, l'on saisit la nuance; elle est au profit de la seconde. L'apôtre ne s'en cache pas d'ailleurs : *Je voudrais que vous fussiez comme moi* (1 Cor., 7, 7).

C'est ainsi qu'il livre sa pensée comme par éclairs et pour ainsi dire en fuyant, semblant répéter le mot de Notre-Seigneur : « Attrape qui peut », soit afin de ne pas effrayer la nature, soit pour ne pas provoquer de regrettables illusions chez les âmes faibles et présomptueuses, soit enfin pour ne pas laisser de regrets à ceux que Dieu n'appelle pas.

Son dernier mot, au surplus, montre bien ses secrètes préférences : *Mes frères, le temps est court! Il reste que ceux qui sont mariés doivent vivre comme ne l'étant pas, ceux qui pleurent comme ne pleurant pas, ceux qui se réjouissent comme n'étant pas dans la joie, ceux qui achètent comme ne possédant pas, ceux qui usent de ce monde comme n'en usant pas, car la figure de ce monde passe* (*ibid.*, 29, 31).

Comme s'il disait : détachons-nous au moins effectivement des jouissances de la terre, et bienheureux ceux qui effectivement les ont sacrifiées. Mais peut-être la divine jalousie dont il parle ailleurs l'a-t-elle fait excéder en paroles et se serait-elle trahie elle-même. Alors il se corrigera par un dernier trait en revenant au respect de la liberté, respect qu'il s'est imposé finalement comme la loi suprême, à l'exemple du Maître. *Je ne vous parle pas ainsi pour vous tendre un piège* (*ibid.*, 35). Comme s'il avait voulu dire : « Vous savez l'excellence de ce don, je vous en ai laissé soupçonner la grandeur; à vous de le choisir ou de le rejeter. »

Motif.

Quelle est donc la raison profonde de ces réserves, de ces réticences, de ces termes voilés, dans le langage de l'apôtre comme dans celui du Seigneur, dont il a reçu la grâce d'être le fidèle ministre?

Sans doute saint Jean Chrysostome nous a appris que ces mots cachent une chose sublime. Saint Bernard nous dit aussi qu'elle n'est pas exigée parce qu'elle est trop haute[4].

Mais la dernière raison de cette discrétion toute divine, souverainement respectueuse de la liberté de l'homme, c'est qu'il s'agit là de la plus belle forme qui soit de l'amour d'une créature pour son Dieu, et qu'il est de la nature de l'amour de n'attendre point un retour forcé, la plus impérieuse de ses exigences étant de n'exiger rien. Partons de cette idée pour rechercher les excellences du don qui est l'objet de notre contemplation.

II

Excellences

Un amour volontaire.

Parmi ces excellences, la première sans doute, celle qui se présente comme la racine et la tige sur laquelle s'épanouissent les autres, c'est que la virginité est une forme parfaite de l'amour spontané.

L'on pourrait croire — et le monde qui ne sait pas, ne manque pas d'objecter — qu'elle est un pur renoncement, sans aucune compensation. Le fût-elle, ce serait déjà grande et noble chose, capable de séduire les âmes magnanimes, de provoquer l'admiration même des païens. Mais enfin, cela n'est pas, et ne peut pas être.

La virginité ne peut pas être contre la nature, si elle est au-dessus. Or, ce serait aller contre la nature du cœur humain que de comprimer la plus véhémente de ses inclinations, de la dénaturer en quelque sorte en le détournant de sa finalité même : l'homme est fait pour aimer au même degré que pour être heureux et il tend impérieusement vers sa fin. Jésus a mieux compris notre nature que la philosophie païenne qui ne savait que dire :

4. Saint Bernard, *De modo bene vivendi*, n. 21.

« Abstiens-toi. » Au lieu de nous demander le sacrifice pur et simple des affections humains, il leur a substitué un amour meilleur. « L'âme de l'homme, dit saint Grégoire, ne peut pas être sans quelque jouissance, ou elle se délecte dans les choses d'en-bas, ou elle trouve son bonheur dans les joies d'en-haut. C'est l'un ou l'autre. »

« Il est difficile, dit aussi saint Jérôme, que la nature humaine n'aime pas quelque chose et il est nécessaire que notre cœur soit sollicité à quelque affection. L'amour de la chair est vaincu par l'amour de l'esprit ; un désir est éteint par un autre désir ; quand il y a perte d'un côté, il y a gain de l'autre[5]. »

« Chaque esprit a son amour comme chaque corps son poids », dit de même saint Augustin[6].

D'après le proverbe ancien, chacun est attiré par son propre plaisir. Il n'y a que deux amours nécessairement existants, l'un et l'autre sur la terre. Ce sont les deux amours qui ont fait les deux cités.

L'âme qui a reçu le don ne renonce pas à tout amour, car en cela elle n'est pas libre, nous venons de le voir, et c'est là le côté magnifique et méritoire de son élan ; spontanément, librement, sans aucune pression, ni humaine ni même divine, elle choisit le meilleur.

L'amour volontaire, telle est donc la première excellence et comme la tige de ce mystérieux lis qui, empressé de quitter la terre, s'élance d'un jet vers le ciel. « L''amour veut être en haut[7]. »

Mais jetons un regard sur les excellences et la beauté de la fleur en elle-même.

Une aristocratie des âmes.

C'est une fleur, en effet. Saint Ambroise dit des vierges : « Elles sont les lis du Christ[8]. »

5. *Ep. 18 ad Eust.*
6. *De Civ. Dei*, l. XI, ch. XXVIII, et *Conf.*, l. XIII, ch. IX.
7. *Imit.*, 1-3, ch. V.
8. *De inst. Virg.*, ch. XV.

Aussi le même docteur dit-il, en parlant de la vertu qui les pare, qu'elle est « la principale », principale dans le sens de première, de princesse, de reine revêtue de beauté. Il peut y en avoir de plus forte, il n'y en a pas de plus belle. Belle, c'est le qualificatif que lui donne le vulgaire.

« Ma bien-aimée est comme le lis entre les épines », dit le cantique. C'est-à-dire de même que le lis l'emporte en beauté sur les épines, ainsi la virginité sur les autres vertus ; lis royal, orné comme Salomon, mieux que lui, au témoignage du Seigneur et que les rois ont pris pour emblème.

L'Apocalypse (ch. XIV, 4) appelle les vierges « les prémices pour Dieu et pour l'Agneau », pour ainsi dire : la fleur.

C'est une fleur belle dans ses privilèges, belle dans sa nature, belle dans son fruit.

Sa corolle s'épanouit d'abord en quelques beaux privilèges, elle crée une aristocratie des âmes, elle réhabilite en quelque sorte l'état primitif d'innocence, elle est une résurrection anticipée et bienheureuse, elle participe à la vie des anges.

Combien est beau l'état de chasteté, quand il est joint à l'éclat de la vertu ; sa mémoire est immortelle, et il est en honneur devant Dieu et devant les hommes. On l'imite, quand on l'a sous les yeux ; quand il n'est plus là, on le regrette et il est couronné comme victorieux dans les combats sans souillure » (Sg., 4, 1-2). Cet éloge de la famille des vierges est d'autant plus remarquable sur les lèvres du sage, qu'il contraste avec l'opinion des Juifs pour lesquels la stérilité était un déshonneur. C'est, dans l'Ancien Testament, l'aurore qui annonce l'Évangile.

Cet état supérieur crée donc une élite au sein de la société chrétienne. On l'a compris ainsi dès l'origine. Saint Cyprien appelait les vierges : « la plus illustre portion du troupeau du Christ »[9].

9. *De habitu virginum.*

Mariage et virginité.

Et cette supériorité reposait sur l'idée fondamentale que le mariage est bon, mais que la virginité est meilleure. *Celui qui marie sa fille fait bien,* disait saint Paul, *celui qui ne la marie pas fait mieux* (1 Cor., 7, 38).

On accusait saint Jérôme de discréditer le mariage. Il s'en défendit longuement[10]. On lui reprochait d'avoir, dans ses attaques contre Jovinien, trop abaissé le mariage et trop élevé la virginité. Jovinien, réplique le saint docteur, est blâmable en ce qu'il égale l'un à l'autre, en ce qu'il ne trouve pas de différence, ou à peu près, entre les deux états. Mais saint Jérôme mettait le second bien au-dessus du premier, sans condamner, en aucune façon, celui-là.

Ce n'est pas discréditer le mariage que de lui préférer la virginité, ce n'est pas le réprouver que de le mettre après ce qui lui est préféré. Car l'on ne compare pas le mal au bien, mais le bien au mieux : « Est-ce que l'argent cesse d'être l'argent parce qu'il est moins précieux que l'or ? » *Chacun a son don particulier selon qu'il le reçoit de Dieu, l'un d'une manière, l'autre d'une autre,* dit saint Paul (1 Cor., 7, 7). Le mariage est un don du Seigneur, c'est incontestable, mais l'autre est un don meilleur! Personne ne refuse au mariage un accessit, mais c'est la virginité qui a le prix : *Que la femme se marie à qui elle voudra,* dit encore saint Paul, *mais seulement selon le Seigneur ; cependant elle sera plus heureuse si, selon mon conseil, elle demeure comme elle est* (1 Cor., 7, 39-40).

Cette différence qui existe entre les deux dons, le même apôtre, au dire de saint Ambroise, la marque bien en ce qu'il reconnaît que le premier est accordé aux vaillants et le second est considéré comme remède à ceux qui pourraient défaillir. A ceux-ci (dit encore saint Ambroise, faisant allusion à la multiplication des pains dans le désert et à la promesse de l'Eucharistie), Jésus a donné du pain d'orge, afin qu'ils ne tombent pas de faiblesse en

10. Dans sa 30e *lettre à Paumachius.*

chemin, mais aux autres il a donné son Corps, afin qu'ils marchent à pas de géants vers le royaume. La différence des nourritures manifeste bien la différence des états. Que les mariés mangent leur pain d'orge à la sueur de leurs fronts; les autres qui ont faim et soif de Dieu seront rassasiés. Cependant si l'apôtre, dit encore saint Ambroise, applaudit les seconds, il se garde bien de mépriser les premiers.

La pratique de l'Église.

Cette préférence donnée à la virginité sur le mariage se révèle dans les commencements de l'Église : *Je vous jalouse de la jalousie de Dieu, car je vous ai fiancés au Christ,* disait l'apôtre. Ce qui frappe, c'est le soin extrême que prennent les évêques et les Pères des vierges chrétiennes. Elles forment un corps d'élite à l'Église; elle sont éloignées du commerce des hommes; elles sont nourries aux frais du trésor. Les docteurs éprouvent une sainte émulation pour entourer comme d'un rempart l'intégrité de celles qui sont « la part de Jésus ». Saint Jérôme s'estimait plus heureux d'élever pour un empire éternel une petite épouse du Christ, que si on lui avait confié, comme à un autre Aristote, l'éducation d'un Alexandre. Saint Ambroise est attendrissant et fort quand il entame le chapitre. On l'accusait aussi d'exagération, tant il encourageait puissamment les âmes à la profession de virginité! Il ne proteste pas. Quand on n'a pas l'air de le comprendre, quand on lui laisse entendre qu'il répète toujours la même chose, il se plaint et il répond par l'expérience des faits; on vient de tous côtés à Milan, même des contrées lointaines d'Afrique, recevoir de ses mains la consécration virginale. Il n'a pas peur de dire que le salut vient de la virginité chrétienne.

III

Privilèges

Une résurrection des corps.

La virginité est comme une résurrection anticipée, jouissant en quelque sorte non seulement des privilèges du paradis terrestre, mais de ceux du paradis futur. « La vierge est dans le paradis de Dieu », dit saint Ambroise[11].

Voici encore le langage du même aux vierges : « Vous tenez déjà la récompense de la résurrection. Ce qui nous est promis, déjà vous le possédez; l'objet de nos désirs est celui de notre jouissance. Vous êtes de ce monde et vous n'êtes plus en ce monde; le siècle a mérité de vous avoir, il n'a pu vous tenir[12]. »

Saint Cyprien[13] redit les mêmes choses : « Vous avez commencé d'être ce que vous serez un jour; vous tenez déjà sur la terre la gloire de la résurrection; vous traversez ce siècle sans la contagion du siècle. » Dans la chair, sans la chair, selon le langage des docteurs, ces bienheureuses créatures par anticipation ont quelque part aux qualités des corps glorieux : l'impassibilité, l'égalité, la sublimité; on dirait qu'elles ne sont plus émues ni troublées par ce qui séduit les autres; du moins, elles se conduisent pratiquement comme si elles ne l'étaient pas. Promptes de corps et d'esprit, sans être embarrassées par aucun lien, elles sont toujours prêtes pour tous les dévouements.

Résurrection des yeux.

Même cette subtilité glorieuse par laquelle les corps ressuscités pénètrent partout à la façon des esprits, elles l'auront en quelque

11. *De lapsu virginis*, ch. II.
12. *De virginibus*, II, ch. VIII, n. 52.
13. *De habitu virg.*, n. 22.

manière; leur regard subil et pénétrant voit haut et loin et n'est, pour ainsi dire, arrêté par aucun obstacle, comme la sagesse dont il est écrit qu'elle pénètre toute chose à cause de sa pureté.

Comme le soleil dont le rayon de lumière perce la nuit, leur œil profond voit et apprécie justement. « L'homme spirituel juge de tout », dit saint Paul. Et quel homme plus spirituel que celui qui a renoncé, autant qu'il le pouvait, à ce « corps qui se corrompt et appesantit l'âme » (Sg.).

La clarté enfin : d'après les expériences récentes, le corps humain répand une lumière inaperçue des yeux, mais réelle. Peut-être que la zone de lumière enveloppant une vierge chrétienne est plus étendue et plus intense. En tous cas, si les yeux du corps sont impuissants à la saisir, les yeux éclairés de la foi la reconnaissent et les âmes s'édifient et se meuvent à sa clarté rayonnante. Ce que saint Pierre appelle le meilleur ornement des femmes, « l'incorruptibilité d'un esprit de paix et de modestie » (1 Pt., 37, 4), répandu sur ce front sans ride comme sans tache, illumine et conquiert. S'il est écrit que les justes brilleront là-haut comme le soleil, ils scintillent au moins ici-bas comme des étoiles; et ce sont des joyaux de gloire.

La résurrection du cœur.

Ajoutez à ces résurrections qualifiées celle du cœur. Le cœur de la vierge a voulu mourir de mort volontaire (car cette résurrection suppose bien une mort), mais seulement mourir à ce qui est mortel, faible, imparfait, dangereux, il n'a renoncé qu'à la jouissance sensible et naturelle, toujours courte, insuffisante, éphémère, meurtrière; il n'a fait que rejeter la corruption pour conserver la partie saine de lui-même, et, comme dit saint Bernard parlant du sacrifice d'Abraham (*in verbo ecce bos reliquimus...*), dans ce sacrifice agréé de Dieu, ce n'est pas Isaac qui est immolé, mais le bélier, c'est-à-dire l'homme animal, non l'homme nouveau qui est du ciel. En effet, c'est l'amour, « fort comme la mort », qui a opéré cette mort.

Et de même, dit saint Grégoire, que la mort sépare, ainsi l'amour sépare en nous ce qui est péché de ce qui est intégrité.

De plus, comme c'est l'amour qui a causé cette mort, la cause ne peut pas être tuée par son effet, mais au contraire agrandie et perfectionnée. Il est donc vrai que le cœur dans l'immolation de ses tendresses naturelles retrouve toute sa sensibilité, mais plus affinée que jamais, épurée, affermie, immunisée, divinisée, émue seulement par ce qu'il y a de beau et de bon dans l'homme apte à ressentir les tendresses inaccessibles de Dieu.

Sublime renouvellement qui fait dire au cœur vierge comme saint Paul : *Nous ne connaissons plus personne selon la chair* (1 Cor., 5, 18), car *voici que tout est nouveau!* (*ibid.*, 17).

Vie de résurrection dans l'amour que le monde ne connaît pas et qui faisait s'écrier Fénelon : « O Amour qui dégoûtez de tout autre amour, qui coulez à travers comme la fontaine de vie, qui pourra vous connaître sinon celui en qui vous serez? Taisez-vous, hommes aveugles, l'amour n'est point en vous, vous ne savez ce que vous dites, vous ne voyez rien, le vrai Docteur ne vous a pas enseignés. »

Si donc l'état de virginité est une participation à la vie glorieuse, dans la même proportion, il en est une à la vie bienheureuse. Parlant de ceux qui se marient et faisant allusion à celle qui ne se marie pas : *Cependant, elle sera plus heureuse,* dit l'apôtre, *si, selon mon conseil, elle demeure comme elle est.* Puis pour donner plus de poids à sa parole, il ajoute : *Je pense que moi aussi, j'ai l'esprit du Seigneur* (1 Cor., 7, 40). Double félicité pour la vierge du Christ : « Dans ce monde, elle est délivrée des soucis du monde, et dans l'autre elle aura un plus grand bonheur[14]. »

Avec les anges.

Cet état, avons-nous dit encore, rivalise avec la vie des anges; angélique, c'est l'épithète que lui donnent fréquenmment les saints Pères. Car c'est comme si l'on avait plus de corps.

Saint Chrysostome, après avoir constaté que la virginité est un bien plus excellent que le mariage, qu'entre les deux, la dis-

14. Saint Bernard, *De modo bene vivendi*, n. 21.

tance est plus grande qu'entre le ciel et la terre, qu'entre l'ange et l'homme, va jusqu'à dire : « Même le mérite de cette vertu rayonne avec plus de splendeur dans les hommes que dans les anges. Ceux-ci n'ont à craindre ni les excès de l'intempérance, ni les sons amollissants de la musique, ni la séduction de la beauté... Cependant l'homme, quoique par nature au-dessous de l'ange, sait, en doublant ses énergies par une généreuse émulation, marcher de pair avec lui; l'ange est vierge, l'homme le devient[15]. »

S'il est vrai que le plan de Dieu a été de combler par la création des hommes, le vide causé dans le ciel par la chute des esprits angéliques, qui donc, mieux que les vierges, anges dès ici-bas, est apte à répondre au dessein providentiel?

S'étonnera-t-on, dès lors, de la belle pensée de saint Ambroise qui croit que les anges font la cour à la vierge chrétienne? Le nombre de ces esprits bienheureux, pense-t-il, grandit avec le fruit : ils le ceignent comme d'un rempart : « Plus quelqu'un est saint, dit-il, plus il est entouré de bastilles. » Le prophète Élie fut enveloppé d'une armée d'anges. Vous aussi, vierges saintes, vous avez une garde spéciale. Quoi de plus surprenant que les anges combattent pour vous puisque vous combattez pour la vie des anges! » (*de Virginibus,* A.A.C., VIII, n. 51).

IV

Nature

La virginité est une amitié.

Voilà en raccourci les privilèges! Mais quelle est au juste la nature d'une si noble profession?

Elle ne peut pas être un pur renoncement, avons-nous dit. Le renoncement n'en est que l'aspect négatif. Le côté positif en est ce qu'il y a de plus beau et de plus impérieux : le besoin de se

15. *De virg.*, n. 10-11.

donner et la donation de fait. Cette donation s'exprime justement par un double nom dont le second renchérit sur le premier : amitié et alliance.

Qui, plus que la vierge, a le droit de se réclamer et « cette amitié familière avec Jésus » dont parle l'*Imitation*? « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs, mais mes amis », dit Notre-Seigneur à ses privilégiés. Les vierges en sont. Il s'agit donc là d'une amitié vraie, parfaite, complète.

Les païens définissaient l'amitié « un souverain accord sur les choses divines et humaines ». C'est la convenance immatérielle des deux âmes qui s'entendent et s'entraident, ou, si l'on veut, pour ne pas mieux dire que Bossuet, « qui s'aident, en jouissant l'une de l'autre, à jouir de Dieu ». Chose difficile et rare parmi les hommes qui abusent de tout ou qui ne savent user de rien, mais facile et seule rassasiante entre l'âme et Jésus!

D'égal à égal...

Toute amitié suppose une certaine égalité, un choix libre et réciproque, la communication des biens, enfin la stabilité!

Une certaine égalité d'abord. Un subordonné ne peut pas traiter amicalement avec son supérieur, ni un fils avec son père, à cause des distances.

Aussi, au dire de saint Chrysostome, l'amitié ne s'établit qu'entre égaux, ou bien elle égalise ceux qu'elle a premièrement unis. Un choix mutuel et libre ensuite. Nous avons dit encore, le dévouement qui donne et qui se donne. Car serait-elle sincère l'amitié qui n'irait pas jusque-là, jusqu'à la privation personnelle, jusqu'à la souffrance et même la mort? Il n'y a pas de plus grande marque d'affection que de donner sa vie pour ceux qu'on aime; l'amitié logiquement exige cette extrémité. Elle réclame la durée enfin; il faut qu'elle soit stable et qu'elle promette de l'être!

C'est pourquoi le mariage qui devrait être une amitié, appelle toutes les grandes choses qui font celle-ci : la convenance, le choix réfléchi, l'abnégation, la fidélité, l'unité, l'indissolubilité, l'accord souverain sur les choses humaines et sur les choses

divines. Les affections supérieures échappent à la fragilité du temps, à la mobilité du caprice ; elles sont éternelles.

Or Jésus, pour sa part, avec les vierges, a réalisé toutes les conditions de l'amitié. Il s'est fait leur égal. Car « devenu en tout, dit saint Paul, comme ses frères », il est descendu aussi bas que possible se faisant homme, enfant, pauvre, méprisé, le dernier des hommes, afin qu'on ne doutât point de l'égalité. Mais il a voulu que spécialement sur un point, l'égalité fut ineffable : « Il n'a pas pu souffrir pour soi la sainteté nuptiale », dit Bossuet ; il a voulu être vierge au milieu des vierges.

Librement choisie.

Peut-on davantage douter de son choix ? Il a entouré d'une haie de prédilection sa vigne choisie, sans faire d'injustice à personne, par un mystère que nous n'avons pas le droit de juger, et au sujet duquel il faut entendre cette parole du Maître lui-même à sainte Thérèse qui s'étonnait d'être aimée plus que d'autres : « Sers-moi et ne t'occupe pas d'autre chose. » (Ce fut la première parole intérieure que la sainte reçu de Dieu et elle en fut remplie d'effroi.)

Quand à sa manière de se dévouer et d'aimer, nous la connaissons, ou plutôt nous ne la connaissons pas ! Saint Bonaventure fait dire à ce divin Ami : « Je serais prêt à recommencer ma passion pour une âme. » Jésus disait encore à sainte Catherine de Gênes : « Si tu savais combien j'aime une âme ! Mais ce serait la dernière chose que tu saurais en ce monde, car de l'apprendre tu mourrais. » Le curé d'Ars traduisait ainsi le même sentiment : « Si nous savions combien Notre-Seigneur nous aime, nous mourrions de plaisir. » Il nous le dira quand nous ne pourrons plus mourir.

Et son amitié est éternelle, car ses dons sont sans repentance.

Et réciproque.

De son côté, la vierge remplit les conditions voulues. Elle a l'ambition de se faire en quelque sorte l'égale de son divin Ami.

En descendant jusqu'à son niveau à elle, il lui a obtenu la grâce de monter jusqu'à son niveau à lui. Il lui a donné des ailes comme à la colombe et elle s'envolera. Elle « sera sainte de corps et d'esprit », comme dit saint Paul, et deviendra l'égale de Jésus en lui devenant semblable, semblable par sa virginité même qui lui donnera de « suivre l'Agneau partout où il va ».

Le choix est libre. Rien ne la forçait. Le monde mettait tout en œuvre pour la tenter, la nature la sollicitait, la raison même lui servait mille arguments de la sagesse humaine, la création entière autour d'elle conspirait. Et la voix de Jésus, elle, par une discrétion infinie, demeurait perceptible à peine comme le murmure de la source au fond de la vallée. « Écoute, ma fille, et vois » (Ps. 44). Oui, vois, pèse, juge. Et elle a vu, pesé, jugé, décidé et elle a choisi contre le monde, contre soi, contre les meilleures sollicitations de la raison et du cœur, dans la plénitude de sa liberté; et l'aiguille tremblante, attirée en sens divin, s'est fixée résolument et d'elle-même sur le nord.

Et le dévouement? Nul ne peut douter que la donation ne soit complète. *Celui qui vit dans le mariage est soucieux des choses du monde... et il est partagé* (1 Cor., 7, 33). La vierge s'est tellement donnée sans division et sans partage, qu'elle est devenue selon le mot de saint Jérôme la « part de Dieu ».

Et elle y mettra sa perpétuité, car le don ne comporte aucune réserve dans le temps. La péramitié de la profession est dans la nature même des choses.

Une alliance mystique.

Mais l'amitié va jusqu'à l'alliance, jusqu'à l'union mystique. Saint Paul a dit le mot et, par ce mot, a exprimé la nature de cette intimité qui existe entre la vierge chrétienne et le Christ : *J'ai pour vous un amour de jalousie, et d'une jalousie de Dieu, parce que je vous ai fiancée à l'unique Époux qui est Jésus-Christ pour vous présenter à lui comme une vierge toute pure* (2 Cor., 11, 2).

L'épouse a attiré l'Époux sur la terre. Le Seigneur était repentant d'avoir créé l'homme parce que « toute chair avait corrompu

sa voie ». Ne serait-ce pas faire cesser l'objet de ce mystérieux repentir et attirer de nouveau les complaisances de Dieu sur la terre que de réhabiliter la chair ? La virginité eut cette mission. Le Verbe s'unit la chair, sans doute comme moins indigne de lui. Et ce fut, dit saint Ambroise, la virginité qui l'attira.

« Écoute, dit-il, ma fille, et vois, et incline ton oreille, et oublie ton peuple et la maison de ton père. Et le Roi aura le désir de ta beauté » (Ps. 44).

Le Roi vint, se faisant précéder des fleurs de la virginité : Élie, Élisée, Jérémie, beaucoup de fils de prophètes. « Et, dit saint Jérôme, il se créa une famille nouvelle. Celui qui était adoré par les anges dans le ciel, voulut avoir ses anges sur la terre[16]. » Il désirait cette Cour. Il l'eut.

Et sacrée.

L'Église a toujours regardé cette union comme sacrée. Il suffit de lire, dans le *Pontifical,* le cérémonial de la consécration des vierges : « Vierges sacrées, disait-on dès l'origine, voulez-vous être bénies et consacrées et être fiancées à Notre-Seigneur Jésus-Christ, le souverain Fils de Dieu ? » leur disait le pontife. C'était une véritable dédicace, comme celle d'un temple. « Il n'est vase d'or et d'argent qui soit plus cher à Dieu que le temple d'un corps virginal[17], consacré à l'éternelle pudeur[18]. »

Les vierges chantaient dans la cérémonie de la consécration : « Il a mis un signe sur mon visage, afin que je n'aime personne autre que lui. » Elles étaient bien « la part de Dieu ». Gemma Galgani mourante, demandait instamment que, même après sa mort, on ne permît pas à n'importe qui de toucher son corps pour l'ensevelir : « Il est à Jésus », disait-elle. Elle était bien la part de Dieu, réservée, consacrée, dédiée.

16. *Ep. ad Eust.*
17. Saint Cyprien, *De habitu virg.,* n. 19.
18. Saint Jérôme à Démétriade.

V

Effets

La gloire de l'Église.

Belle dans ses prérogatives et en elle-même, la virginité l'est enfin dans ses effets que nous pouvons ramener à deux : elle honore l'Église, elle contribue au salut des âmes.

Elle honore l'Église. Loin d'être un vrai luxe dans l'Église comme on serait tenté de le croire, quand on ne voit les choses que du dehors, elle est une pierre angulaire. Saint Épiphane dit que l'éminence de la virginité est comme le fondement de l'Église que le Fils de Dieu a établie sur le sommet de la haute perfection[19]. Elle honore l'Église.

Remarque digne d'être faite : à l'origine du christianisme, cet état de vie était recherché uniquement pour lui-même parce qu'il était beau. Ce n'était pas précisément pour qu'on y trouvât un moyen plus facile de se livrer aux œuvres, car les œuvres étaient faites soit par la hiérarchie, clergé, évêques, diacres, diaconesses, ministres inférieurs, soit par les fidèles. Cet état parfait était donc convoité pour lui-même, pour l'amour de l'art, en quelque sorte, et parce que l'on considérait qu'une telle façon de vivre, supérieure aux forces de la nature, honorait singulièrement le nom chrétien. Et puis, le Sauveur avait donné le signal, et l'amour entraîne à l'imitation. Alors on voulait le suivre, et on ambitionnait d'être son apologie vivante.

Il fallait bien qu'il fût Dieu pour donner ainsi à la faiblesse humaine une force invincible. Saint Augustin observe justement qu'il y avait là une marque de la véritable religion, laquelle rend si commune des vertus si miraculeuses[20]. Aussi les païens eux-mêmes, du dire de saint Chrysostome, admiraient dans la foule des vierges la pureté du christianisme, ils avouaient que c'était

19. *Expos. Fidei cath.*, ch. XXI.
20. *De vera relig.*, ch. II.

chose au-dessus des forces humaines. Et à cause de cela, nous étions, dit le docteur, un objet de contemplation pour tous les peuples.

Rayonnement.

La virginité contribue encore, et d'une façon singulière, au salut des âmes. On l'a toujours regardée ainsi.

A défaut des œuvres qu'elle ne réalisait pas, dans les origines, elle était considérée en elle-même comme une œuvre, la plus belle, la plus éloquente, la plus féconde en fruits apostoliques, par le rayonnement de sa splendeur au sein de la barbarie.

« Œuvre intègre et incorruptible de louange et d'honneur », tel est le panégyrique que fait d'elle saint Cyprien[21]. Elle chante la gloire de Dieu parmi les peuples et, en célébrant la force et la beauté de Dieu, elle conquiert les âmes.

Et l'on a vu même d'humbles enfants héroïques jusqu'au martyre, apôtres autant par éclat de leur virginité que par l'effusion de leur sang.

Agnès, jusque dans le lieu infâme, prêche la pureté et prend dans les filets de son innocence ceux qui voulaient la prendre dans les pièges du vice. « Elle meurt, dit saint Ambroise, mais la pudeur veille. » Et l'exemple de cette frêle enfant « dont le corps minuscule, dit encore le même saint, offrait à peine la place aux instruments de supplice et fut cependant plus dur que le fer », entraînera une multitude d'âmes à sa suite à travers les siècles.

Faut-il encore citer Cécile, dont l'histoire est populaire; Agathe, Lucie, que la faiblesse de l'âge et du sexe n'empêche pas d'être une « colonne immobile », figée sur place, résistant comme l'airain aux corrupteurs qui voulaient l'entraîner ? Et cette Thècle d'Iconium, la fille spirituelle de saint Paul, elle a la vie sauve parce que, à l'amphithéâtre, les lions (devenus humains, dit saint Ambroise, parce que les hommes avaient cessé de l'être) ont baissé les yeux devant elle et respecté son intégrité; la vie qui lui reste, elle l'emploie à prêcher et à convertir les infidèles.

21. *De habitu virg.*

Et cette vierge d'Antioche dont saint Ambroise, toujours à l'affût de ces exemples, raconte le martyre : elle est sauvée du déshonneur par le soldat venu pour la perdre, l'un et l'autre changent de vêtements ; la vierge prend la fuite, le soldat est condamné, mais la vierge reviendra mourir avec lui : « la brebis et le loup seront immolés ensemble[22] ». C'est bien une « Œuvre », le spectacle de la force d'âme de ces légions de vierges « tremblantes devant un regard, imperturbables devant les tourments » (saint Ambroise).

Mérites.

Mais ce n'est pas leur exemple seul, si profondément émouvant qu'il soit, qui édifie l'Église, ce sont encore leurs travaux et leurs prières qui concourent à la sanctification et au salut des âmes.

Saint Grégoire considérait les trois mille religieuses de Rome, par leur pureté, leur pauvreté, leur pénitence, comme un rempart puissant contre les Lombards. « Si elles n'existaient pas, disait-il, nul d'entre nous, depuis tant d'années, n'aurait pu subsister ici[23]. »

Saint Ambroise, qu'il ne faut pas se lasser de citer, disait aussi : « Le salut vient de la virginité ; c'est elle qui sera la fécondité du monde romain[24]. »

Le monde, jaloux d'une splendeur dont il est incapable, discrédite ce qu'il est impuissant à imiter, en considérant comme êtres inutiles à la société ceux qui la choisissent. Saint Ambroise leur a répondu : « Si quelqu'un pense que la consécration des vierges est un obstacle au progrès du genre humain, il peut constater que là où le zèle de la virginité est plus ardent, les populations prospèrent[25]. »

N'est-ce pas la virginité qui, par l'exemple de sa perfection et de son courage, exhorte efficacement les autres à accomplir tout

22. Saint Ambroise, *De virg.*, l. II, ch. iv.
23. *Lettres*, l. IV, ép. 23.
24. Saint Ambroise, *De virginitate*, l. I, 6, ch. vii, 35.
25. *Ibid.*

le devoir de leur état et leur en obtient la grâce. Si le nombre des vierges ne diminuait pas, mais au contraire, et si le nombre grandissait de ceux qui, se mariant, remplissaient toute l'étendue de leurs obligations, c'est cela qui serait le salut du monde.

VI

Garanties

La virginité est un don. Le seul fait de la comprendre en est un, mais surtout celui de la réaliser. Or, le don, il faut l'attendre beaucoup plus du Donateur que de son effort personnel. Si Dieu n'édifie la cité, c'est en vain que travaillent ceux qui construisent. Plus le don est excellent, plus il faut l'entourer d'attentions. « Plus sublime est la gloire, plus le souci doit être grand », dit saint Cyprien parlant du sujet qui nous occupe. Il faut bien ajouter aussi que plus l'objet est délicat, plus il y a lieu de redoubler de zèle.

Or, « nous portons ce trésor dans des vases fragiles », dit l'Écriture. Selon le mot du livre de Job, nous habitons des « maisons de boue ». Comment ne point se salir? La virginité est déjà le port, mais comment ne pas craindre l'incursion des pirates?

Deux sortes d'assurances sont à prendre :

L'Écriture se sert d'une gracieuse image pour traduire la vie de la vierge chrétienne : la vierge orne sa lampe pour aller au-devant de l'Époux.

Il y a pour cela deux mesures de précautions : préserver la vive flamme d'amour contre les souffles du dehors par la vigilance; l'alimenter au dedans par la prière et l'action. Car la vierge est séparée et elle est unie. Sa vie est comme une messe qui a son oblation et sa consécration, l'oblation qui sépare l'hostie des choses profanes, la consécration qui l'unit et la transforme. « Celui qui adhère à Dieu, devient un même esprit avec lui. »

Indiquons quelques mesures de vigilance dans lesquelles consiste l'oblation qui sépare.

La crainte de Dieu.

Elle est « gardienne de l'innocence »[26], d'autant plus nécessaire que les ennemis conjurés contre cette innocence sont puissants et nombreux : la nature qui tend sans cesse à reprendre ses droits, le monde jaloux, le démon plus jaloux encore, de cette jalousie dure comme l'enfer. Saint Paul est réservé et timide à conseiller la virginité, dit saint Chrysostome, parce que les difficultés de la lutte sont grandes. Il faut « fouler aux pieds des charbons ardents sans se brûler » ; il faut « donner à son cœur la dureté du diamant » ; il est donc indispensable de « placer sur les remparts de son âme de nombreuses vigies[27] ». Tertullien souhaite aussi que la vierge élève autour d'elle « un mur qui ne permette pas à ses yeux de passer outre et n'admette pas le regard étranger[28] ». « La vraie, intègre et pure virginité, dit-il encore, ne craint rien plus qu'elle-même ; c'est assez qu'elle soit connue de Dieu seul et de sa propre conscience. » Un « visage fermé, impassible, pour ne pas dire triste », de telle sorte que toute « pensée périlleuse se brise à cette austérité », et que la vierge « ne trahisse plus son sexe en se voilant de modestie », voilà les belles choses qui conviennent à l'épouse du Christ[29].

Mais que la crainte, pour être toujours en éveil, ne cesse pas d'être paisible et filiale. Il ne faut pas s'étonner ni se troubler de rien.

La virginité a son siège dans l'âme et dans la volonté ; le trouble du dehors ne peut l'atteindre là. Et puis, les grâces très spéciales ne lui manquent pas. Qu'elle ait donc confiance dans la mesure même de sa crainte, comme aussi de son humilité!

L'humilité.

C'est une loi profonde que plus l'âme progresse ou reçoit de faveurs excellentes, plus elle doit s'affermir dans l'humilité, autre-

26. Saint Cyprien, *ep. ad Sonat.*
27. Saint Jean Chrysostome, *op. cit.*, n. 27.
28. Tertullien, *De velandis virginib.*, n. 15.
29. Tertullien, *ibid.*

ment il y a rupture d'équilibre. Il faut que le contrepoids soit égal au poids; la virginité pèse lourd, il est donc nécessaire que l'humilité soit proportionnée à la grandeur du don et descende autant qu'il monte.

Aussi saint Bernard dit-il de la Très Sainte Vierge : « Afin qu'elle fût sainte de corps, elle a reçu le don d'humilité[30]. » Il semble même dire que le second l'a emporté sur le premier, puisque d'après lui, Marie, par sa virginité, a mérité de plaire à Dieu et, par son humilité, d'en devenir la Mère.

Qui a le droit de se glorifier du don, de celui qui reçoit ou de celui qui donne? La vierge ne doit donc pas se glorifier devant les hommes du don qu'elle a reçu, ou sinon elle n'a plus d'huile avec elle et sa lampe est éteinte; elle ne doit pas mépriser les veuves, ni les épouses, autrement elle déplairait à Dieu et se nuirait à elle-même : « Un pécheur humble vaut mieux qu'un juste superbe[31]. » Et le même docteur ajoute : « Vous ne devez pas mépriser les servantes du Christ qui sont venues du siècle pour servir le Seigneur; vous devez plutôt les honorer, car comment dédaigner celles que Dieu a daigné choisir[32]. »

Séparation.

La crainte et l'humilité se traduiront en pratique par un esprit de séparation affectif et effectif; affectif, en cultivant dans son esprit une sainte indifférence et même le mépris pour les choses du monde, en réglant selon l'ordre les affections de son cœur; effectif, en faisant préciser par l'obéissance, autant qu'il est possible, le détail de ses relations avec le monde, puis, selon les facilités et les convenances, en réglementant l'usage des biens extérieurs.

Ainsi l'oblation qui sépare se fera par la résistance au mal sous ses diverses formes, aux causes du mal qui sont le monde, avec, au dedans de soi, la sensualité ou l'orgueil, la résistance au mal par l'expiation et la pénitence.

30. *Hom. 2 Super missus.*
31. Saint Bernard, *De modo bene vivendi*, n. 22.
32. *Ibid.*

Quant à la consécration qui unit et transforme, qui fait que l'hostie est vraiment hostie, elle consiste simplement dans la sanctification et l'union. Celle-ci repose particulièrement sur plusieurs lois fondamentales : l'alimentation surnaturelle, l'activité intérieure, l'activité extérieure.

L'alimentation surnaturelle.

L'alimentation surnaturelle a sa source dans la parole de Dieu et dans la sainte communion. Telle est la double forme du pain de vie, les deux tables qui s'offrent à nous et dont parle très bien l'*Imitation*[33].

La parole de Dieu, lue dans l'Écriture comme dans les livres qui l'interprètent ou les vies des saints qui l'ont vécue, est une lumière pour l'esprit. La sainte Eucharistie, ferment de virginité, reçue chaque jour comme le pain nécessaire de l'âme, soutient, transforme : ici le pain ne se transforme pas en celui qui le reçoit, c'est le contraire qui est vrai. Ainsi comme le temple autrefois gardait ses tables de la loi et les pains de proposition, la vierge qui est l' « Arche du Testament »[34] garde la parole de vie et le pain de vie.

Activités.

L'activité intérieure doit s'entendre (comme vie illuminative) de l'exercice des vertus morales : humilité, mortification, charité fraternelle, patience... centralisées toutes dans la vertu théologale de charité. Elle s'entend aussi du zèle pour la persévérance, finale surtout, et l'emploi de quelques moyens de persévérer : la retraite annuelle, l'association ; elle s'entend enfin et surtout de l'exercice très essentiel de la prière sous toutes ses formes.

L'activité extérieure, aboutissement de l'intérieure, consistera dans le devoir d'état, expression vraie de la volonté de Dieu ;

33. L. IV, ch. XI.
34. Saint Jérôme à Eustache.

dans le travail en général, dans les bonnes œuvres de charité ou d'apostolat.

Dans la crainte que la perfection de la virginité ne fît croire que toute perfection était atteinte et qu'on pouvait négliger le reste, dit saint Chrysostome, Notre-Seigneur a proposé la parabole des dix vierges où il recommande les bonnes œuvres. L'huile signifie la bonté, la miséricorde, la charité effective envers les pauvres. Les vierges folles sont celles qui ont négligé les œuvres. Elles sont folles parce que, victorieuses dans les combats plus difficiles de la chasteté, elles ont été vaincues dans la lutte beaucoup plus aisée de la miséricorde en négligeant d'entretenir l'huile dans leurs lampes [35].

Telles sont à grands traits les garanties de la profession de la virginité. Tel est l'esprit qui doit présider à la direction de cette vie. Cette direction appellerait un précis détaillé et pratique qui suffirait à une autre étude. Ce n'est pas le but actuel.

C'est assez qu'on ait pour le moment caractérisé un esprit capable, par lui-même déjà, d'être inspirateur de pensées très pratiques et très salutaires.

Il resterait à parler de la forme spéciale que peut revêtir la vie des vierges dans le monde, et comment à l'aide des données de l'histoire, il conviendrait de la comprendre. C'est ce qui fera l'objet d'un dernier examen.

VII

Forme de vie

Aux premiers siècles.

Dans tous les temps, cette forme de vie a existé moins apparente, plus exceptionnelle aussi, après les premiers siècles, puisque la règle ordinaire, dès le Moyen-Age, était qu'on se consacrait à Dieu dans les communautés religieuses par la séparation

35. Saint Jean Chrysostome, *Hom. 79 in Matth.*

effective du monde. Cependant, cet état parfait au milieu du siècle ne cesse pas d'être, parallèlement à l'organisation religieuse, une forme certaine et positive de la volonté de Dieu pour quelques-uns.

Comme elle se rapproche de celle qui était pratiquée dans les premiers siècles de l'Église, il convient de signaler, à propos de celle-ci, les données de l'histoire. Les éloges décernés à la virginité par Jésus, dans l'Évangile, la gloire des vierges, les exhortations discrètes, mais d'autant plus éloquentes de saint Paul sur le même sujet, firent naître, dès l'origine, dans les âmes généreuses — ce qu'on n'avait point vu jusqu'alors — un désir brûlant de suivre de près le divin Époux. Les Actes des apôtres mentionnent l'exemple de quatre filles du diacre Philippe qui se consacrèrent au Seigneur.

Alors les chrétiens, hommes et femmes, désireux de la vie parfaite, ne quittaient point leur famille, ni leur cité, ni leurs relations. Ce ne fut que plus tard que l'on commença à se retirer effectivement du monde pour vivre solitairement d'abord, en commun dans la suite.

Le terme d'*Ascètes* ou de *Confesseurs* désignait ces heureux consacrés à Dieu (le concile d'Arles, 314, parle en effet de *Confesseurs*). Le nom de *religieux* ne sera usité qu'après le IV^e^ siècle. Le concile de Tolède, 400, fait mention de jeunes filles religieuses qu'il appelle : « Filles Dieu ».)

Consécration.

Cet état revêtait un caractère de consécration et d'obligation. Non qu'il consistât, comme il advint plus tard, dans les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance, mais dans la simple profession virginale : on vouait à Dieu une continence perpétuelle. Cependant, si aucun lien de pauvreté ou d'obéissance n'enchaînait la volonté, on en pratiquait la perfection et l'esprit.

Pour les vierges vivant dans le monde, le renoncement réel et effectif aux biens n'était guère possible. Saint Cyprien[36] recom-

36. *De habitu virginum*, ch. XI.

mande de pratiquer le détachement affectif avec une grande modération dans l'usage de ces biens et une grande générosité à l'égard des pauvres.

Cependant, quelques âmes vaillantes faisaient le renoncement complet. L'obéissance ne pouvait guère être un assujettissement dans l'isolement. Pourtant les vierges qui vivaient dans leur maison et qu'on appelait vierges ecclésiastiques, canoniques, avaient aussi leur « abbesse », qu'elles recevaient des mains de l'évêque. (La Supérieure d'un monastère en Orient s'appelait Amma, qui signifie Mère, comme Abba signifie Père.)

Profession.

Quant à la virginité, en faisait-on le vœu formel et d'une façon perpétuelle ? Il est probable que la profession tacite et implicite était plus ordinaire que l'explicite et l'expresse[37]. Au moins pour les vierges consacrées non solennellement, on se donnait tout simplement à Dieu en renonçant au mariage. Au moins, disons-nous, pour les vierges consacrées non solennellement. Car il y avait deux espèces de profession, l'une privée et tout intime, l'autre solennelle et publique. Les vierges, parfois, s'imposaient à elles-mêmes le voile ou bien le recevaient des mains de leurs parents à la maison, ou encore des mains de leur abbesse dans leur monastère. Mais on mettait une grande différence entre ce genre de profession et celle qui était faite aux mains de l'évêque dont on recevait la consécration. Toujours on a eu une sainte émulation pour cette mystérieuse consécration du Pontife dont la voix officielle faisait l'inauguration, la dédicace de ce nouvel « autel », comme parle saint Jérôme. Nous avons le témoignage de Tertullien — et donc dès le IIe siècle — que la consécration se faisait publiquement à l'église, devant les fidèles assemblés. On ignore quel en était le cérémonial.

Ce n'est que deux siècles plus tard, au temps de saint Ambroise, que l'on mentionne l'imposition d'un habit religieux dans la cérémonie consécratoire.

37. Cf. Thomassin, *Discipline de l'Église*, Ire partie, l. IV, ch. xlv, 1.

Saint Jérôme parle de ce voile rouge, couleur de flamme, *flammeum virginale,* qui était imposé comme signe d'excellence de l'union mystique.

Cette consécration publique était réservée à l'évêque et un jour lui était affecté, le jour le plus solennel de l'année, celui de Pâques.

Oblation privée.

Quel était l'âge requis pour la profession? Dès l'âge de douze ans, au témoignage de saint Ambroise, on pouvait se consacrer au Seigneur avec la caution du prêtre.

Cependant, il ne s'agissait probablement là que de consécrations privées, celles qui se faisaient dans l'intimité (sainte Cécile, sainte Agnès à treize ans étaient consacrées à Dieu), car peu de temps après saint Ambroise, le IV[e] concile de Carthage exige vingt-cinq ans; saint Léon demande même quarante ans.

Mais sans doute, il est question alors de la profession publique.

Ainsi l'oblation officielle, selon le cérémonial de la « Consécration des vierges », telle qu'elle figure dans le Pontifical, ne se faisait plus en dehors de la vie religieuse. Il n'y a pas à rétrograder.

L'évolution qu'a subie la vie religieuse, depuis les premiers temps, n'est que le perfectionnement normal et logique de l'idée primitive; régulièrement, la vie parfaite se trouve dans la profession des trois vœux au sein des communautés.

Mais l'oblation privée, temporaire d'abord, perpétuelle dans la suite, pour les âmes qui, éclairées par les circonstances et une grâce très spéciale de Dieu, ne pensent point trouver leur voie ni dans la vie commune et claustrale, ni dans l'état du mariage, reste chose légitime et louable du moment qu'elle est entourée des précautions voulues : maturité d'âge, garanties intérieures et extérieures de persévérance, approbation formelle du directeur de conscience, règlement de vie et direction.

L'Église n'a cessé de l'encourager formellement.

Mgr Paulot.

L'appel missionnaire

On se souvient de l'appel missionnaire que lançait, il y a un an, le Saint-Père dans l'encyclique *Fidei Donum*.

L'Église, écrivait-il, en Afrique comme dans les autres territoires de mission, manque d'apôtres. Et c'est pourquoi Nous Nous tournons à nouveau vers vous, Vénérables Frères, pour vous demander de favoriser de toutes manières le recrutement des vocations missionnaires : prêtres, religieux, religieuses.

Il vous appartient, en premier lieu, de développer parmi vos fidèles, ainsi que Nous le disions plus haut, un état d'esprit, une ouverture d'âme qui les rendent plus sensibles aux préoccupations universelles de l'Église et plus aptes à entendre l'antique appel du Seigneur, renouvelé d'âge en âge : « Quitte ton pays, ta famille et la maison de ton père, et va dans le pays que je te montrerai! » (Gn 12, 1). Une génération formée à ces perspectives vraiment catholiques, tant dans la famille qu'à l'école, à la paroisse, dans l'Action catholique et les œuvres de piété, une telle génération donnera à l'Église les apôtres dont elle a besoin pour annoncer l'Évangile à tous les peuples...

Il ne suffit pourtant pas de créer une atmosphère favorable à cette cause; il faut faire plus. Il existe, grâce à Dieu, de nombreux diocèses assez largement pourvus en prêtres pour consentir, sans risques pour eux-mêmes, le sacrifice de quelques vocations. C'est à eux surtout que Nous Nous adressons avec une paternelle insistance : donnez selon vos moyens... (Cf. Lc 11, 41).

Mais Nous songeons également à ceux de Nos frères dans l'épiscopat, qu'angoisse une cruelle raréfaction des vocations sacerdotales et religieuses, et qui ne peuvent déjà suffire aux nécessités spirituelles de leurs propres ouailles. Nous faisons Nôtres leurs souffrances de pasteurs, et, volontiers, Nous leur dirions, comme saint Paul aux Corinthiens : *Il ne s'agit pas, pour soulager autrui, de vous réduire à la gêne; ce qu'il faut, c'est l'égalité* (2 Co 8, 13). Que ces diocèses éprouvés ne se ferment cependant pas à l'appel des missions lointaines. L'obole de la veuve fut citée en exemple par le Seigneur, et la générosité d'un diocèse pauvre envers de plus pauvres que lui ne saurait l'appauvrir. Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité.

... Une autre forme d'entraide, plus onéreuse sans doute, est même pratiquée par certains évêques, qui autorisent tel ou tel de leurs prêtres, fût-ce au prix de quelques sacrifices, à partir se mettre, pour une durée limitée, à la disposition des Ordinaires d'Afrique. Ce faisant, ils rendent à ceux-ci un service irremplaçable tant pour assurer l'implantation, sage et discrète, des formes nouvelles et plus spécialisées du ministère sacerdotal que pour suppléer le clergé de ces diocèses dans les tâches d'enseignement, ecclésiastique et profane, auxquelles il ne peut suffire. Nous encourageons volontiers ces initiatives généreuses et opportunes; préparées et réalisées avec prudence, elles peuvent apporter une solution précieuse dans une période difficile, mais pleine d'espérance, du catholicisme africain.

L'aide aux diocèses missionnaires revêt enfin, de nos jours, une forme qui réjouit Notre cœur et que Nous voulons signaler en terminant. C'est le rôle efficace que des militants laïques, agissant le plus souvent dans le cadre de mouvements catholiques nationaux ou internationaux, acceptent de jouer au service des jeunes chrétientés. Leur coopération exige dévouement, modestie et prudence, mais de quel prix n'est pas l'aide ainsi apportée à ces diocèses affrontés à des tâches apostoliques nouvelles et urgentes!

Cet appel a-t-il été entendu? Ce n'est pas à nous de le dire. Mais la pénurie, qui n'a pas cessé, des missionnaires nous contraint de le réentendre en cet anniversaire de l'encyclique. Les besoins actuels de l'Afrique noire, aussi bien que ceux de l'Asie, demeurent en effet pressants et graves : l'Afrique est en pleine évolution et le sort spirituel du continent va peut-être se fixer

pour longtemps au cours de ces années. Il en est de même de beaucoup de peuples d'Asie. C'est donc maintenant qu'il faudrait fournir un effort intensif. Or, il se trouve aussi qu'aujourd'hui, en raison des conséquences de la guerre, les congrégations missionnaires sont souvent au plus bas de leurs effectifs et ont grand-peine à maintenir certaines positions. Il n'est plus question d'aller de l'avant.

Il faut savoir qu'aujourd'hui, par suite du développement matériel et économique de ces pays, surtout de leur urbanisation et de leur industrialisation, l'esprit technico-matérialiste et la propagande communiste rencontrent des conditions très favorables. L'Islam se réveille, et, épaulé par l'Égypte et le Proche-Orient, devient missionnaire. Les aspirations nationalistes et le goût des élites pour ce qui « fait fureur » favorisent encore ces puissances en vogue. L'Église doit se défendre contre ce qui lui fait opposition et tâcher de répondre aux aspirations des Africains. En même temps qu'il doit s'étendre, l'apostolat doit répondre à des questions et à des aspirations plus profondes que par le passé. Or, l'apostolat manque d'apôtres. De là l'invitation du pape à l'épiscopat et au clergé des vieux pays chrétiens pour fournir une aide au moins temporaire. L'originalité et la nouveauté de l'appel se trouve en ce mot.

Sans doute, en France aussi, on manque de prêtres. Le Saint-Père évoque cette objection. Pourtant la pénurie est beaucoup moins grave que celle des pays de mission. Pour toute l'Afrique, qui compte près de 200 millions d'habitants, le nombre des prêtres étrangers et indigènes est à peine le quart de celui de la France. En France, n'importe qui, où qu'il soit, n'est pas en peine pour trouver un prêtre et le faire appeler, ou aller dans une église. Il n'en est pas ainsi en Afrique. De plus, beaucoup de prêtres de France se dévouent auprès de « fidèles » que leur ministère laisse parfaitement indifférents, tandis qu'en Afrique les indigènes « en veulent ». Ne serait-ce pas le moment pour beaucoup d'entre eux de *sortir de leur ville en secouant la poussière de leurs pieds,* selon le conseil de Notre-Seigneur (Mt 10, 14), et d'aller ailleurs ?

Pour concrétiser cet appel, nous nous sommes renseignés auprès de la délégation apostolique de Dakar, ou du moins de

son représentant en France[1]. Voici les besoins exprimés actuellement par les évêques d'Afrique :

1. Des aumôniers d'Action catholique et d'action sociale, surtout des professionnels de mouvements de jeunesse du type J.O.C., pour lancer des mouvements et former des militants.

2. Des aumôniers d'établissements d'enseignement non catholiques : lycées, écoles techniques, etc. Ces établissements deviennent de plus en plus nombreux et drainent la majeure partie de la jeunesse.

3. Des professeurs de collèges et de petits séminaires, et des directeurs d'écoles primaires importantes, pouvant guider et contrôler les instituteurs indigènes. Présenter ses diplômes. Plusieurs évêques envisageraient même de confier ces œuvres — en particulier leur petit séminaire — à une équipe de prêtres originaires d'un même diocèse de France et qui se renouvellerait.

4. Des prêtres de paroisses pour les grandes villes, où le ministère peut se faire en français et ressemble de plus en plus au ministère urbain de France. Il faudrait, naturellement, des prêtres ayant déjà une expérience de ce ministère paroissial. « L'adaptation » si nécessaire, et dont on parle tant, se ferait aisément si les prêtres avaient un peu de culture théologique et de discernement...

Évidemment, ces prêtres devraient avoir l'autorisation de leur évêque et resteraient incardinés à leur diocèse d'origine. Pour le reste, la mission les prendrait à sa charge pendant leur stage, qui serait de trois ou cinq ans, selon les lieux. Les détails seraient réglés par une sorte de contrat entre le prêtre et l'évêque qui l'emploierait. La délégation de Dakar à Paris peut fournir à ceux qui le désireraient des renseignements plus circonstanciés.

5. Des laïcs. Certaines associations comme *Ad Lucem* travaillent au service des missions et il n'est que de s'adresser directement à elles. La vocation de ces « laïcs missionnaires » n'est pas, on le sait, de quitter leur profession, mais au contraire de porter le témoignage d'une vie chrétienne intégrale dans leur milieu et leur profession. Rien n'est plus nécessaire, à ce point

1. Adresser toute correspondance au R. P. J. Bouchaud, Correspondant de la Délégation apostolique de Dakar, 393, rue des Pyrénées, Paris-XX^{e}.

de vue, pour la diffusion de la Bonne Nouvelle, que l'existence de nombreux médecins, professeurs, industriels, ... chrétiens, convaincus dans leur foi, et capables de porter témoignage, au nom de cette foi qui ne craint pas de se montrer, de la vérité et de la charité.

Mais les institutions missionnaires ont également besoin de laïcs à leur service immédiat. Les plus recherchés sont les professeurs et les instituteurs, soit pour diriger des écoles primaires, soit pour faire telle ou telle classe dans un collège. Les professeurs d'enseignement technique sont particulièrement demandés. Ayant des diplômes, ces professeurs et instituteurs sont subventionnés et peuvent rentrer en congé plus facilement. Le contrat est habituellement donné ici pour deux ans; le voyage aller et retour et l'entretien sont évidemment payés par la Mission en francs C.F.A. Parfois des ménages ont été engagés, lorsque les deux conjoints pouvaient enseigner : la « Mission » ne s'y serait pas retrouvée autrement.

Peut-être devrait-on dire un mot ici de l'enseignement supérieur. On sait que les gouvernements locaux y songent. Notre Éducation Nationale s'en préoccupe aussi. Nos universités catholiques ne peuvent y rester indifférentes. On sait que déjà l'université de Louvain a créé un Lovanium près de Léopoldville. Si un personnel enseignant hautement qualifié pouvait être présenté par les catholiques, il pourrait être pris en intéressante considération par les gouvernements locaux.

Après les instituteurs et professeurs, les missions demandent également des militants d'Action catholique capables de lancer, d'organiser ou de maintenir tel ou tel mouvement. Les missions leur trouvent sur place un emploi qui leur laisse le loisir pour cela. Habituellement, l'engagement de ces militants se traite entre aumôniers fédéraux de France et aumôniers africains.

Les hôpitaux de Mission s'adressent ordinairement à *Ad Lucem* pour demander des docteurs ou doctoresses. Mais il y a aussi des cas particuliers. Tout dépend du chef de Mission.

Certaines missions ont enfin engagé des jeunes gens pour remplacer les « frères coadjuteurs » et s'occuper de besognes matérielles, telles que constructions, transports, cultures, etc.

Sur toute la gamme de ces « emplois », le Quartier général

du Scoutisme à Paris fait paraître une liste d'anciens scouts ou de routiers désireux de partir outre-mer et d'aider les missions. C'est cependant là une initiative trop récente pour que l'on puisse juger de ses fruits.

Quant aux jeunes filles, ce ne sont pas les débouchés qui manquent : institutrices, infirmières, responsables de mouvements d'Action catholique, monitrices de l'enseignement ménager, assistances sociales, spécialistes du soin des enfants, ... les missions peuvent enrôler toutes les compétences. Le témoignage de vérité et de charité que de vraies chrétiennes peuvent donner est nécessaire à la cause de l'Évangile[2]. L'apostolat africain présente des possibilités très diverses et les progrès réalisés dans l'équipement de ces territoires permettent d'y vivre et d'y travailler dans des conditions saines et qui, parfois, ne sont pas tellement différentes qu'on pourrait le penser de celles de l'Europe.

Mais, faut-il le dire, ce ne sont pas ces conditions qui suffisent pour attirer, ou ne pas faire reculer. On demande des jeunes qui aient l'ardent désir de répandre la Bonne Nouvelle du salut parmi ceux qui ne l'ont pas entendue et qui veulent partir pour l'honneur, le service et l'amour de Dieu.

A.-M. H.

2. Là encore, il suffit de s'adresser au P. Bouchaud qui centralise les demandes, en indiquant son intention, ses compétences, ses diplômes et qualifications diverses, son âge, son état de santé, ses goûts et aptitudes, et les références dont on peut disposer. Le *Secrétariat catholique pour la France d'outre-mer* mettra la jeune fille en rapport avec les autorités religieuses africaines — souvent avec telle ou telle congrégation religieuse — afin qu'après entente, un contrat puisse être établi qui assure des garanties indispensables de part et d'autre. La « Mission » assure le voyage aller et retour, l'entretien, les frais de maladie et un salaire décent.

A TRAVERS LES REVUES

De l'oraison et de la prière

On se réjouit de savoir tant de laïcs, engagés dans toutes sortes de préoccupations familiales, professionnelles, civiques ou autres, qui ne cessent de faire croître leurs exigences, découvrir la place réelle de l'oraison dans la vie chrétienne, au point de demander qu'on les guide dans des efforts que des générations de chrétiens moins éclairés ou moins bien inspirés crurent réservés aux prêtres, aux religieuses et aux moines. Avec un rare sens de l'exigence de pratique qu'entraîne une réflexion continue sur un semblable sujet, M. l'abbé Caffarel lance ses premiers CAHIERS SUR L'ORAISON (9, rue Gustave-Flaubert, Paris, XVII[e]; n° 1 : décembre 1957; n° 2 : janvier 1958; n° 3 : février 1958), dont nous voulons dire aux lecteurs de LA VIE SPIRITUELLE le bien que nous pensons.

Ces fascicules périodiques, consacrés uniquement à l'oraison et s'offrant à tout chrétien de bonne volonté qui accepte de faire oraison dix minutes par jour, ont la particularité d'être le fait de chrétiens mariés s'adressant d'abord aux chrétiens mariés. Qu'est-ce qui les a poussés à cela ?

> Un désir, récent ou ancien déjà, timide chez les uns, véhément chez les autres, le désir de Dieu, de le connaître, de vivre en sa présence, de lui être uni par l'amour. Le désir de trouver Dieu.

Aller vers Dieu, c'est prendre le chemin de la prière, route longue et qui risque de devenir monotone et rebutante, route difficile sur laquelle il n'est pas mauvais de s'épauler les uns les autres et où il est bon de trouver un guide. Ce guide, ce sera le Christ; ce sera aussi son apôtre Paul écrivant aux Philippiens, à Philémon, aux Colossiens, aux Éphésiens, ces Épîtres de la Captivité, à nous aussi adressées; ce sera encore tous les autres apôtres, des temps passés (d'où les citations faites des spirituels de tous siècles) ou du nôtre, qui aideront les hommes de ce temps à connaître les voies de l'oraison.

Quand on sait que partout et

toujours on est en présence du Christ glorieux, prier consiste essentiellement à s'offrir, à se livrer tout entier, intelligence et cœur largement ouverts, à son incessante action et à son emprise... Et peu à peu toutes les zones de son univers intérieur sont pénétrées et conquises par l'influx vital de Celui qui veut être « tout à tous » (H. Caffarel, *Cahier* n° 1).

Un dialogue est ouvert où chacun fait part de ses découvertes dans son accès à Dieu. Les difficultés des uns et les réussites des autres doivent également contribuer au progrès de tous. Nous pensons nécessaire de souligner qu'à la base d'un tel échange, il y a la double conviction que voici : il existe des lois générales de l'oraison, tenant à ce qu'est Dieu, à ce qu'est la prière, à ce que nous sommes tous; et d'autre part il existe diverses voies d'approche, différentes façons de prier vraiment, ce qui rend le dogmatisme légèrement hors de propos sur bien des points de pratique de la prière. Nous nous contenterons de citer quelques extraits de témoignages :

> ... j'ai réalisé que l'oraison était « la part de Dieu », le temps à lui réserver sur nos journées, pour lui permettre de se saisir de nous, moyennant un abandon vrai et total à sa volonté. L'oraison ainsi comprise m'est apparue encore plus liée à la messe. C'est de notre part la même démarche : celle de l'offrande. C'est de la part de Dieu la même intervention pour saisir notre offrande... Cette nouvelle conception de l'oraison m'a amené à considérer l'importance de sa préparation...
>
> A partir du moment où j'ai compris le vrai sens de l'oraison, la principale difficulté a disparu : celle qui me faisait « juger » mon oraison, et me laissait inquiet quand j'avais le « sentiment » qu'elle ne m'apportait rien.
>
> J'en fais maintenant avant tout un temps donné à Dieu, que je m'efforce de préparer le moins mal possible (Anonyme, *Cahier* n° 1).
>
> Si tant de chrétiens ne savent pas faire oraison, ne serait-ce pas que les attitudes de prière ont perdu pour nos contemporains leur sens primitif de soumission et d'adoration ? Moi-même, je sens qu'actuellement il me manque un rite extérieur de l'oraison (Autre anonyme, *Cahier* n° 1).

On saisit quel est le ton de la revue : non pas celui d'un enseignement didactique assez intemporel, mais celui d'une recherche adaptée aux chrétiens de notre époque. Ainsi, parmi les diverses attitudes que certains correspondants décrivent comme étant la plus appropriée à leur prière (C. n° 1), on reste libre de choisir pour orienter son propre comportement.

La recherche va de pair avec une nourriture doctrinale qui est fournie notamment par les « lettres sur l'oraison » de M. l'abbé H. Caffarel; peu à la fois, mais avec une grande sûreté, comme on en jugera. (A ce propos nous recommandons aussi, bien volontiers, le numéro spécial de l'Anneau d'Or qui a paru sur ce thème : *Seigneur, apprends-nous à prier.*)

> La sanctification n'est pas l'affaire de l'homme avec le concours de Dieu, mais bien l'œuvre de Dieu avec le concours de l'homme. Et c'est tout différent...
>
> Prenez conscience, je ne dis pas de la présence de Dieu mais de

Dieu présent : un vivant, le Grand Vivant, qui est là vous attendant, qui vous voit, vous aime, qui a son idée sur cette prière qui commence... (H. Caffarel, *Cahier* n° 2).

Ces cahiers sont appelés à aider beaucoup de chrétiens qui ne les prendront pas pour ce à quoi ils ne cherchent pas à se substituer, un traité complet et systématique de la prière ou une technique toute montée d'oraison dispensant des tâtonnements personnels.

Pas plus qu'on ne devient ébéniste, musicien, écrivain, du jour au lendemain, pas plus on ne devient homme de prière sans un laborieux apprentissage. Pour s'en étonner, il faudrait ne posséder qu'une bien pauvre idée de la prière... (H. Caffarel, *Cahier* n° 2).

Les *Cahiers* ne vous dispensent pas de chercher par vous-mêmes : cet effort nécessaire, personne ne le fera à votre place. Nous voulons seulement vous apporter les suggestions de ceux qui nous ont devancés sur les chemins de la prière, vous signaler des écueils, disposer des repères. Et l'Esprit du Seigneur éveillera votre esprit... (Anonyme, *Cahier* n° 3).

Néanmoins, restez toujours modeste, n'imitez pas ceux qui s'imaginent naïvement que les idées qui leur viennent sont incontestablement les idées mêmes de Dieu... La seule différence entre débutants et expérimentés est que ces derniers sont aussi ceux qui savent le mieux écouter (H. Caffarel, *Cahier* n° 3).

Souhaitons à cette petite revue de poursuivre l'objectif entrevu :

Nous voulons que nos *Cahiers* soient autre chose qu'une simple revue que l'on feuillette, en quête d'information, mais bien qu'ils constituent comme un carrefour de chrétiens qui s'exercent à l'oraison et qui entendent former entre eux une grande équipe de prière.

La difficulté qu'on rencontre à bien prier est si réelle qu'on ne s'étonne pas de voir s'y heurter ceux mêmes qui dans l'Église ont assumé une fonction particulière les faisant prier au nom de tous. Léon Delmont, le voyageur de *La Modification* de M. Butor, observe sur le vif l'ecclésiastique qui, dans le même compartiment, tente de satisfaire à ses obligations de bréviaire. Michel Butor décrit longuement l'ennui que distille ce clerc qui ouvre et ferme son bréviaire, l'abandonne comme un roman sur la banquette pour prendre l'air dans le couloir, le reprend, bâille... Commentant ces passages du roman, Pierre Blanchard souligne l'aspect social d'édification ou de contre-édification qu'exerce l'acte de prier sur ceux qui en sont les témoins occasionnels (dans PRÊTRES DIOCÉSAINS, février 1958, p. 84) :

Nous projetons nos états intérieurs, union à Dieu et recueillement, conscience professionnelle et attention suffisante, lassitude ou ennui. Les hommes lient si souvent prière et ennui dans leurs schèmes dynamiques que, si le prêtre leur donne l'impression que la prière, loin de le captiver, ne le mobilise pas, leurs conclusions sont implacables. Les saints ont converti les hommes parce que les hommes les ont vu prier, parce qu'ils savaient, voulaient, aimaient prier.

Là même où l'apologétique attire le plus de méfiance, on ne saurait s'irriter de celui qui

exprime sa vie de foi, sa vie d'union à Dieu, par une prière faite sans démonstrations inutiles. Une telle prière, si les circonstances s'y prêtent, est beaucoup mieux apte à mettre en présence du sacré que de longs discours. L'incroyant ou le non-pratiquant n'est plus ici en face de mots dont il se défie comme de pièges; il est *mis en présence,* non pas immédiatement d'un sacré auquel il n'est pas encore sensibilisé, mais d'une sorte de miroir dont il devine la communion avec un monde invisible qui nous dépasse tous. Le monde a aujourd'hui moins besoin d'apologies de la foi que de témoignages directs de la foi. La prière constitue certainement, en famille ou ailleurs (je pense à ces étudiants de telle ou telle université qui, au su des autres mais sans provocation, se réunissent régulièrement non pour palabrer, mais simplement pour prier ensemble), une voie majeure de ce témoignage direct de foi.

P. Blanchard poursuit son commentaire :

> C'est une vraie responsabilité que de prendre son bréviaire dans un train pour le lire, pour le prier, ou pour s'en libérer comme d'un cauchemar. Je me rappellerai toujours le geste d'un curé, par ailleurs fort sérieux, déposant son bréviaire dans son presbytère, après complies, avec un geste de délivrance... C'était le sens d'une existence sacerdotale honnête qui avait oublié d'être mystique. Sa prière était le devoir d'un bon serviteur, ce n'était pas le chant d'une amitié.

Ne méprisons pas le sens du devoir. Ceci vaut pour la plupart des humains : si l'on attendait l'inspiration ou la ferveur avant que de se mettre à prier, on ne prierait pas tous les jours. Mieux vaut accepter qu'il y ait dans la prière un aspect d'obligation dont la perception régularisera nos rythmes de prière. C'est trop évident dans la vie religieuse où le rythme de prière est institutionnel et rigoureusement déterminé sans tenir compte des dispositions subjectives de chacun. C'est encore clair pour le prêtre lié par l'obligation quotidienne de l'office divin : il y a des jours où il serait tenté de donner tout son temps au ministère « actif ».

Dans la pédagogie de l'oraison, A. Gaultier-Sageret, S. J., développe le rôle de l'abnégation (*Abnégation et oraison,* CHRISTUS, 17, janvier 1958).

> Pas d'oraison ascendante sans abnégation croissante... une constante pratique de l'abnégation doit à la fois *préparer, accompagner* et *suivre* toute pratique de l'oraison.

L'auteur passe en revue les principales dispositions que la tradition tient pour favoriser la prière (la mortification, la pureté de cœur, le recueillement, le détachement) pour montrer le lien de chacune d'elles avec l'abnégation qui les alimente toutes.

> Tous les auteurs spirituels affirment qu'on ne verra jamais une âme d'oraison encore immortifiée et attachée à ses aises... Pas de vie intérieure véritable, et donc pas d'oraison possible, si l'on ne recherche pas une pureté de cœur toujours plus grande... une telle pureté ne peut gagner en profondeur

que si l'on accepte sans se décourager de dévorants renoncements intérieurs... Il est absolument impossible d'aboutir à un recueillement proprement intérieur, sans avoir à se renoncer très sérieusement. Le silence intérieur exige encore plus de renoncements que le silence extérieur. Garder son âme libre de tout bruit... est un grand exercice d'abnégation intime, car c'est quitter le seul chez-soi qui parfois paraît nous rester, mais en lequel le Dieu de l'oraison ne peut guère habiter... De fait, c'est bien à ces obstacles entre Dieu et nous que vient remédier ce plus grand renoncement qui va jusqu'à renoncer à toute échappatoire. Ainsi, se détachant de plus en plus foncièrement de soi, on devient de plus en plus libre pour s'attacher à Dieu...

C'est alors qu'il faut bien faire attention au rôle de l'abnégation sous ses différentes formes. Se dépouiller de soi-même ne serait pas prier, ne serait même pas aider à la prière, si l'on n'y trouvait une libération de soi qui soit simultanément attachement à Dieu, intérêt aux choses de Dieu, souci du Royaume. L'abnégation paraît centrée sur le sujet; en fait, sa véritable raison d'être et sa pratique chrétienne renvoient le sujet à Dieu. De son côté l'oraison, qui est essentiellement contact avec Dieu, exige de fait des préparations dans le sujet. Dans ce double mouvement nous touchons ce qu'il y a de capital dans les rapports si profonds qui unissent abnégation et oraison; et par-delà, vie morale et vie mystique.

L'oraison n'implique pas de soi l'abnégation; l'oraison appelle l'abnégation en raison du fait que voulant prier nous demeurons dans l'histoire fils d'Adam. C'est dans cette perspective qu'il y a lieu d'entendre cette réflexion du P. Gaultier-Sageret :

... il reste encore qu'à toutes les étapes de la vie intérieure, et quelle que soit la forme d'oraison, le temps de la prière demeure toujours un temps d'abnégation... Qui donc n'a jamais senti la moindre répugnance à commencer sa prière, ni aucun ennui à la maintenir un certain temps prévu d'avance ? Qui n'a jamais rien eu à sacrifier de son temps, de ses travaux, de ses distractions, pour ne pas sacrifier une méditation quotidienne, ou pour se soumettre à des exercices de piété s'imposant à heures fixes ? ... nous ne prierons le plus souvent qu'en devant faire effort pour veiller, péniblement, comme des hommes... La prière, en effet, n'est encore qu'une vigile précédant et préparant une vision dont l'aube ici-bas ne point même pas. Elle doit se prolonger en une nuit qui exige un effort contraignant.

On sait gré à l'auteur de chasser le tableau idyllique de l'oraison telle que la conçoivent beaucoup qui ne la pratiquent pas; un pareil tableau risque de n'attirer à la prière que pour plonger ensuite dans le découragement et inciter à l'abandon définitif d'une oraison où l'on ne trouve rien. Il est bon toutefois d'indiquer l'autre préjugé qui nuit au développement de l'oraison chez les laïcs : il consiste non plus à croire que les religieux font oraison aussi facilement qu'ils respirent et que cela leur apporte sans difficultés et imperturbablement douceurs et consolations, mais à croire que l'oraison est quelque chose de beaucoup trop difficile ou compliqué pour n'être pas laissé aux

spécialistes de la vie religieuse qui semblent n'avoir que cela à faire. Bien des chrétiens vertueux ne font pas oraison parce qu'ils estiment la chose hors de leur portée; en quoi ils se trompent.

L'oraison qui participe aux difficultés que rencontre notre faible nature (sur quoi s'étend l'article en question) reste néanmoins tournée de l'autre côté vers le mystère ineffable d'un Dieu qui est Lumière, Paix et Amour. L'oraison comporte donc un côté ensoleillé, si l'on peut dire, et se nourrit là d'une vie théologale où le principal acteur n'est plus le sujet moral mais Dieu agissant par sa grâce. Nous ne reprocherons pas cependant au P. Gaultier-Sageret de ne nous avoir entretenu que des difficultés psychologiques et morales, car telle était la matière de son article et nous devons reconnaître que c'est sur de tels obstacles que notre vie spirituelle risque de se heurter au point de nous empêcher de présenter à la grâce un terrain propice. C'est aux aridités que notre expérience aura le plus communément affaire : nous n'avons rien à gagner à vouloir l'ignorer.

L'abnégation comme préparation à l'oraison; l'abnégation comme climat présent de l'oraison (« grâce d'abnégation de soi et grâce d'union à Dieu coïncident », *ibid.*); ce serait encore trop peu, et l'auteur a raison d'ajouter que pour être valable l'oraison ne saurait s'abstraire de la loi de la croix, à l'œuvre dans le comportement futur de l'orant :

> Trop souvent, en effet, il arrive que la prière ne constitue guère pour certains qu'une évasion sentimentale en laquelle on se gare des amertumes de l'existence ou de la lutte contre soi-même... Un des plus sûrs critères pour juger de la qualité de la prière est donc le plus souvent d'évaluer le renoncement pratique qui la suit, beaucoup plus que de chercher à définir et à classer le mode d'oraison où l'on serait parvenu.

L'auteur ne se lasse pas d'insister sur le rôle de la volonté humaine en tout cela. N'oublions cependant pas que si l'acte d'abnégation est acte de volonté, c'est aussi et indissociablement un acte d'amour (et d'amour éclairé). Le terme de *volonté* a pris aujourd'hui un sens tellement restreint que l'*amour* ouvre un plus large horizon, en découvrant la finalité ultime de nos actions : Dieu comme Souverain Bien. N'oublions pas davantage que dans la vie de prière de chacun, le sujet n'est pas seul à agir : Dieu nous aimerait-il vraiment s'il ne travaillait pas à aller à notre rencontre? Nous analysons nos actions, c'est fort bien; mais Dieu lui aussi agit et pour composer notre histoire spirituelle ces actions divines ne pèsent pas moins que les nôtres, bien que leur mystère outrepasse le domaine où se meut notre sagacité.

F. L.

LES LIVRES

BIBLE

GASTON BRILLET, ancien Supérieur général de l'Oratoire : *Le Sauveur*, t. I : *L'enfance et le début du ministère de Jésus*; t. II : *Le ministère galiléen de Jésus*. Coll. « Le rameau ». Éd. La Colombe, Paris, 1957; 210 et 204 pp.; 800 fr. chaque vol.

On n'a pas oublié les deux opuscules, parus avant la guerre chez Desclée de Brouwer, où le P. Brillet avait laissé publier des notes de conférences sur *La vie intérieure de Jésus* et *Jésus parmi les hommes*. On se réjouit donc de voir paraître, munies d'un sous-titre modeste, des « notes d'Évangile » qui forment une manière de commentaire suivi, et seront complètes en trois volumes.

Le travail a pris naissance dans un enseignement au Scolasticat de l'Oratoire à Montsoult, enseignement qui fut repris de multiple façon auprès de prêtres, de retraitants, spécialement d'universitaires, et unifié enfin dans cette rédaction d'ensemble où l'on voit se condenser des années d'étude, de réflexion, de prière.

La méthode suivie est définie dès le début (I, 7-9; résumé I, 99). Sauf quelques menus fragments de traduction, le texte des évangiles n'est pas reproduit. Il faut l'avoir sous les yeux, suivant les références données en tête des chapitres (saint Jean est intercalé par grandes sections dans la trame du récit synoptique). Chaque chapitre est divisé en trois sections, de longueur assez inégale suivant les cas. Les deux premières sont consacrées à la critique : « le texte, et les problèmes littéraires »; « les faits et les problèmes historiques ». La troisième, imprimée en caractères un peu plus grands, concerne « les idées, les âmes et les problèmes religieux ». C'est cette association de technique exégétique et de spiritualité qui donne à l'ouvrage sa saveur particulière.

Les constatations critiques, littéraires ou historiques, manifestent le sérieux de l'auteur, qui se munit d'ailleurs de nombreuses références. Elles font lentement le tour des questions. Elles ont l'avantage de poser les problèmes au niveau immédiat du texte étudié (par exemple, le problème synoptique est saisi sur le vif dès l'apparition de Jean-Baptiste (I, 99-102). Souvent elles se bornent à indiquer une difficulté au passage. Sont-elles « à jour » ? O vanité de l'érudition, comme tout cela vieillit vite! Nos jeunes maîtres eux-mêmes ne fréquentent plus guère les Loisy ou les Harnack, ils aimeraient connaître plus souvent la pensée du P. Brillet sur certains travaux tout récents.

Quant à la troisième section, elle s'attache à des « études d'âmes » (II, 156). On y recueille de belles et ferventes notations de psychologie religieuse sur Jésus et ceux qui l'en-

tourent. Fréquemment les traits sont prolongés jusqu'à nous, jusqu'à l'Église d'aujourd'hui déjà représentée par les apôtres ou la foule.

Le P. Brillet demande « aux savants l'indulgence, aux autres la sympathie » (I, 9). Mais la sympathie, certes, lui est acquise chez tous. Ceux qui le connaissent, ceux qu'il a formés à l'étude des livres saints, qui l'ont entendu faire passer dans son enseignement toute son âme et beaucoup de l'âme du Christ, ceux-là, avec joie, le retrouveront ici tout entier. D'autres risquent de se sentir moins satisfaits : l'émiettement des paragraphes, la juxtaposition de la critique et de l'analyse spirituelle, la mention de plus d'un problème laissé sans discussion, la mise en valeur trop discrète des éléments dogmatiques, laisseront peut-être leur désir inassouvi. Qu'ils cherchent plutôt dans ce livre des thèmes de méditation, des amorces pour la prière, le point de départ d'une étude personnelle qui aboutira à « voir Jésus » (Jo 12, 21 cité en exergue). Nous n'aurons jamais trop d'aides pour ouvrir l'Évangile, pour y rencontrer le Maître qui y parle et agit. Les chrétiens de nos jours ont de quoi se nourrir : aux grands ouvrages de Lagrange, Lebreton, Prat, Guardini, sont venus s'ajouter cette année même, celui du P. Bernard, *Le mystère de Jésus* (Cf. *La Vie Spirituelle*, juillet 1957) et celui-ci. Comme chacun des précédents, il a sa note propre : il se fera des amis, il en gagnera à Jésus notre Sauveur.

L.-M. Dewailly.

H. GOLLWITZER : *La joie de Dieu*. Commentaire de l'évangile de Luc. Éd. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1957; 330 pp.; 250 fr.

Sous le titre prometteur : *La joie de Dieu*, les pasteurs E. de Robert et A. Lacocque ont traduit pour le public français deux ouvrages d'Helmut Gollwitzer que l'auteur donnait comme une introduction à l'évangile de Luc, ne rendant pas superflus les commentaires. Ce recueil d'homélies, car tel nous paraît être le genre littéraire de l'ouvrage, paraît chez Delachaux et Niestlé paré du sous-titre de « commentaire de l'évangile de Luc ». On nous permettra de penser que cette dernière expression est mal venue chez un éditeur qui s'honore de nous fournir des travaux d'une haute compétence en matière biblique. En effet, cette glose moderne, qui cite d'abondance les cantiques populaires allemands et s'appuie sur la version de Luther, nous est reproduite en français d'après le texte de la Bible de Jérusalem. Avec tout le respect que nous devons à ces deux versions mémorables, on n'est pas dispensé de s'interroger — et non sans inquiétude — sur la rigueur d'un tel « commentaire », basé sur des traductions d'inspiration aussi différente, inquiétude que ne sauraient dissiper quelques légitimes mises au point sur les variations de traduction (pp. 80, 102, 107, 109, 131, 141, 168, 171, 177, 206, etc., avec préférence parfois pour la Bible du Centenaire dont je reconnais aussi tous les mérites, cf. p. 196).

Ceci dit, les digressions théologiques et psychologiques de l'auteur ne sont pas toujours sans profondeur (cf. pp. 83-84). Le point de vue pastoral est parfois original, je pense ici à telle page sur le « doute de Pâques » qui n'est point, contrairement aux apparences, le doute de l'incrédule, mais celui du chrétien, « un doute joyeux et irrespectueux à l'égard du règne de la mort sur terre, à l'égard de la vanité de notre vie, de l'irrévocabilité du cours du monde... (p. 312). Dans ce contexte pastoral, le témoignage d'un évêque russe fusillé par les « bolcheviks » (*sic*), et criant, le dos au mur, à ceux qui l'exécutaient : « Adieu ! vous les morts, j'entre dans la vie », ne manque point de pertinence.

Si ce livre n'apporte rien de nou-

veau aux biblistes, si on doit regretter qu'il n'ait exploité les travaux récents sur l'évangile de l'enfance ou la question synoptique, et omette de commenter telle ou telle péricope, ainsi pour l'eucharistie (et plus généralement Lc 22, 1-38), on reconnaîtra volontiers qu'il ne manque pas toujours d'une information de bon aloi (qui va jusqu'aux variantes du *Pater*). En définitive, ce livre, dont la traduction a parfois de l'élégance, sera utile pour la préparation d'un sermon et suggestif pour la méditation biblique.

L. R.

CLAUDE WIENER : *Recherches sur l'amour pour Dieu dans l'Ancien Testament.* Étude d'une racine. Letouzey et Ané, Paris, 1957, 85 pp.; 500 fr.

Le sous-titre précise la nature et les limites de cette thèse. On ne peut que féliciter l'auteur de sa modestie et de la probité de son enquête. De tels travaux sont plus utiles que bien des synthèses. Ils montrent la fécondité d'une étude philologique qui, en replaçant chaque emploi d'un mot dans son contexte, cerne progressivement les acceptions diverses qu'il a pu revêtir et permet de suivre, dans la mesure où les textes sont datés, le développement d'un thème, ses niveaux successifs d'approfondissement comme les durcissements ou les gauchissements qu'il a pu subir. Dans les plus anciennes traditions, la racine *'hb* évoque un amour électif, spontané et spirituel. C'est seulement avec les prophètes qu'elle sera fréquemment employée pour désigner d'abord l'amour personnel, exigeant et jaloux de Dieu pour son peuple, puis, plus lentement, l'amour des hommes pour Dieu. Cette attitude est, par contre, familière aux écrits deutéronomistes, elle s'épanouit dans le Cantique au travers du thème des épousailles. Les textes sapientiels post-exiliques sont plus discrets, mais ils manifestent une prise de conscience plus claire du caractère personnel de l'amour divin. Il restera au Nouveau Testament de dégager, au travers de la personne du Christ, toutes les résonances de l'*agapè*.

I.-H. D.

JACQUES TOURNIER : *Saint Marc l'Évangéliste.* Coll. « L'histoire dorée pour nos enfants ». Apostolat de la Presse, Paris, 1957; 96 pp.; 300 fr.

Nous savons bien peu de choses sur saint Marc. Mais il y a les suppositions : il est originaire de Chypre; le Cénacle était dans la maison de sa famille; c'est lui le mystérieux jeune homme qui, appréhendé par les gardes qui emmènent Jésus, s'enfuit en ne laissant qu'un drap entre leurs mains. Et il y a l'histoire : les *Actes* font une place à Marc. Et il y a les légendes.

De tout cela, J. Tournier fait un petit livre agréablement écrit (qui eût gagné à ne pas être illustré...), mais vraiment trop conjectural.

M. F.

AUGUSTIN GEORGE, S.M. : *Connaître Jésus-Christ.* Coll. « A la découverte de ». Équipes Enseignantes, Paris, 1957; 128 pp.; 450 fr.

Ce livret sobrement illustré a le sérieux et le réalisme qu'on est habitué à trouver aux fascicules des « Équipes Enseignantes », où déjà l'auteur a signé *A l'écoute de la Parole de Dieu* et l'*Évangile de Paul*. Rappelons, s'il en est besoin, que ce sont des plans d'étude destinés aux chrétiens de l'enseignement public; mais ils peuvent servir à tous, suivant la méthode appropriée : une lecture qui déjà donne assez de références pour inviter à une recherche personnelle,

puis des réflexions guidées par un questionnaire qui peut faciliter l'échange de vues.

L'étude ici proposée porte sur les évangiles synoptiques (il n'y a que trois ou quatre allusions à saint Jean, ce qui risque de laisser celui-ci trop à l'écart de la tradition évangélique). Le « Royaume des Cieux », synthèse de la prédication de Jésus, puis « La Pâque du Seigneur », depuis les annonces de la Passion jusqu'aux apparitions du Ressuscité, amènent une conclusion sur le « mystère de Jésus ». On pourrait, à propos du Royaume, marquer davantage la place centrale que tient, dans son annonce, la personne de Jésus lui-même. Une citation de Luc 9, 51, eût été bienvenue p. 77.

Le guide est sûr, c'est un homme du métier qui sait prendre un ton simple et direct. Chose moins répandue peut-être chez les hommes du métier, ses questions destinées à éveiller la réflexion et la prière sont d'un tour très concret, elles manifestent l'actualité du texte évangélique en projetant sa lumière sur la vie réelle du lecteur et le monde qui l'entoure.

L. M. D.

LITURGIE

J. A. JUNGMANN, s. j. : *La liturgie de l'Église romaine*. Éd. Salvator, Mulhouse, 1957; 231 pp.

Nul n'était mieux en mesure que le P. Jungmann d'écrire un ouvrage d'ensemble sur la liturgie romaine. Si son grand travail sur la messe est largement connu en France, on ignore trop chez nous les nombreux articles consacrés à des recherches préparatoires ou à des synthèses provisoires sur les difficiles questions que posent l'histoire et la structure de l'Office divin. Bien des aspects de la liturgie sacramentaire ont été également scrutés par un maître qui unit la sûre érudition de l'historien à une théologie solide et à des préoccupations pastorales extrêmement vives. C'est dire combien il faut se réjouir de voir traduit, sans trop de retard, le volume écrit d'abord en vue d'une collection italienne destinée aux laïcs. Il est doublement le bienvenu puisque nous ne disposions pas jusqu'ici en français d'un ouvrage d'ensemble qui fût à la fois informé de l'état actuel des recherches historiques et soucieux de dégager la signification théologique authentique de la liturgie et les conséquences pastorales qui en découlent. Après avoir brièvement évoqué les grandes étapes de l'histoire de la liturgie romaine et les règles juridiques qui l'organisent présentement, le P. Jungmann analyse les éléments constitutifs de toute célébration et décrit le cadre de la « maison de Dieu ». Les chapitres suivants sont consacrés aux fonctions sacramentelles, à la messe, aux heures canoniales et au cycle liturgique.

Ce livre est un compagnon indispensable pour tout prêtre comme pour les laïcs soucieux de prendre, en connaissance de cause, aux célébrations liturgiques, la part active à laquelle l'Église les convie de plus en plus instamment.

I.-H. DALMAIS.

G. BALDESCHI : *Sacre Ceremonie*. Ed. Liturgiche, Roma, 1957; 484 pp.; 1.500 lires.

A. BUGNINI et C. BRAGA : *Ceremonie della Settimana Santa*. Ed. Liturgiche, Roma, 1957; 132 pp.; 500 lires.

« Baldeschi » est un manuel de liturgie qui a toujours joui en Italie de la faveur des clercs et des cérémoniaires. Le voici à nouveau réédité,

c'est sa dixième édition, de façon plus pratique, réunissant en un seul volume les offices ordinaires et extraordinaires ainsi que les offices pontificaux tout en restant un petit livre bien présenté et très aéré. Il est à ce point de vue un modèle du genre.

Le P. Baldeschi n'est point un auteur récent; il vécut au XIX[e] siècle et fut cérémoniaire du pape Léon XIII. Aussi ses confrères qui ont fait cette réédition ont eu à cœur de tenir compte des récentes modifications dues aux Décrets sur la simplification des offices et sur la restauration de la Semaine Sainte, comme aussi de l'évolution liturgique du rubricisme à une compréhension vivante des rites. Cela se manifeste spécialement au sujet de la Semaine Sainte qu'ils ont cru bon, et avec raison, de donner aussi dans une édition séparée.

Nous croyons que le souhait des éditeurs de faire de « Baldeschi » un ami fidèle et un conseiller compétent pour le service de Dieu dans le culte liturgique sera réalisé grâce à leur travail.

P. Franceschini.

Gerard ELLARD, S. J. : *Master Alcuin liturgist.* Loyola University Press. Chicago, 1956; 266 pp.; $ 4.

Le renouveau liturgique doit attirer l'attention sur ceux qui, à des moments décisifs, ont travaillé à fixer la prière officielle de l'Église. L'intelligence de leur œuvre est une condition indispensable de la réforme actuellement en cours. Depuis cinquante ans, de nombreuses monographies érudites ont vu le jour, dispersées dans d'innombrables publications souvent peu répandues. C'est dire l'intérêt qu'il y aurait à faire le point de nos connaissances actuelles et, lorsque la chose est possible, à tenter une synthèse. Le P. Ellard, l'un des meilleurs artisans du mouvement liturgique aux U.S.A., vient de l'entreprendre pour Alcuin. On pouvait difficilement mieux choisir. L'œuvre d'Alcuin se situe dans le cadre du premier effort sérieux pour unifier la liturgie de l'Occident latin en adaptant à des besoins nouveau la liturgie locale de Rome. La situation de cette liturgie dans la seconde moitié du VIII[e] siècle, les conditions dans lesquelles les livres romains et notamment le sacramentaire papal furent transmis à Charlemagne en vue de servir de base à la liturgie de toutes les églises : cathédrales, conventuelles ou privées de l'empire, nécessitèrent un important travail d'adaptation et de révision dont Alcuin fut le principal artisan. Tous les aspects de son œuvre sont ici étudiés sur la base des meilleurs travaux des spécialistes. Pour en faire comprendre la signification et l'importance, l'auteur est amené à esquisser les lignes fondamentales de l'histoire de la liturgie romaine jusqu'au IX[e] siècle et même, dans un dernier chapitre, à suivre les vicissitudes des textes établis par Alcuin jusqu'au milieu du X[e] siècle qui devait voir inaugurer, dans les pays germaniques, un nouvel état de la liturgie, base immédiate de celle que nous connaissons encore. Les spécialistes et les étudiants trouveront commodément rassemblée dans ce volume une masse considérable d'informations et de références et pourtant ce n'est pas un ouvrage d'érudition austère; quiconque veut connaître et comprendre la liturgie qui est encore la nôtre le lira avec autant d'intérêt que de profit.

I.-H. Dalmais.

Georgette DOUSSELIN : *Le règne de la paix. Veillées de prières.* Temps après la Pentecôte. Paris, éditions Fleurus, 1957; 128 pp.

Deux brochures précédemment parues ont fourni des veillées de prières pour le cycle de Noël et pour le cycle de Pâques; « le Règne de la paix » vient les compléter en centrant céré-

monies et paraliturgies sur la phrase du *Pater*. « Que votre Règne arrive », ce règne que l'Église, au cours des âges, s'efforce pas à pas à réaliser. Ces veillées ont déjà été utilisées surtout au cours des grands rassemblements de Pax Christi : prière pour la moisson et prières pour la terre, prière pour la Lumière, supplications pour ceux qui ont faim, méditations sur la vie des saints, célébration en l'honneur de Marie, Reine de la Paix, autant de thèmes qui pourront aider prêtres de paroisses, missionnaires et aumôniers pour les cérémonies religieuses de l'été.

M.-L. T.

GREGOR VON NAZIANZ : *Macht des Mysteriums*. Sechs geistliche Reden an den Hochtagen der Kirche. Aus dem Griechischen übertragen von Thomas Michels, o.s.b. Patmos-Verlag, Düsseldorf; 126 pp.; 6.80 DM.

Cet ouvrage ouvre une nouvelle collection de textes patristiques « Anciennes Sources, Force Nouvelle », que dirigent deux Pères bénédictins de l'abbaye de Maria-Laach. L'un d'eux, le P. Thomas Michels, nous donne ici la traduction de six sermons de Grégoire de Nazianze sur l'année liturgique : Noël, Épiphanie, Pâques, Pentecôte. Ces sermons sont célèbres, mais rarement lus. A notre connaissance, un seul des six sermons présentés dans ce recueil fut traduit en français, dans l'homéliaire patristique de la collection « Lex Orandi ». Ce sermon sur Pâques, il est vrai, comprend un long passage emprunté à un sermon sur Noël. Que Grégoire de Nazianze puisse reprendre pour la fête de Pâques une partie d'un sermon tenu pour la fête de Noël est significatif. Pour lui chaque fête est l'occasion de remettre sous les yeux des fidèles toute l'économie du salut, même si un aspect de celle-ci est davantage mis en relief. Bien plus, chaque fête liturgique est un « Mystère », ce que Dom Michel, en disciple de Dom Casel et de Dom Herwegen, souligne avec force. Par la liturgie, les « Mystères » du Christ sont, dans une certaine mesure, rendus présents pour se renouveler en nous et nous conformer peu à peu au Sauveur lui-même. Ou, comme le disait déjà Dom Capelle en 1937 : à chaque étape de l'année liturgique, « ce n'est pas seulement un modèle qui nous est proposé, mais une grâce qui nous atteint, la grâce d'une mystérieuse assimilation au mystère qui se célèbre, Noël, Pâques ou Pentecôte ».

Souhaitons que cette nouvelle collection bien inaugurée s'enrichisse vite de nombreux autres ouvrages aussi beaux et qu'elle contribue à faire connaître les Pères et à les faire mieux aimer.

F. REFOULÉ.

THÉOLOGIE MORALE

GERALD VANN, o.p., and P. K. MEAGHER, o. p. : *Stones or Bread?* Collins, London, 1957; 128 pp.

Satan est un personnage réel qu'on reléguerait à tort comme un mythe dépassé. Ses suggestions ne sont pourtant pas moins insidieuses que jadis, et pas moins efficaces sans doute. Le Christ l'a pris au sérieux. Sans faire œuvre d'exégètes à proprement parler, deux dominicains anglais commentent la page si riche des Évangiles synoptiques nous mettant en face de la triple tentation du Christ au désert. Quelles leçons en tirer pour déjouer le Tentateur en triomphant des formes que ses sollicitations peuvent revêtir à l'égard des chrétiens de ce siècle ? Voilà la question principale à laquelle répond ce livre qui utilise à cet effet les

ressources d'une bonne connaissance biblique, aussi bien que celles d'une psychologie de l'homme contemporain et d'une prudence chrétienne. Refuser de changer des pierres en pain, est-ce condamner le désir de sécurité et le bien-être ? Sinon, comment rester pauvre en esprit et détaché des biens de ce monde ? Les « périls du Pinacle » ne recouvrent-ils pas, en même temps que celle de la présomption, des tentations subtiles devant lesquelles notre sens du péché reste parfois trop court ? Enfin, que signifie que la poursuite d'une fin bonne ne justifie pas tous les moyens dont on se servirait ? Contre l'illusion de servir Dieu quand on agit par orgueil ou égoïsme, ou en aliénant la liberté d'autrui par abus d'autorité, ces pages veulent aider à purifier nos motifs et à retrouver dans la grâce l'aide positive qui nous acheminera au bien pour lequel nous sommes faits.

F. L.

Catholicisme, hier, aujourd'hui, demain. Encyclopédie en sept volumes dirigée par G. JACQUEMET (18 : Mgr Gibier-Guillaume). Letouzey et Ané, Paris, 1957.

Ce récent fascicule, longtemps attendu, ne décevra pas les usagers de cette excellente encyclopédie. Les notices biographiques et hagiographiques en remplissent la majeure partie; par contre, les indications, si rapidement périmées, sur les œuvres, mouvements et associations ont pu être extrêmement réduites par un ingénieux groupement. On s'arrêtera particulièrement ici aux deux beaux articles théologiques « Gloire » et « Grâce » (J. de Bacciochi); le premier est particulièrement neuf et suggestif. A signaler aussi les articles « Glaive » (théorie des deux) (Y. Congar), « Gnose » (A. Sagnard) qui, comme un certain nombre d'autres également rédigés par les meilleurs connaisseurs du sujet, fournissent le dernier état de la question sur des points particulièrement controversés d'histoire des doctrines. Le directeur de l'Encyclopédie s'est courageusement réservé quelques articles particulièrement délicats pour des raisons diverses; tels « Greffe » (humaine) ou « Grégorien » (chant), « Guéranger » (Dom), « Guérisseurs » ou « Guerre » (en collaboration avec le R. Ducatillon), témoignant partout d'une large et riche information ainsi que du tact nécessaire. Souhaitons que les difficultés diverses qui ont trop longtemps retardé la publication de ce fascicule n'entravent pas la continuation rapide d'une aussi utile entreprise.

I.-H. D.

Roger GUINDON, O.M.I. : *Béatitude et théologie morale chez saint Thomas d'Aquin.* Origines. Interprétation. Éd. de l'Université d'Ottawa, 1956; 360 pp.

Étude sur la place du traité de la Béatitude dans la théologie de saint Thomas. Elle a surtout le mérite d'en faire connaître les antécédents historiques. L'auteur nous promet de donner à l'exposé doctrinal de la question « l'ampleur qu'il mérite dans un travail ultérieur » (p. 10). Les préambules fournis dans ce livre prendront alors toute leur valeur.

R.-L. O.

Virgil REDLICH, o.s.b. : *Moralprobleme im Umbruch der Zeit.* Max Hueber Verlag, München, 1957, 1 vol. de 181 pp.

Le recueil que publie sous ce titre le P. Redlich contient une série d'études, dues à différents auteurs, sur les problèmes les plus actuels de la morale. Dans la première de ces études (pp. 3-12), le chanoine Jacques Leclercq souligne précisément la nécessité d'un renouvellement — il écrit même d'une « révolution » — dans la manière de traiter la morale :

par exemple, les notions autrefois bien claires et bien délimitées de « naturel » ou d' « acte » gardent-elles encore toute leur valeur, alors que les progrès de la science amènent à se demander où sont les limites de la nature, et que la psychologie des profondeurs montre que chacun de nos actes est entouré d'un réseau complexe de motivations diverses ? M. le chanoine Delhaye (pp. 13-40) fait un clair bilan de l'apport considérable des penseurs français, tant dans le domaine de la philosophie que dans celui de la théologie morale, au cours des années qui ont suivi la deuxième guerre mondiale, et il fait le point des tendances actuelles. La suite de l'ouvrage est due à des collaborateurs allemands. Après un exposé d'ensemble de M. Heinz-Horst Schrey sur « la morale protestante actuelle » (pp. 41-66), différents auteurs examinent, d'une façon souvent approfondie, en se référant surtout aux débats qui ont eu lieu en Allemagne, et en confrontant particulièrement les positions catholiques avec celles des protestants, différents problèmes-clés de la morale. M. Leonhard Weber étudie successivement : « l'érotique moderne et la vie chrétienne » (pp. 67-100) et « l'interprétation théologique de la maladie » (pp. 101-132); le P. Bernhard Häring : « la place de la loi dans la théologie morale » (pp. 133-152); M. Wolfgang Weilgart : « la psychologie de la paix et le christianisme » (pp. 153-164); le Dr Eva Firkel : « la crise morale à la lumière de la psychothérapie » (pp. 165-181).

On ne saurait attendre d'un tel ouvrage une étude exhaustive et didactique des questions soulevées : la variété des sujets et la façon particulière dont chaque auteur les envisage s'y opposent. Tel quel, cet ouvrage fournira cependant aux moralistes une riche documentation et des suggestions utiles.

A. Liefooghe.

CATHOLICITÉ

Mgr Renard : *Pour une évangélisation et une catéchèse d'Église.* La Bonne Presse, Paris, 1957; 102 pp.

Cette plaquette groupe deux conférences de Mgr l'Évêque de Versailles précédées d'une copieuse introduction. Tout se tient pourtant, et fort bien, dans ces trois documents.

La foi transcende tout humanisme temporel, toute opinion humaine. Cela crée au témoin de Jésus-Christ un devoir de purification de ses paroles et de ses idées sous l'influence de la Parole de Dieu.

L'évangélisation est l'annonce de la bonne nouvelle. Elle est un devoir parce qu'elle naît dans le témoignage de foi et de charité auquel tout chrétien est tenu, mais, du coup, « la vie d'un chrétien ne devient une présence de témoignage que si elle dépasse un certain seuil de foi et de charité » (p. 49). On souhaiterait que cette phrase fût longuement développée dans une perspective pastorale : quand inviter les laïcs à entrer dans des mouvements apostoliques ? Comment leur faire franchir le seuil dont il est question ?

Affaire d'Église, la catéchèse, consécutive à l'évangélisation veut conduire le catéchumène dans l'Église et jusqu'à l'Eucharistie. Elle ne peut être l'œuvre de catéchistes qui préféreraient leurs opinions à la tradition ou se laisseraient influencer par des perspectives de salut dégradées de l'authentique foi catholique.

Ce petit livre se lit aisément : la pensée en est accessible et le style clair. Il répond exactement à son intention pastorale.

Cl. Bourgin.

Le Monde attend l'Église. Éd. de Fleurus, Paris, 1957; 290 pp.

Ce recueil de témoignages arrive à sa date, l'année du Congrès de l'Apostolat des laïcs. Il permet de juger de la profondeur avec laquelle les laïcs du monde entier entendent vivre en chrétiens leurs métiers et leurs fonctions. Il est très souhaitable que ce livre se répande dans le grand public. De lecture facile, orné de portraits et de photographies, il donne une vue panoramique de l'efficience chrétienne sur la civilisation présente. On ne peut entrer dans le détail de chacun des articles. Qu'il suffise de citer, parmi les collaborateurs de cet ouvrage utile, les noms déjà célèbres dans le monde catholique de John Wu, Christopher Dawson, Karl Stern, Konrad Adenauer, Wladimir d'Ormesson, Giorgio La Pira, Joseph Folliet... En somme, c'est un document qu'il faut lire pour mieux comprendre le dernier congrès qui s'est tenu à Rome.

GUY LAFON.

Mgr CHAPPOULIE : *Luttes de l'Église.* Tome I, *Perspectives missionnaires.* Éd. Fleurus, 1957; 275 pp.; 790 fr.

L'évêque d'Angers n'a consenti à cette publication de ses écrits et discours qu'après de vives sollicitations. Encore ne possédera-t-on dans les deux volumes promis, le second devant paraître vers Pâques 1958, qu'un choix de ce qui a été prononcé et publié. Peut-être regrettera-t-on que l'on n'ait pas, au prix d'une typographie plus serrée, donné de plus larges extraits. Ses paroles fortes et mesurées ont, en effet, un profond retentissement et fournissent aux futurs historiens de l'Église de France une contribution de valeur. Le présent volume se distribue en deux parties : les missions, l'évangélisation de la France. Le suivant traitera de : la paix et la morale internationale, l'action sociale en Anjou, l'enseignement, la vie du chrétien dans l'Église. A l'auteur de ces textes, on peut attribuer les qualités qu'il reconnaît au cardinal Suhard : la sagesse, l'équilibre, le sens aigu de l'Église. Une idée revient à plusieurs reprises : évangéliser, c'est civiliser. « (L'Église) n'est jamais si puissante maîtresse de civilisation que lorsqu'elle enseigne aux nations son *Credo* et sa morale... Le chapelet... est un instrument de civilisation. Et c'en est un autre que le crucifix, image du Fils de Dieu mort pour tous les hommes sans distinction » (pp. 32 et 34). La foi dans l'Église illuminée des rayons de Pâques court tout au long de ce bel ouvrage. Face aux réalités du monde moderne, paysan et ouvrier, dans la douloureuse affaire des prêtres-ouvriers, au cœur des difficultés de l'Action catholique et de l'action missionnaire, l'orientation donnée par l'Église est le phare qui ne trompe pas, la lumière et la force de notre chemin. L'avant-propos parle à juste titre de l'optimisme missionnaire de ces pages qui n'ont pas vieilli : être avec l'Église, c'est participer à son impérissable jeunesse.

ANDRÉ RÉTIF.

P. GHEDDO : *Le réveil des peuples de couleur.* Prés. de Vittorino VERONESE, prés. du Conseil exécutif de l'UNESCO; trad. de l'italien par J. A. BECKAERT, A.A. Coll. « Le poids du jour ». Éd. du Centurion, Paris, 1957; 257 pp.

Livre de première importance : c'est une documentation claire, précise et complète sur le fait suivant : « Les peuples de couleur — un milliard et demi d'hommes — sont en train de réaliser à une cadence de compétition la plus colossale évolution de civilisation dont soit témoin l'histoire » (p. 12). Libérés de la tutelle de l'Occident, ils s'organisent eux-mêmes grâce aux techniques modernes, et ils risquent de constituer

un monde fermé au christianisme. L'auteur situe cette évolution à partir de la première conférence internationale des peuples de couleur, réunie à Bandoeng en avril 1955 et rassemblant des délégués de vingt-neuf nations d'Asie et d'Afrique; puis il retrace les principaux événements qui marquèrent la fin du colonialisme. Une deuxième partie expose les dangers actuels pour l'Église missionnaire : les infiltrations du communisme et le réveil de l'Islam et du Bouddhisme. Enfin une troisième partie caractérise la position de l'Église par rapport au colonialisme, au nationalisme et à la situation sociale du monde de couleur. Les deux premières parties sont sans contredit les plus remarquables. Elles permettent de se faire une idée précise de l'état du monde actuel, dans toute sa complexité et de se débarrasser des vues simplistes qui orientent trop souvent nos jugements. Tout chrétien devrait prendre connaissance de ce livre, afin de comprendre l'extrême gravité de l'heure présente et l'urgence du devoir missionnaire.

R.-L. Oechslin.

J. P. AUJOULAT : *Aujourd'hui, l'Afrique.* Coll. « Église vivante ». Éd. Casterman, Tournai-Paris, 1958; 400 pp.

« Il nous a semblé opportun d'orienter aujourd'hui vos regards vers l'Afrique, à l'heure où celle-ci s'ouvre à la vie du monde moderne et traverse les années peut-être les plus graves de son destin millénaire. » Ce passage d'un message de Pie XII (cité par l'auteur, p. 393) montre assez aux catholiques l'actualité et l'importance des problèmes qu'étudie *Aujourd'hui, l'Afrique.* Et personne, par ailleurs, n'ignore la place grandissante que prennent, dans les journaux, les événements politiques et économiques d'Afrique Noire, pas plus que le grand nombre de conférences et d'études que ces événements suscitent actuellement.

Pour tous, donc, sujet actuel; pour beaucoup, sujet brûlant. Or, justement, le premier mérite du Dr Aujoulat est d'en avoir traité sans déformations partisanes ou passionnelles. Et sa sérénité est d'autant plus admirable qu'elle n'émousse d'aucune façon l'acuité de certains problèmes négro-africains, ni la vigueur des solutions qu'ils nécessitent (cf., par exemple, p. 137). Ce livre a encore le très grand avantage d'être à la portée d'un large public. Étant dépouillé des échafaudages d'érudition et de technique sociologiques, sa lecture n'est plus réservée aux seuls spécialistes, tout en demeurant d'un très réel intérêt pour ces derniers. Soyons encore reconnaissants à l'auteur d'avoir su démêler l'écheveau si complexe des problèmes d'Afrique Noire, sans lui appliquer de force des principes d'explication hétérogènes, mais en mettant en œuvre une psychologie sociale très clairvoyante et qui ne néglige aucun élément.

Ayant en effet préféré une analyse descriptive à une systématisation *a priori*, le Dr Aujoulat a réussi à nous présenter une étude complète des grandes questions que nous pose l'ensemble des territoires de l'Afrique contemporaine : questions de mentalité et de civilisations, questions socio-économiques, politiques et spirituelles; telles sont les cinq grandes parties qui subdivisent ce livre de 400 pages, que l'on pourrait à juste titre, nous semble-t-il, qualifier de *Somme négro-africaine.*

Dans ces conditions, il était inévitable que certaines pages s'en tiennent à des vues générales. Sinon, évidemment, plusieurs tomes eussent été nécessaires. On ne saurait dès lors reprocher à l'auteur d'avoir si rapidement esquissé les éléments qui définissent *la civilisation* (pp. 168-180 *passim*). Mais cependant certains lecteurs regretteront peut-être un peu que l'*Islam noir* ne soit étudié qu'en trois pages (pp. 322-324, où ne sont pas mentionnés les Instituts islami-

ques d'Abéché et de Boutilimit, pourtant si importants pour leur incidence politique...), et d'autres pourront s'étonner que, dans la cinquième partie, quelques pages ne soient pas consacrées aux missions protestantes. Plusieurs lecteurs, enfin, aimeraient beaucoup qu'une bibliographie, même sommaire, termine le livre.

Cela n'empêche pas *Aujourd'hui, l'Afrique* d'être un ouvrage d'une très haute qualité. Il témoigne de l'accueillante clairvoyance et de la sereine vigueur dont peut fait preuve un esprit vraiment chrétien au sein de si difficiles problèmes.

J.-D. MERLO.

FRANÇOIS HOUANG : *Ame chinoise et christianisme*. Éd. Casterman, Tournai-Paris, 1957; 150 pp.

Ces quelques essais d'une grande discrétion sont le témoignage d'un prêtre chinois sur les cheminements traditionnels de l'âme chinoise qui peuvent la préparer au christianisme. On y lira, certes, avec fruit, l'exposé très clair et nuancé des différentes voies religieuses que la Chine a suivies. On y goûtera l'humour, très chinois, avec lequel sont comparées deux notions possibles de la « christianisation ». Mais surtout on s'y attachera aux fines analyses de l'humilité taoïste comparée à l'humilité chrétienne et de la charité de Mei-ti à celle du Christ.

On notera qu'au contraire de Dom Lou-tsien-tsiang, ou de M. John Wu, le P. Houang est sceptique sur les possibilités d'utiliser le confucianisme comme une propédeutique à l'Évangile. Ce n'est pas du tout qu'il méconnaisse la beauté de la morale confucianiste. Mais le système aristocratique, violemment rejeté par la Chine d'aujourd'hui, lui paraît avoir moins de racines durables dans la mentalité populaire de la Chine que le mysticisme du tao et l'activisme généreux de Mei-ti.

LOUIS BOUYER.

SPIRITUALITÉ

GEORGES MARCEL : *Le chrétien face à l'Eucharistie*. Éd. Beauchesne, Paris, 1957.

La doctrine de ce livre est sûre. L'auteur a puisé son information dans les œuvres des meilleurs parmi les écrivains d'aujourd'hui, spirituels et théologiens. On aimera lire les nombreuses citations qu'il en donne. Par ailleurs, cet ouvrage au ton simple, sans nulle prétention technique, convainc des bienfaits de la communion fréquente. Pour reprendre les propres paroles de Mgr l'évêque d'Autun, qui préface le volume, « ces pages... rappelleront à certains chrétiens, trop oublieux des enseignements de l'Église, quel est le remède efficace aux maux dont ils se plaignent ».

GUY LAFON.

La Gioia cristiania. Numero speciale della « Rivista di Ascetica e Mistica ». Libreria Editrice Fiorentina, 1957; 144 pp.; 400 lires.

La *Revue d'Ascétique et de Mystique*, dirigée par les Pères Dominicains de Florence, a consacré un numéro spécial à *la Joie chrétienne*. Elle a cru devoir le faire parce qu'il n'y a pas pour le public italien un ouvrage consacré entièrement à la joie chrétienne et montrant vraiment ce qu'elle est. Dire que cette publication est de tous points satisfaisante serait inexact. La direction de la revue s'en excuse d'ailleurs elle-même, des collaborateurs sur lesquels elle comptait lui ayant fait défaut. Ceci dit, relevons ce qui nous a paru intéressant. Tout d'abord, l'étude du P. Lavaud sur « la joie chrétienne,

fruit de l'amour », montrant que toute joie a son fondement et sa fin dans la charité du Christ qui embrase nos cœurs malgré les tristesses du péché. Ensuite, les conseils du P. Locatelli pour acquérir la joie par une fidélité toujours plus totale aux appels de la grâce, car notre joie est faite de fidélité à ce que Dieu veut de nous; la chercher hors de là serait vain. D'autres articles sont, eux aussi, intéressants, notons la joie de la Vierge par exemple, ainsi que les pages sur la joie dominicaine, et la joie et la vocation. Une bibliographie termine le tout, signalant les meilleurs ouvrages italiens, mais aussi français et allemands sur la joie. Nous regrettons de ne pas y voir *La joie dans la foi*, du P. Valensin, qui rayonne tant la vraie joie, paisible et pacifiante, d'une âme vivant sa filiation divine.

Au total, ce fascicule forme une bonne étude sur la vraie joie chrétienne malgré ses lacunes involontaires qui demanderaient à être comblées dans un autre fascicule.

P. Franceschini.

Dagobert D. Runes : *A Book of Contemplation.* Philosophical Library, New York, 1957; 149 pp.; $ 3.

Le mot du titre « Contemplation » ne doit pas être pris dans le sens d'une oraison mentale de nature religieuse, mais d'une « réflexion » sur de nombreux sujets, dont plusieurs ont trait aux diverses religions. L'auteur, qui a écrit une douzaine de volumes, en particulier sur le judaïsme et Spinoza, aime à s'exprimer sous forme d'aphorismes plus ou moins paradoxaux. Il a classé ses sentences dans l'ordre alphabétique et dégage ainsi sous une forme très spirituelle ce qu'il considère comme l'essence des grands systèmes de pensée. La lecture en est savoureuse et stimulante.

Henri Bernard-Maître, S. J.

La souffrance, valeur chrétienne. Cahiers de l'actualité religieuse. Casterman, 1957.

Cet ouvrage collectif a le mérite d'aborder par des biais différents la plus redoutable question que puisse rencontrer la réflexion chrétienne. Il est vrai que la littérature du sujet est déjà fort abondante. L'effort entrepris dans ce cahier se distingue sans doute par un souci constant de comprendre loyalement et de pénétrer avec exactitude la troublante réalité du mal avant de l'éclairer des lumières de la foi. Faut-il dire que cette application honnête de l'intelligence à un tel sujet n'aide pas peu à faire agréer l'enseignement chrétien sur la souffrance ?

La contribution du R. P. Geiger occupe à elle seule près de la moitié du recueil et mérite d'attirer l'attention par sa profondeur et son originalité. Traitant de l'expérience du mal, l'auteur a su réunir la perspicacité du moraliste — ce qui nous vaut de très justes analyses — et les riches intuitions d'une métaphysique traditionnelle rajeunie. S'il s'attache à décrire très finement la présence du mal dans la conscience, jamais il ne s'enferme de ce fait dans un pur inventaire psychologique. Sa réflexion le conduit non pas tellement à écarter les thèses habituellement admises sur le mal-privation qu'à en montrer opportunément les limites et à prolonger plus avant la recherche. « Le mal, écrit-il, ne s'oppose formellement ni à l'être, ni au vrai, ni au beau, mais au bien. » Sur cet amour de l'être qu'est la visée du bien le R. P. Geiger a écrit des pages définitives. Citons-le encore dans un texte où se manifeste très clairement l'allure originale de sa pensée : « Loin... d'enfermer le *problème du mal* dans des considérations purement psychologiques, le recours aux thèses de la métaphysique du bien et de l'appétit du bien qu'elles impliquent, le situent dans son véritable contexte, dès là qu'on a rejeté la confusion trop sou-

vent affirmée entre la sensibilité psycho-physiologique en ses réactions empiriques d'une part et la signification métaphysique des relations de l'être et du bien (et donc indirectement du mal) d'autre part. »

Signalons encore tout particulièrement la forte étude de Roger Troisfontaines : l'analyse des rapports du sacrifice et de la souffrance l'amène à présenter des vues très pénétrantes sur la signification de la messe.

Guy Lafon.

Reinhold SCHNEIDER : *Pensées de paix*, traduit de l'allemand par l'abbé R. Virrion. Salvator, Mulhouse. Casterman, Paris-Tournai, 1957; 126 pp.

Nul doute qu'en récompensant R. Schneider, les éditeurs et libraires allemands n'aient voulu tout à la fois encourager les efforts de paix, dont aucun n'est superflu, et féliciter un écrivain dont l'attitude fut, en temps opportun, franchement hostile au bellicisme du national-socialisme. Au travers de ces essais et articles que rassemble le thème de la paix, un même style affirme son penchant pour les phrases vagues, grandiloquentes et énigmatiques. Quand l'esprit n'est pas saisi par la gravité du sujet, on se demanderait souvent si l'on a affaire à un simple effet de rhétorique, à une envolée poético-épique, ou si quelque idée féconde se cherche là un vêtement, si l'on n'en était empêché par l'évidente sincérité de l'auteur. Son inspiration chrétienne est hors de question, mais elle s'exprime à travers un tempérament fort déterminé, idéaliste et très germanique, à travers un esprit qui a ses propres interprétations de l'histoire, sûr de lui et de sa mission, à travers de nobles périodes qui se déploient comme drapeaux au vent.

Soit dit en passant, l'auteur a-t-il bien vu (cf. p. 25) qu'il n'y a pas opposition en christianisme entre l'insertion dans le temps et la transcendance ? Nous sommes à la fois dans ce monde historique et citoyens d'un autre monde; d'une cité temporelle et d'une Église qui domine les temps. Puisse ce livre, tel qu'il est, servir à sa manière la grande cause de la paix.

F. L.

LA VIE RELIGIEUSE

Thomas MERTON : *La vie silencieuse*. Coll. « La vigne du Carmel ». Éd. du Seuil, Paris, 1957; 192 pp.; 510 fr.

Thomas Merton nous avait déjà donné, soit à l'occasion de l'histoire de Cîteaux, soit comme préface à des publications sur la vie monastique, les grandes lignes de force de cette vie monastique et les raisons qui la justifient. Aujourd'hui, il reprend, sous le titre significatif *La vie silencieuse*, ce qu'il avait dit autre part, et cela d'une façon plus profonde et aussi plus didactique. A lire ces pages, nous comprenons mieux ce qu'est la vie d'un moine et aussi pourquoi elle a tant d'attirance sur nos contemporains. Tout ce beau petit livre répond à la question que beaucoup se posent : « Qu'est-ce qu'un moine ? ». Dite simplement, mais avec profondeur, la réponse est vraie et combien marquante. Le moine, c'est celui qui cherche Dieu à la suite du Christ par la pureté du cœur, dans la vérité, dans les travaux, dans la maison du Seigneur, dans l'unité d'une famille où l'Abbé représente le Christ. Et un épilogue, « le moine et le monde », nous montre en formules incisives que « le monastère n'est ni un musée ni un asile » ni moins encore « le

refuge de la fausse architecture gothique, de la culture classique et de la piété conventionnelle », mais une maison où le moine est « un homme de Dieu..., un être capable de représenter Dieu dans le monde que le Fils de Dieu a sauvé par sa mort sur la Croix ». Et l'on comprend alors les exigences et la responsabilité qui découlent de cette vocation.

L'auteur a cru bon, et c'est heureux, de nous retracer les principaux aspects de la vie cénobitique : Bénédictins et Cisterciens, comme aussi de la vie érémitique : Chartreux et Camaldules, et il l'a fait avec une vérité et une largeur de vues admirables.

Nous souhaitons à ce livre de révéler à beaucoup d'âmes la grandeur et la beauté de la vie monastique, car il mérite de nombreux lecteurs.

P. Franceschini.

Joseph-Marie PERRIN, o. p. : *Consécration à Dieu et présence au monde. Les instituts séculiers.* Coll. « Présence chrétienne ». Desclée de Brouwer, Paris, 1957; 160 pp.

Le P. Perrin n'est pas inconnu des lecteurs de cette revue qui a notamment publié de lui les articles suivants : La constitution apostolique *Provida Mater Ecclesia,* la perfection chrétienne instituée en plein monde; État de perfection en plein monde; Vocation et mission des instituts séculiers. Le présent petit volume leur fait suite; il ne donne pas encore une théologie tout à fait élaborée des instituts séculiers, mais il satisfait bien à son ambition qui est de fournir une introduction et un commentaire à la doctrine de Pie XII concernant ces instituts. Les dernières pages donnent en latin et en traduction française le texte intégral des deux textes majeurs dont le P. Perrin a entrepris la présentation : la constitution apostolique *Provida Mater Ecclesia* du 2 février 1947 (suivie de la loi particulière des instituts séculiers) et le *motu proprio Primo Feliciter* du 12 mars 1948.

Nous recommandons volontiers cet ouvrage à tous ceux qui sont conscients de l'importance actuelle et grandissante que prend dans l'Église et dans le monde une forme de vie suscitée si évidemment par l'Esprit-Saint, ainsi qu'à ceux et celles qui veulent pénétrer la doctrine spirituelle sous-jacente aux textes pontificaux qui guident de façon toute spéciale ces nouveaux « états de perfection ». Ces pages éclairent en effet la véritable pensée de l'Église sur les instituts séculiers, en dégageant notamment les deux visées auxquelles ils répondent : l'idéal d'un état de perfection faisant appel de manière souple mais authentique aux conseils évangéliques, la présence apostolique au monde dans une condition séculière. Puisse cette présentation d'un des spécialistes de la question aider bien des vocations qui se cherchent et nourrir celles qui ne doutent point de l'appel du Seigneur.

F. Lepargneur.

1) *Le Carmel dans l'Église.* La Colombe, Paris, 1957; 32 pp.
2) *Clarisses Capucines,* par le P. Philibert de Saint-Didier, O.F.M. Cap. 69, rue Franklin, Saint-Étienne, 1957; 32 pp.

De nombreux Instituts font paraître de petites brochures qui invitent à les mieux connaître et s'adressent spécialement aux jeunes désireux d'entrer au couvent. Voici deux de ces livrets consacrés à des Ordres contemplatifs féminins.

Le premier insiste sur les notes caractéristiques de la vocation carmélitaine : dépouillement, silence, solitude, prière, vie d'union de plus en plus grande avec Dieu dans la conscience de sa bonté toute gratuite, vie fraternelle aussi; idéal largement ouvert aux âmes éprises d'absolu. Après avoir distingué les trois groupes de Sœurs : choristes, converses

et tourières, l'opuscule se termine par l'horaire d'une journée de carmélite. Cette brochure se signale par sa hauteur de vue, sa simplicité, sa façon de mettre l'accent sur l'essentiel.

Plus familier et plus fleuri, le livret sur les Clarisses Capucines, cette branche de l'Ordre séraphique fondée par la vénérable Marie-Laurence Longo à Naples en 1538. Il fait une large part à l'histoire de cette fondation à travers les siècles, dit quelques mots de la vie de prière, de silence et de travail que les Sœurs y mènent, et, s'adressant directement aux postulantes, énumère les conditions requises pour devenir Capucine.

M.-L. T.

René PIACENTINI : *Origines et évolution de l'hospitalisation. Les Chanoinesses Augustines de la Miséricorde de Jésus.* Coll. « Les grands Ordres monastiques et Instituts religieux », XLVIII. Grasset, Paris, 1957; 418 pp.; 885 fr.

Écrit à la demande de Mère Yvonne-Aimée de Jésus, ce livre nous retrace l'histoire de la Congrégation dont elle fut la Supérieure générale.

Il eût été dommage pour l'histoire de l'hospitalisation en Bretagne, en Normandie et au Canada depuis le début du XVII[e] siècle, autant d'ailleurs que pour l'histoire de la spiritualité en France, de ne pas voir sortir des archives les documents qui ont permis à l'auteur d'écrire cet ouvrage sur les Chanoinesses Augustine de la Miséricorde de Jésus.

Le récit est vivant et attrayant, car il nous semble faire revivre trois siècles de don à Dieu et aux malades par de grandes âmes qui surent allier avec tant de bonheur l'idéal de Marthe à celui de Marie, parce que leur vie spirituelle s'alimentait à ce fort courant de piété que connut notre grand siècle. Et c'est là certainement, dans cette vie profondément théocentrique, qu'il faut rechercher cette surprenante continuité, malgré les épreuves de la Révolution et de la Restauration. Ces moniales ont su demeurer ce qu'elles étaient depuis leurs origines à Dieppe jusqu'à leur épanouissement actuel dans la Confédération de Malträt.

Leur histoire est attachante et nous en saurons gré au P. Piacentini qui n'a pas épargné sa peine pour nous la donner d'une façon si complète et si vraie.

P. F.

Karl Hermann SCHELKLE : *Jüngerschaft und Apostelamt.* Eine biblische Auslegung des priesterlichen Dienstes (Mission du disciple et de l'apôtre). Verlag Herder, Freiburg-i-Br., 1957; 138 pp.; 7.20 DM.

Ce livre apporte une riche doctrine sur les charges et le ministère du prêtre, entièrement puisée aux sources bibliques. L'auteur, à partir des textes du Nouveau Testament, dégage la signification d'un certain nombre de notions fondamentales, comme celles d'appel, d'engagement au service du Christ, d'apôtre; cela, à propos de la mission du disciple. Il montre aussi comment l'apôtre doit remplir le rôle de serviteur, de pasteur, de père, offrir par son attitude un modèle aux fidèles, dans le détachement; et il souligne la grandeur de sa charge. Puis il nous fait méditer sur la proclamation de la Parole, avec tout ce que cette réalité implique de puissance et de fécondité. Suit un chapitre sur l'exercice du culte par l'apôtre, et un autre sur le sacerdoce qui lui est confié; enfin, quelques pages sur les successeurs des apôtres. Sur tous ces points, la plus stricte exégèse fait ressortir toute la valeur des termes considérés. Une réserve cependant : choisir 1 P., 2, 1-9, pour caractériser l'essence du sacerdoce, nous paraît un point de départ trop étroit. Quoi qu'il en soit de cette question, le livre constitue un apport précieux pour rénover la spiritualité sacerdotale par un retour aux sources bibliques.

R.-L. Oechslin.

Dictionnaire des Instituts de Religieux en France, présenté par le T.R.P. J.-F. BARBIER. Centre de Documentation sacerdotale, Paris, 1957; 160 pp.

Sur l'heureuse initiative du Centre de Documentation sacerdotale de Paris et du Comité permanent des Religieux, on nous présente un petit répertoire des Ordres, Congrégations et Instituts d'hommes existant en France, qui est appelé à rendre de grands services pour une brève documentation. En deux pages rédigées sous la direction de chaque Supérieur Majeur des Instituts, chacun de ceux-ci expose son but, sa spiritualité, sa situation canonique, son mode de recrutement et de formation, son costume et ses principales activités, sans oublier l'adresse de ses maisons françaises, au moins pour les principales d'entre elles. Puissent tous ceux qui ont charge d'orienter des vocations disposer aussi en un jour prochain d'un semblable index pour les Instituts féminins.

F. L.

GLENN D. KITTLER : *The White Fathers*. W. H. Allen, Londres, 1957; 318 pp.; 25 s.

Bien qu'il ne soit pas missionnaire lui-même, l'auteur a prouvé par son précédent ouvrage : *Inside Africa*, qu'il était tout à fait qualifié pour écrire l'histoire d'une Société missionnaire, celle des Missionnaires d'Afrique ou Pères Blancs, entièrement consacrée à l'apostolat africain. Cette histoire, il l'a écrite avec une émotion qui n'exclut pas l'humour, d'une plume alerte, dans un style parfois un peu « romantique » (ce qui ne veut pas dire romancé!), et d'un bout à l'autre de ces trois cents pages l'intérêt ne faiblit pas. Mais il y a là bien plus que la chronique de cent ans d'efforts, souvent héroïques, en des missions qui vont des plus stériles aux plus fécondes de l'Afrique. On y trouve, par exemple, une longue étude sur le cardinal Lavigerie, sa lutte anti-esclavagiste et sa politique religieuse à l'égard des musulmans, et cela éclaire d'un jour singulier, et bien attristant, les événements actuels d'Algérie. On y trouve encore, avec abondance de détails, l'admirable « passion » des martyrs de l'Ouganda. Et surtout on aborde avec l'auteur, chemin faisant, la plupart des grands problèmes qui se posent à l'Afrique d'aujourd'hui. C'est dire que ce volume dépasse en intérêt celui qu'on peut porter à une société missionnaire, si méritoire soit-elle, et qu'il constitue une contribution de valeur à l'histoire générale de l'évangélisation de l'Afrique.

J. B.

HAGIOGRAPHIE — BIOGRAPHIES

NORMAN PAINTING and MICHAEL DAY : *St Antony : The Man who Found Himself*, London, Burns and Oates, 1957; 190 pp.

La popularité de saint Antoine de Padoue, un saint plus invoqué que connu et qui passa une bonne partie de sa vie à chercher un objet qui n'était autre que lui-même, assurera sans doute la diffusion d'une vie romancée qui tient plus du roman que de l'hagiographie proprement dite. Habitué aux émissions radiophoniques, N. Painting a certainement le talent de présenter un tableau vivant : rien d'abstrait, rien de conventionnel au sens classique du mot dans cette suite ininterrompue de dialogues. Mais tout cela reste assez superficiel. Bien sûr, l'historien, ici, n'est pas convoqué, mais la vie de saint telle que l'entend la tradition chrétienne n'a-t-elle pas pour but une œuvre d'édi-

fication morale et de nourriture spirituelle au contact d'une vie où doit transparaître la présence de Dieu ? Même avec le concours dont elles ont bénéficié de la part de M. Day, de l'Oratoire de Birmingham, traducteur d'*Histoire d'une âme* de sainte Thérèse de Lisieux, nous ne sommes pas certains que ces pages faciles remplissent un tel office auprès des esprits cherchant davantage qu'un innocent divertissement.

F. L.

MARCELLE AUCLAIR : *Bernadette.* Éd. Bloud et Gay, Paris, 1958; 288 pp.; photogr. de J. A. Fortier; reliure pleine toile blanche sous rhodoïd; 980 fr.

Le centenaire de Lourdes revêt un éclat exceptionnel. Les manifestations se multiplieront, les pèlerins afflueront, un grand mouvement passera par la grotte. Mais le livre de Marcelle Auclair sera là, d'une façon très opportune, pour nous rappeler Bernadette, le mystère qui l'habita et sa vie silencieuse, invisible et cachée.

Au front de l'ouvrage, Marcelle Auclair nous rappelle ces mots de la sainte : « Pour l'histoire, j'ai dit la chose; qu'on s'en rapporte à ce que j'ai dit les premières fois. Je puis avoir oublié depuis, et les autres aussi peuvent avoir oublié. Ce qu'on écrira de plus simple sera le meilleur. »

De plus simple... Encore faut-il s'entendre sur le mot. La simplicité d'un récit historique est bien difficile à trouver, la simplicité d'une vie de saint encore plus!

Marcelle Auclair a réussi.

Il y a en elle l'auteur précis, le chercheur habile à remonter aux vraies sources. Ainsi, au cours de cet ouvrage a-t-on souvent l'impression, par quelques citations ou quelques témoignages, de retrouver le roc de la réalité. C'est, il faut l'avouer, une sensation bien agréable lorsqu'on lit un récit hagiographique. Et pourtant ce livre n'est pas un texte pesant. L'érudition est discrète. Il a la simplicité d'une chose rejointe, contemplée, assimilée et retracée avec la liberté d'un historien dégagé du complexe, de la peur de ne pas être « scientifique » parce qu'il est très solidement informé. Ainsi il nous permet de nous former de Bernadette une image intérieure qui ne l'écarte pas trop de la réalité historique.

Mais il y a aussi la réalité éternelle, le visage de la petite fille lourdaise qui laisse passer, en vertu d'une mystérieuse transparence, les éclats de sa sainteté hâtive. Que cette Bernadette est peu connue ! Combien elle risque de disparaître derrière les images bariolées de la voyante! Ici encore, nous remercions Marcelle Auclair d'avoir su nous mettre en présence de l'œuvre de Dieu dans le cœur de Bernadette.

Certes, ce livre ne prétend pas tout dire. Certains moments de son drame intérieur ne peuvent être intégralement rapportés dans un livre qui veut rester rapidement lisible. Je pense particulièrement à ses rapports avec la Mère Marie-Thérèse Vauzou. Mais d'autres ouvrages existent. Le génie propre de celui-ci est de nous guider vers une contemplation du travail de la grâce en son âme. Lorsque le livre nous mène à des moments aussi prenants que le récit de sa mort ou l'action de grâces de Bernadette (pp. 244, 249-250), on peut remercier une fois de plus Marcelle Auclair de l'avoir écrit.

A.-M. COCAGNAC.

GÉRARD K. BRADY : *Saint Dominic, Pilgrim of Light. Preface by his Eminence Cardinal Lercaro, Archbishop of Bologna.* Burns and Oates, London, 1957; 170 pp.

Que ces dernières années voient un intérêt marqué pour la vie et l'œuvre de saint Dominique constitue sans doute l'un des indices de la parfaite actualité de sa vocation.

Affronter l'erreur avec des moyens proprement évangéliques, servir toute la vérité, porter au monde le témoignage de ce qu'il tient caché de meilleur pour le lui révéler, cela n'a pas toujours semblé banal et ne l'est probablement pas devenu. Les lecteurs de langue anglaise accueilleront bien cette biographie qui souligne le *pèlerinage à la lumière*, qui doit toujours être l'histoire profonde de nos propres vies et qui valut à saint Dominique de fonder un Ordre qui devait bientôt donner à l'Église son Docteur commun, saint Thomas d'Aquin. G. Brady insiste sur la réaction de saint Dominique face à l'hérésie de son temps; les formes de l'hérésie changent, mais non pas les réactions que dicte une sainteté éclairée. A la bibliographie il faut ajouter les deux tomes de l'*Histoire de saint Dominique*, par M.-H. Vicaire, parus à la fin de 1957, mais l'index onomastique du présent ouvrage en fait, sinon un travail d'érudition à quoi il ne prétend pas, du moins un honnête instrument de références pour un premier contact.

F. L.

François VARILLON, S.J. : *Fénelon et le pur amour*. Coll. « Maîtres spirituels », 11. Éd. du Seuil, Paris, 1957; 192 pp.

Le petit livre du R. P. Varillon a tout pour plaire : présentation attrayante, illustration abondante et admirablement choisie, style aisé et séduisant, forme agréable et qui retient le lecteur. Il est fait pour atteindre un vaste public et il y réussit. Mais on se tromperait en voyant là une œuvre de vulgarisation : cet abord facile n'ôte rien à la profondeur de l'ouvrage. Voici quelques années, la remarquable introduction que le P. Varillon avait mise en tête des *Œuvres spirituelles* de Fénelon (Aubier, 1954), nous avait ravis par la sûreté et l'étendue de son information et par l'impartialité courageuse de son jugement. Les mêmes qualités se retrouvent ici. Fidèle au principe de la collection, le P. Varillon laisse le plus souvent possible parler Fénelon lui-même, mais, en présentant avec un art consommé des textes magnifiques, l'auteur prouve ce qui est l'essentiel de sa thèse : que Fénelon est l'un des plus grands écrivains spirituels de notre XVII^e siècle. Une telle position eût supposé jadis quelque audace, tant était profond le discrédit qui a entouré Fénelon à la fin du XIX^e siècle. En quelques pages très remarquables, le P. Varillon analyse le lamentable destin posthume de Fénelon parmi les spécialistes de l'histoire littéraire, et exécute en des formules heureuses tant de critiques patentés qui se sont contentés d'un Fénelon de caricature. Suit une rapide biographie, où je me permets de regretter que la période de Cambrai soit aussi complètement sacrifiée. Le récit du conflit avec Bossuet est bref, mais donne un très exact résumé des faits, où il faudrait, je crois, insister davantage sur le rôle équivoque de Mme de Maintenon. Le jugement porté sur Monsieur de Meaux est mesuré, mais sévère; à bien des lecteurs, la modération du P. Varillon paraîtra ici plus convaincante que la malice de Bremond ou la violence de Schmittlein. Suit une très intéressante et fine analyse du mysticisme de Fénelon, où je serais tenté de faire une plus large part à l'influence de saint Jean de la Croix. En quittant ce beau livre, je note deux menues remarques. Tout d'abord, je serais bien plus indulgent que le P. Varillon pour Mme Guyon. En elle, les aspects pathologiques ne dépassent point ce qu'on trouve en bien d'autres personnages moins discutés; à mon sentiment, je la tiens pour une grande mystique et un écrivain spirituel prolixe, mais de valeur, et son influence sur Fénelon est très profonde. Ensuite, il me semble qu'en raison de la date récente la bibliographie devrait indiquer l'ouvrage de J. Orcibal, *Fénelon et la Cour romaine* (Mélanges de l'École

de Rome, 1940) : les articles cités de *XVII^e siècle* n'en sont que des extraits. De même, bien qu'il soit en anglais, l'essai très important de G. D. Henderson, *Chevalier Ramsay* (Nelson, 1952), qui éclaire tout un côté de la biographie de Fénelon et de son influence.

Louis Cognet.

Adolar ZUMKELLER, O.E.S.A. : *Hermann von Schildesche O.E.S.A.* († *8 Jul. 1357*). Augustinus-Verlag, Würzburg, 1957; 130 pp.; 5.80 DM.

Ce livre traite de la vie et de l'œuvre d'un religieux augustin qui exerça une activité et une influence importantes en Allemagne dans la première moitié du XIV^e siècle, en tant que théologien et provincial de son Ordre. Il fut mêlé à divers événements de l'histoire générale de l'Église : il intervint dans le conflit qui opposa Louis de Bavière au pape; en tant que vicaire général et grand pénitencier de l'évêque de Wurzbourg, il eut à juger le procès d'hérétiques vaudois et béghards, et cela est particulièrement intéressant pour l'histoire de la spiritualité. Souhaitons que se multiplient les monographies de ce genre, qui contribuent heureusement à étendre nos connaissances sur cette époque.

R.-L. Oechslin.

Isabelle SANDY et Marguerite DUFAUR : *De granit et de pourpre. Le cardinal Saliège.* Spes, Paris, 1957; 192 pp.; 435 fr.

Il est sans doute encore trop tôt pour écrire la vie du cardinal Saliège; le premier livre à lui être consacré n'a pu profiter du recul nécessaire à l'histoire, le style est un peu trop celui du reportage, les détails oiseux ne manquent pas. Pourtant, il est intéressant de mieux connaître cet homme indomptable, au corps vaincu par l'âme. Petit paysan appelé au sacerdoce, il restera toujours simple et sans façons; d'une intelligence peu commune, il formera, comme professeur puis comme supérieur de séminaire, des générations de jeunes prêtres avant d'être appelé par le Saint-Siège à l'évêché de Gap, puis à l'archevêché de Toulouse; d'un caractère volontiers caustique il tiendra en haleine jusqu'à ses derniers jours tous ses familiers. Mais c'est par son énergie surtout qu'il est remarquable : atteint d'une paralysie totale il continuera à administrer son vaste diocèse, et, pendant la dernière guerre, tiendra résolument tête à l'ennemi. Ses *Menus propos,* parus dans la *Semaine catholique* de Toulouse, révèlent bien ces qualités : cette simplicité et cette indépendance d'esprit, ces boutades et cette tendresse rentrée, cette acuité et cette profondeur de pensée, cette vigueur d'une âme qui jamais ne s'avoua vaincue.

M.-L. T.

G. HUNERMANN : *La fille du cordier de Barfleur. La vie de sainte Marie Madeleine Postel.* Éd. Salvator, Mulhouse, 1957; 261 pp.

L'auteur s'est spécialisé dans la vie des saints destinée à un vaste public. On retrouve ici sa manière propre de rendre vivantes et attrayantes ses biographies : le récit en est alerte, les dialogues en sont piquants, l'époque en est rendue proche. Rien ne manque pour faire de la vie de la fille du cordier de Barfleur, vie fort intéressante par sa simplicité et sa force de caractère, un récit agréable. Reste néanmoins que devant certains tableaux où l'on sent des à-peu-près historiques ou devant certains dialogues fort imagés l'on se demande parfois où finit l'histoire et où commence la fiction.

P. Franceschini.

P. Enrico ZOFFOLI : *La povera Gemma*. Ed. Il Crocifisso, Scala Santa, Rome, 1957; 1050 pp. sous couv. cart.; 4000 lires.

Le P. Zoffoli déclare dans la préface de son étude sur sainte Gemma Golgami qu'il eût préféré ne pas l'écrire que de ne pas faire œuvre de vérité historique. On mesure par là les progrès accomplis par l'hagiographie puisqu'ici la situation était délicate : Gemma est morte il y a seulement une cinquantaine d'années, elle ne fut canonisée qu'en 1940, et, de plus, si sa sainteté fut reconnue par l'Église, il reste néanmoins qu'elle fut une visionnaire et une stigmatisée assez discutée. Il fallait beaucoup de perspicacité pour travailler sur les documents et pour nous donner, avec discrétion parfois, mais en toute vérité, le vrai visage de Gemma Golgami et de ses contemporains.

L'auteur n'a ménagé ni sa peine ni sa plume, et le fruit de son travail nous paraît un modèle du genre. Nous revoyons vivre la sainte dans son milieu, dans sa famille, comme aussi nous voyons son vrai visage avec ses qualités comme avec ses limites. Toute cette première partie du livre sur le visage de la sainte est fort instructif et éclairant pour la seconde partie qui nous montre alors la sainteté de Gemma. Sainte, elle le fut à chaque instant de sa vie dans l'amour de Dieu. Visionnaire, elle ne fut pas une hallucinée, et stigmatisée, elle ne fut pas une hystérique. Les documents et les témoignages le prouvent.

Terminons en recommandant ce beau livre et en disant que l'excellente présentation ainsi que les illustrations nombreuses et choisies nous le font apprécier davantage.

P. Franceschini.

Alexander DRU : *Péguy*. Harvill Press, Londres, 1956; 122 pp.; 15 s.

Il faut souhaiter que ce livre soit bientôt traduit en français. Nous ne connaissons pas une autre « explication » de Péguy qui aille aussi droit au cœur des questions. La psychologie, l'évolution des pensées de Péguy sont touchées avec une justesse qui assure l'équilibre et la profondeur des vues sur son message. L'idée centrale est que Péguy est avant tout un poète. C'est en définissant la nature de cette poésie qui était la sienne, et dont la veine lui est apparue à lui-même si tardivement, que nous pouvons trouver la clef de son œuvre. Pour y arriver, M. Dru ne craint pas de proposer un parallèle inattendu avec Coleridge. Il faut dire que, manié comme il l'est ici, ce parallèle paraît bien illuminateur.

Péguy eût sans doute été un peu estomaqué d'avoir rencontré une compréhension si sympathique chez les « Godons » de sa Jeanne. Mais, en revanche, il est probable qu'un tel livre aurait plus d'écho chez les « frog eaters ».

L. B.

Dans le ciel de notre âme. Sœur Élisabeth de la Trinité (1880-1906). Édité au Carmel de Chalon-sur-Saône, 1957; 112 pp.; 390 fr.

Les fervents de sœur Élisabeth liront avec joie le simple récit de cette vie toute d'union avec la Sainte Trinité, dans la contemplation du Carmel. Le livre est illustré agréablement. Un regret cependant : pourquoi, dans ces illustrations, ne s'être pas limité aux horizons de Bourgogne que contempla sœur Élisabeth durant son enfance ?

R.-L. O.

LIVRES REÇUS

AMBROISE DE MILAN : *Traité sur l'évangile de saint Luc.* Intr., trad. et notes de Dom Gabriel TISSOT, Abbé de Qarr Abbey. Coll. « Sources Chrétiennes », n° 52. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 242 pp.

ANCELET-HUSTACHE (Jeanne) : *Theodor Haecker.* Coll. « Convertis du XX^e siècle », n° 63. Éd. Foyer Notre-Dame, Bruxelles, 1958; 18 pp.

Apostola dei laïci (L'). *Bibliografia sistematica.* « Universita cattolica del Sacro Cuore ». Societa Editrice Vita e Pensiero, Milan, 1957; 266 pp.

ARBELLOT (Gilles, S.J.) : *Quatorze ans!* Apostolat de la Prière, Toulouse, 1957; 136 pp.; 350 fr.

ARBER (Agnes) : *The Manifold and the One.* John Murray, Londres, 1957; 146 pp.; 18 /.

AUCLAIR (Marcelle) : *Bernadette.* Bloud et Gay, Paris, 1958; 288 pp., 80 héliogravures; reliure pleine toile blanche sous rhodoïd; 980 fr.

AUJOULAT (L.-P.) : *Aujourd'hui, l'Afrique.* Coll. « Église vivante ». Casterman, Tournai-Paris, 1958; 400 pp.; 1.200 fr.

BLANCHARD (Pierre) : *L'âme du prêtre.* Conflits et consécration. Éd. du Vitrail, Paris, 1957; 194 pp.

BROUCKER (José de) : *Le spoutnik et les affamés.* Coll. « Tout le monde en parle ». Éd. du Cerf, Paris, 1958; 94 pp.

BURGARD (Charles) : *La Bible dans la liturgie.* Coll. « Bible et vie chrétienne ». Éd. Maredsous, éd. Casterman, Tournai-Paris, 1958; 200 pp.; 570 fr.

CHALENDAR (X. de) : *Tibériade.* Coll. « A la trace du Christ ». Presses d'Ile-de-France, Paris, 1957; 56 pp.

Chronicle of Thomas Frith, O.P. (The). Blackfriars Publications, Londres, 1957; 194 pp.; 13 / 6 net.

COUTURIER (M.-A., O.P.) : *Art et liberté spirituelle.* Coll. « L'Art et Dieu ». Éd. du Cerf, Paris, 1958; 168 pp.; 510 fr.

CROS (L.-M., S.J.) : *Lourdes, 1858. Témoins de l'événement.* Documents présentés par le R. P. OLPHE-GALLIARD, S.J. Lethielleux, édit., Paris, 1958; 368 pp., 1 portrait hors-texte et 7 reproductions d'autographes; 1575 fr.

DELARUE (Georges) : *Les saints et nous.* Méditations. Coll. du « Cyprès ». Éd. Beyaert, Bruges, 1958; 264 pp.; 720 fr.

DEREY (Albert) : *Curzio Malaparte.* Coll. « Convertis du XX^e siècle », n° 61. Éd. Foyer Notre-Dame, Bruxelles, 1958; 18 pp.

DRIJVERS (Hubert) : *Compton Mackenzie.* Coll. « Convertis du XX^e siècle », n° 64. Éd. Foyer Notre-Dame, Bruxelles, 1958; 18 pp.

DUBOIS (Mgr Marcel-Marie) : *Lourdes, école mariale de primitive Église.* La Bonne Presse, Paris, 1958; 168 pp.; 555 fr.

DUHAMELET (Geneviève) : *Eugène Zolli.* Ex-Grand-Rabbin de Rome. Coll. « Convertis du XX^e siècle », n° 65. Éd. Foyer Notre-Dame, Bruxelles, 1958; 18 pp.

Eléments de doctrine missionnaire. 4^e série : *Problèmes sociaux des pays de*

mission. 5e série : *Les pays de mission accèdent à leur majorité.* 6e série : *Coopération missionnaire.* Propagation de la Foi, 5, rue Monsieur (Paris-7e) — 12, rue Sala (Lyon-2e); chaque série : 10 fiches; 125 fr.

Erceville (S.-M. d') : *A bâtons rompus avec la Sainte Vierge.* Éd. Spes, Paris, 1958; 248 pp.; 630 fr.

Filosofia della arte sacra (*La*). Ouvrage collectif. « Archivio di filosofia ». Casa Editrice Dott. Antonio Milani, Padova, 1957; 216 pp.; 1600 L.

Fortoul (Hélène) : *Hubert Lyautey*, maréchal de France. Coll. « Convertis du XXe siècle », n° 62. Éd. Foyer Notre-Dame, Bruxelles, 1958; 18 pp.

Gasnier (Michel, O.P.) : *Les Psaumes, école de spiritualité.* Éd. Salvator, Mulhouse, 1957; 224 pp.; 650 fr.

Grente (Cardinal) : *Œuvres oratoires et pastorales*, t. XI. La Bonne Presse, Paris, 1957; 236 pp.

Grunwald (Constantin de) : *Quand la Russie avait des saints.* Coll. « Bibliothèque Ecclesia ». A. Fayard, Paris, 1958; 192 pp.; 500 fr.

Hamilton (Marguerite) : *Des souliers rouges pour Nancy.* Éd. Salvator, Mulhouse, 1957; 224 pp.; 570 fr.

Hanaghan (Jonathan) : *Society, Evolution and Revelation.* An original Insight into Man's Place in Creation. The Runa Press, Dublin, 1957; 224 pp. 21 s/.

Héring (Jean) : *La seconde épître de saint Paul aux Corinthiens.* « Commentaire du Nouveau Testament », VIII. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1958; 120 pp.; 1020 fr.

Hess (Hamilton) : *The Canons of the Council of Sardica.* Oxford University Press, 1958; 172 pp.; 25 s/.

Jean de Brébeuf (saint) : *Les relations de ce qui s'est passé au pays des Hurons (1633-1648).* Publiées par Th. Besterman. Coll. « Textes littéraires français ». Éd. Droz, Genève, 1957; 236 pp.

Julian of Norwich : *A Shewing of God's Love.* The shorter Version of sixteen Revelations of Divine Love. Éd. by A. M. Reynolds. « The Inner Life Series ». Longmans, Green and Co, Londres, 1958; 100 pp.; 9 / 6 net.

King (Archdale A.) : *Liturgies of the Primatial Sees.* Longmans, Green and Co, Londres, 1957; 656 pp.; 70 /.

Lebret (L.-J.) : *Dimensions de la Charité.* Coll. « Spiritualité », 11. Économie et Humanisme. Éd. Ouvrières, Paris, 1958; 176 pp.; 390 fr.

Lourdes. Textes et images présentés par M. l'abbé G. Courtois. Éd. de Fleurus, Paris, 1958; 138 pp.

Mehl (Roger) : *Du catholicisme romain.* Approche et interprétation. « Cahiers théologiques », n° 40. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1958; 96 pp.; 480 fr.

Mohrmann (Christine) : *Études sur le latin des chrétiens.* Éd. di Storia e letteratura, via Lancellotti, 18, Rome, 1958; 476 pp.

Molinari (Paul, S.J.) : *Julian of Norwich. The Teaching of a 14th Century English Mystic.* Longmans, Green and Co, Londres, 1958; 214 pp.; 16 /.

Noerdlinger (Henry S.) : *Moïse et l'Égypte.* Documentation pour le film « Les dix Commandements ». Intr. de Cecil B. de Mille. Maison Mame, Tours, 1958; 192 pp.

Outler (Albert C.) : *The Christian Tradition and the Unity we seek.* Oxford University Press, Londres, 1958; 168 pp.; 12 / 6 net.

Pagnoux (J.) : *L'apôtre de la confiance en Marie.* Itinéraire marial de saint Jean-Marie Vianney. Éd. Saint-Paul, Paris, 1958; 304 pp.

Pamphile : *L'art d'être deux.* Le bonheur par le couple. Éd. Aryana, Paris, 1958; 160 pp.; 500 fr.

Pepler (Conrad, O.P.) : *The Three Degrees.* A Study of Christian Mysticism. Blackfriars Publications, Londres, 1957; 258 pp.; 12 / 6 net.

POIRIER (Léon) : *Le chemin du Seigneur. Saint Paul.* Coll. « Sélection Mame ». Maison Mame, Tours, 1958; 240 pp.; 705 fr.

Quinzaine de Pâques (*La*). Semaine Sainte-Octave de Pâques. Nouveaux textes. Intr., trad. et notes par Dom GÉRARD et les moines de Clervaux. Textes scripturaires de la Bible de Jérusalem. Éd. Brépols, Paris, 1957.

Religieuse face aux problèmes de la vie ouvrière (*La*). Rapport du IVe congrès national des Éducatrices paroissiales, Paris, 1957; 144 pp.

Répertoire général des Sciences religieuses, vol. III, 1952. Publié par le Service bibliographique du Centre d'Études Saint-Louis-de-France à Rome. Éd. Alsatia, Colmar-Paris, 1957; 676 pp.; 7200 fr.

ROCHE (A.) : *Sur les traces de l'Évangile.* Trad. M. BRÉHIER. Éd. Salvator, Mulhouse, 1957; 224 pp.; 650 fr.

ROGER (Brother, C.R.) : *So Easy to Love.* « The Inner Life Series ». Longmans, Green and Co, Londres, 1957; 104 pp.; 7 / 6 net.

SCHNEIDER (Reinhold) : *Pensées de paix.* Trad. M. l'abbé R. VIRION. Éd. Salvator, Mulhouse, 1957; 128 pp.; 480 fr.

SINEUX (Raphaël, O.P.) : *La Vierge dans notre vie.* Éd. Spes, Paris, 1958; 256 pp.; 580 fr.

SPICQ (C., O.P.) : *Agapè dans le Nouveau Testament.* T. I : *Analyse des textes.* Coll. « Études Bibliques ». Gabalda, Paris, 1958; 336 pp.; 3.200 fr.

STEINMANN (Jean) : *Saint Jérôme.* Éd. du Cerf, Paris, 1958; 384 pp.; 900 fr.

SYMÉON LE NOUVEAU THÉOLOGIEN : *Chapitres théologiques, gnostiques et pratiques.* Coll. « Sources Chrétiennes », n° 51. Éd. du Cerf, Paris, 1958; 220 pp.; 960 fr.

THERON (Daniel J.) : *Evidence of Tradition.* Bowes and Bowes, Londres, 1957; 138 pp.; 25 /.

THURIAN (Max, frère de Taizé) : *La confirmation.* Consécration des laïcs. Éd. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1958; 128 pp.; 500 fr.

VAN ZELLER (Dom Hubert) : *Prier en travaillant.* Livre d'heures pour les femmes de ce temps. Trad. Anne BARRAULT-RHEIMS. Éd. Spes, Paris, 1958; 184 pp.; 420 fr.

VAUX (R. de, O.P.) : *Les Institutions de l'Ancien Testament*, t. I : Le nomadisme et ses survivances; institutions familiales; institutions civiles. Coll. « Études annexes de la Bible de Jérusalem ». Éd. du Cerf, Paris, 1958; 352 pp.; 990 fr.

VÉRICEL (Maurice) : *Cyrille de Jérusalem.* Coll. « Église d'hier et d'aujourd'hui ». Éd. Ouvrières, Paris, 1958; 120 pp.; 360 fr.

WILLEMS (Dom Eugène) : *Esquisse historique de l'Ordre de Cîteaux*, d'après le P. Grégoire Muller. Ire partie : 1097-1493. Abbaye du Val-Dieu, Belgique. Office général du Livre, Paris, 1957; 290 pp.

WILLIBRORD (P.) : *Trois Capucins guillotinés à Valenciennes en 1794.* Librairie mariale et franciscaine, Blois, 1958; 104 pp.

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.
Impr. AUBIN, LIGUGÉ (Vienne). — D. L., 2e trimestre 1958. — Impr., n° 1753.

LISTE DES LIVRES RECENSÉS

BIBLE

G. Brillet, Le Sauveur, p. 442 (L.-M. Dewailly). — H. Gollwitzer, La joie de Dieu, p. 443 (L. R.). — Cl. Wiener, Recherches sur l'amour pour Dieu dans l'Ancien Testament, p. 444 (I.-H. D.) — J. Tournier, Saint Marc l'évangéliste, p. 444 (M. F.). — A. George, Connaître Jésus-Christ, p. 444 (L.-M. D.).

LITURGIE

J. A. Jungmann, La liturgie de l'Église romaine, p. 445 (I.-H. Dalmais). — G. Baldeschi, Sacre Ceremonie. — E. Bugnini et C. Braga, Ceremonie della Settimana Santa, p. 445 (P. Franceschini). — G. Ellard, Master Alcuin liturgist, p. 446 (I.-H. Dalmais). — G. Dousselin, Le règne de la paix, p. 446 (M.-L. T.). — Gregor von Nazianz, Macht des Mysteriums, p. 447 (F. Refoulé).

THÉOLOGIE MORALE

G. Vann et P. K. Meagher, Stones or Bread, p. 447 (F. L.). — Catholicisme, hier, aujourd'hui, demain, fasc. 18, p. 448 (I.-H. D.). — R. Guindon, Béatitude et théologie morale chez saint Thomas d'Aquin, p. 448 (R.-L. O.). — V. Redlich, Moralprobleme im Umbruch der Zeit, p. 448 (A. Liefooghe).

CATHOLICITÉ

Mgr Renard, Pour une évangélisation et une catéchèse d'Église, p. 449 (Cl. Bourgin). — Le Monde attend l'Église, p. 450 (G. Lafon). — Mgr Chappoulie, Luttes de l'Église, p. 450 (A. Rétif). — P. Gheddo, Le réveil des peuples de couleur, p. 450 (R.-L. Oechslin). — L.-P. Aujoulat, Aujourd'hui, l'Afrique, p. 451 (J.-D. Merlo). — F. Houang, Ame chinoise et christianisme, p. 452 (L. Bouyer).

SPIRITUALITÉ

G. Marcel, Le chrétien face à l'Eucharistie, p. 452 (G. Lafon). — La Gioia cristiania, p. 452 (P. Franceschini). — D. D. Runes, A Book of Contemplation, p. 453 (H. Bernard-Maître). — La souffrance, valeur chrétienne, p. 453 (G. Lafon). — R. Schneider, Pensées de paix, p. 454 (F. L.).

LA VIE RELIGIEUSE

Th. Merton, La vie silencieuse, p. 454 (P. Franceschini). — Le Carmel dans l'Église — Clarisses Capucines, p. 455 (M.-L. T.). — R. Piacentini, Les chanoinesses Augustines de la Miséricorde de Jésus, p. 456 (P. F.). — K. H. Schelkle, Jüngerschaft und Apostelamt, p. 456 (R.-L. Oechslin). — Dictionnaire des Instituts de Religieux en France, p. 457 (F. L.). — G. D. Kittler, The White Fathers, p. 457 (J. B.).

HAGIOGRAPHIE — BIOGRAPHIES

N. Painting et M. Day, St Antony, the Man who Found Himself, p. 457 (F. L.). — M. Auclair, Bernadette, p. 458 (A.-M. Cocagnac). — G. K. Brady, Saint Dominic, Pilgrim of Light, p. 458 (F. L.). — F. Varillon, Fénelon et le pur amour, p. 459 (L. Cognet). — A. Zumkeller, Hermann von Schildesche, p. 460 (R.-L. Oechslin). — I. Sandy et M. Dufaur, De granit et de pourpre. Le cardinal Saliège, p. 460 (M.-L. T.). — G. Hunermann, La fille du cordier de Barfleur, p. 460 (P. Franceschini). — E. Zoffoli, La povera Gemma, p. 461 (P. Franceschini). — A. Dru, Péguy, p. 461 (L. B.). — Dans le ciel de notre âme. Sœur Élisabeth de la Trinité, p. 461 (R.-L. O.).

NOS PRINCIPAUX DÉPOSITAIRES :

Allemagne :

Dokumente Verlag
Offenburg-Baden
Weingartenstrasse 8
C.C.P. Karlsruhe 677-01

Argentine :

La Casa del Libro
844, Paraguay
Buenos Aires

Belgique :

La Pensée Catholique
40, avenue de la Renaissance
Bruxelles 4

Brésil :

Livraria duas Cidades LTDA
Caixa Postal 433 *Sao Paulo*

Canada :

Periodica, inc.,
5090 avenue Papineau
Montréal 34 P. Q.
Garneau, 47, rue Buade
Québec
Abonnements pour tous
77, rue d'Aiguillon, Québec

Égypte :

Ed. Bassili
5, rue Ancienne Bourse
B. P. 1022 *Alexandrie*

Glaser, Boîte postale 215 *Le Caire*

Espagne :

Insula, Carmen 9, *Madrid*
Estai, Balmes 84, *Barcelone*

Grande-Bretagne :

Blackfriars Publications
Woodchester Lodge
Woodchester Stroud, Glos.

Duckett, Catholic Bookseller
140, Strand *London W. C. 2*

Hollande :

Librairie Coebergh
Ged Oude Gracht 74 *Haarlem*

Meulenhoff et C°
Beulingstraat 2-4
Amsterdam C.

Italie :

Libreria Internazionale
Pia Societa San Paolo
Via Pio X, 8 *Roma*

Desclée et C°
Piazza Grazioli n° 4
Roma 117

Liban :

Librairie A. Chehab et C°
Boîte postale 398 *Beyrouth*

Portugal :

Uniao Grafica
Rua Santa Marta 48 *Lisboa-N*

Suède :

Dominikanernas Bokhandel
Linnegatan 79 *Stockholm*

U. S. A. :

The International News Company
131, Varick Street *New York 13*
Moore Cottrell Subs. Agencies
North Cohocton N. Y.
St Benet Library
506 S. Wabash avenue
Chicago 5 Ill.